

WILFRID POCHAT

RENAITRE LOIN DE L'INDE

Témoignage

*Ce livre vous est proposé sous la forme d'une libre participation non obligatoire.
Il est disponible pour tous et vous êtes autorisé à le diffuser gratuitement sous sa forme actuelle au
format pdf.*

Si vous souhaitez envoyer une participation, adressez-la à :

*Wilfrid Pochat
Chef Lieu
74540
Gruffy
France*

*Elle me permettra de couvrir en partie les frais d'hébergement du serveur et, pourquoi pas,
d'entreprendre une édition papier de ce témoignage à compte d'auteur.
Avec mes remerciements,*

Remerciements

Dès à présent, nous tenons, Philippe et moi, à remercier chaleureusement plusieurs personnes pour leur inestimable concours à notre projet. Si j'associe Philippe à ce travail, c'est qu'il est non seulement le coauteur du journal de voyage en Inde et au Bangladesh, mais aussi un des principaux acteurs de cette histoire.

En écrivant ces lignes, nous avons en effet le sentiment d'avoir enfin accompli une mission qui nous tenait à coeur.

Ceci dit, nous n'avons pas imaginé un seul instant pouvoir taire cette fabuleuse expérience. D'ailleurs comment aurions-nous pu abandonner tant étaient nombreux les encouragements, les aides, les conseils de ceux qui nous sont proches.

Voilà pourquoi, nous n'oublierons pas d'associer à la somme de nos efforts ceux de Gérard Truchet qui nous fit l'amitié d'écrire les préface et postface de ce livre. Vous comprendrez bientôt son rôle fondamental. Qu'il soit mille fois remercié pour son enseignement !

Je n'oublierai pas non plus son épouse, Arlette, et mes amis Nicole et Daniel, qui à maintes reprises, eurent la gentillesse de me recevoir et de m'entendre exposer l'état de mes recherches.

Gérard et Arlette connaissaient très bien Catherine Tardy qui, hélas, nous quitta prématurément, quelques jours avant mon premier voyage. Aussi mes pensées s'envolent-elles vers toi Catherine, qui sus conduire avec succès ma première séance de régression.

J'ajouterai que par la suite, Béragère Simonin saura avec une qualité égale me replonger dans les souvenirs de cette vie passée. Qu'elle soit ici pleinement remerciée !

Comment oublier également Lucie Voix et son précieux pendule ? Première lectrice avisée et formidable bout de femme qui, bien avant que l'écologie ne devienne une mode, savait enseigner cette science avec passion et discernement à des enfants dont il est vrai, Philippe et moi aurions pu être à l'époque !

Dans un autre registre, difficile de passer sous silence la patience dont dut faire preuve Philippe Robert pour l'obtention des visas nécessaires à mon premier voyage. Avec toute ma reconnaissance Philbob...

De la même manière, ma gratitude ira sans ambages vers Jean-Philippe Chapet, lui qui sut trouver les mots justes au cours de ma première expédition, pour ne pas me voir renoncer.

Et que dire de David Knight l'Australien, véritable guide de la Providence sans lequel à l'heure qu'il est, je chercherais encore quelque part au Népal...

Encore mille pensées affectueuses à Swami Bubaneshwar Koirala, mon frère, et toute la petite communauté. Puisse Ganesh veiller sur vous éternellement...

Et qu'Allah te protège, toi Nasir, et les tiens ! Nous n'oublierons jamais votre sens de l'hospitalité.

Un gros clin d'oeil à Jack, le vieux baroudeur du subcontinent indien, qui nous fit l'amitié de nous accompagner au cours du second voyage.

Quant à toi, Françoise, très chère cousine, tu as su donner de ton temps à notre quête incessante en arpentant les chemins poussiéreux de la plaine du Gange, en retournant rendre visite à nos amis au pied des Annapurnas. Que tout le monde le sache, sans toi, ce livre serait encore un projet !

J'aurai également une pensée particulière à l'attention de Max Dubuis, pour notre amitié de toujours, lui qui sut de manière directe, relancer ma réflexion par des pensées non dénuées d'une certaine philosophie. Sans ses précieuses critiques et son aide, cette quête n'aurait pu aboutir.

Enfin, que Valérie ma compagne, et Marion notre enfant soient remerciées pour avoir été les complices de ce livre, en acceptant que, pour ma part, je consacre à son écriture ce temps si précieux qui leur était réservé. Et ce n'est pas trahir Philippe que de dire qu'il exprime ici toute sa reconnaissance envers les siens, et en particulier sa femme, Marice.

A toutes ces personnes, nous dédions ce livre, et en particulier à cette mystérieuse et amicale Présence que nous avons continuellement ressentie, et qui, jamais, ne nous a quittés.

Les auteurs,

PREFACE

Quand je vis Wilfrid Pochat pour la première fois en cette rentrée scolaire de septembre 1987, je trouvais un air un peu trop sérieux à ce jeune qui disait avoir l'âge de mes enfants. Il était visiblement fier de faire sa première rentrée, au sortir du régiment et au milieu d'enseignants rompus au métier.

Ayant toujours été très intuitif, je ressentais vaguement que j'aurais à faire avec ce jeune, ou qu'une quelconque amitié nous lierait. Je n'ai jamais forcé la sympathie qui, comme l'amour, s'installe naturellement. En ce sens, je trouve déplacées les invitations prématurées qui sont comme une main forcée à l'amitié. Je laissais donc Wilfrid venir vers moi...

Quelques jours après la rentrée, il m'aborda en m'apprenant que, "paraît-il", je pratiquais l'astrologie.

Encore une fois, les "renseignements" portés sur mon compte étaient faux, car je n'ai jamais été capable de faire un thème astral, ne m'intéressant que de loin au sujet. Par contre, je lui faisais savoir que j'étais passionné par les études graphologiques et cela depuis mes premières "lectures classiques" au régiment : Jules Crépieux-Jamin, Max Pulver, René Le Senne, Wiersma...

Wilfrid pratiquant l'astrologie, je lui proposais un échange d'analyses, prétexte à faire connaissance non pas par les "on dit", mais dans la réalité de nos personnalités respectives. Il est vrai que pour l'instituteur public que j'étais, m'intéresser à l'ésotérisme, avoir lu la Bible, le Coran, une partie des Védas, peut a priori surprendre... Ajoutez à cela la croyance aux mondes habités et aux ovnis, la certitude d'une intelligence omnisciente, de l'éternité de l'Esprit individuel humain et de l'Âme animale, tout cela peut me faire passer pour un déséquilibré.

Je m'amusais un peu en voyant Wilfrid se diriger vers moi à chaque récréation et me harceler de questions. Il était avide de connaître et dévorait littéralement les livres ésotériques que je lui distillais ; j'en étais étonné et trouvais qu'il allait trop vite... mais je satisfaisais à sa demande. Une sorte de métamorphose s'opérait en lui et il aurait facilement passé aux yeux des collègues pour un doux loufoque s'il n'avait été apprécié par ses élèves et leurs parents ; musicien et compositeur, il en faisait largement profiter sa classe ; il mettait aussi ses qualités théâtrales au service de l'éducation.

Avant lui, j'avais connu Catherine, une jeune institutrice du "Public" non moins talentueuse et qui était devenue une véritable amie. Je la présentais à Wilfrid, sachant par intuition qu'il n'en sortirait pas le "grand Amour" mais l'amitié, la connivence... Catherine deviendra en effet un personnage clé dans la recherche de Wilfrid, dans sa quête vers Pokhara. A noter que, comme lui, elle chemina de l'astronomie scientifique à l'ésotérisme le plus éthéré et reçut dans les derniers mois de sa vie, des messages de Kumaël qui se présentait à elle en tant qu'entité scientifique de l'astral...

Le livre qui vous est présenté est plus qu'une histoire de vies passées ; il représente une quasi-certitude de la réincarnation. Mais, au delà, il rapporte aussi l'universalité des textes sacrés.

Je me suis toujours érigé contre les groupements de tous bords, leurs interdits et leurs obligations à cause de l'interprétation des Ecritures. Le Christ disait : "La Vérité vous rendra libres, vraiment libres".

Mais la Vérité a-t-elle été seulement donnée aux chrétiens ou aux musulmans ou encore aux bouddhistes ? N'est-elle pas plutôt le respect de l'Être humain et de tout ce qui vit ici-bas ? Pour ma part je préfère un parfait écologiste qui se dit athée à un "vénérable religieux" qui prétend appliquer les textes divins... La Vérité n'est pas de contraindre qui que ce soit à des convictions mais d'aider. Encore faut-il qu'il y ait demande !

Je salue le sérieux avec lequel Wilfrid a entrepris ses recherches, qu'elles soient livresques ou

de " terrain " avec son ami Philippe. Je salue aussi sa foi dans un travail passionné de " régressions karmiques " qu'il poursuit depuis quatre ans.

Le livre que vous avez entre les mains est le fruit de circonstances qui se sont succédé et qui n'ont rien du hasard. Je vous laisse le découvrir.

Gérard TRUCHET,

INTRODUCTION

Depuis bien longtemps, l'homme sait naturellement modifier son état de conscience en s'endormant. Car rêver, c'est déjà se trouver dans un état de conscience différent.

On remarque également que dans certaines tribus où se perpétuent des croyances animistes, l'individu est capable d'atteindre sous l'effet de drogues plus ou moins puissantes un effet de transe, lui permettant ainsi d'expérimenter des sensations nouvelles, voire même d'obtenir certains types de visions.

Malheureusement, ce sont bien souvent ces mêmes drogues qui sévissent dans nos sociétés et qui sont à l'origine de ce fléau que nous connaissons bien : la toxicomanie.

Dieu merci, l'homme peut aussi explorer sa propre conscience par des techniques beaucoup moins dangereuses !

En occident par exemple, de nombreux psychanalystes utilisent l'hypnose à des fins thérapeutiques en faisant revivre à leur patient certains événements profondément enfouis dans leur inconscient. D'ailleurs, depuis quelques années, le nombre de personnes s'intéressant à ce sujet est en constante augmentation. Il suffit pour s'en rendre compte de faire l'inventaire des ouvrages traitant des rêves, de l'hypnose ou des régressions disponibles en librairie. Il ne m'appartient pas de dire si le meilleur y côtoie le pire ; toujours est-il que le volume du rayonnage réservé à l'ésotérisme a manifestement plus que doublé en quelques années. Cela s'explique simplement par le fruit de travaux toujours plus importants que les chercheurs tiennent à exposer à un public de plus en plus averti.

C'est ainsi qu'on connaît mieux aujourd'hui les différents niveaux de conscience. Les stades du sommeil ont été particulièrement étudiés ces dernières années. Toute une classification a été élaborée pour chacun de ces états à partir de tracés électro-encéphalographiques. Nous savons à présent que des ondes bêta caractéristiques de l'état de veille aux ondes delta du sommeil profond, il existe des niveaux intermédiaires correspondant aux ondes alpha et thêta.

Le rythme alpha est celui qui nous intéresse. Il est caractérisé par des ondes rapides et régulières de faible amplitude. A ce niveau le cortex est toujours en état de veille. C'est aussi ce rythme qui caractérise l'état d'une personne en régression.

Aujourd'hui, on sait facilement provoquer ce rythme alpha au moyen de techniques de relaxation. Le but est alors d'endormir le corps tout en maintenant la conscience éveillée, condition obligatoire pour atteindre ce niveau R. Dès lors, le sujet rentre dans un état second avec la sensation d'être à la fois allongé, conscient de l'expérience, et ailleurs, dans un monde de perceptions mentales. Il est en mesure de répondre aux sollicitations de l'opérateur, qui peut à titre d'exemple, le conduire à revivre des souvenirs de sa petite enfance avec une forte intensité.

Curieusement, le sujet peut tout aussi bien être amené à revivre sa naissance, ou pourquoi pas sa vie foetale. Ce qui, somme toute, n'a rien d'extraordinaire de nos jours, sachant que bon nombre de spécialistes ont mis en évidence la sensibilité précoce du fœtus aux sollicitations extérieures. On sait par exemple que le bébé entend dès l'âge de cinq mois de vie intra-utérine.

On pourrait alors penser qu'il s'agit là de l'ultime frontière avec nos souvenirs ; quelque obscure réminiscence de cette vie secrète, où il était bon se sentir blotti dans le ventre maternel....

Il n'en est rien.

Plus déroutant encore ! Un sujet en état de régression est également capable de percevoir la vie d'un homme ou d'une femme qu'il ne connaît pas. C'est le plongeon dans les souvenirs d'une vie passée...

Fait étrange, la personne se souvient comment elle s'habillait autrefois, où elle habitait, quel métier elle exerçait, si elle avait des enfants. Mieux encore, elle peut se rendre compte de l'époque et du lieu où vivait cet énigmatique personnage qui se rappelle à elle, à condition toutefois que ses connaissances actuelles en histoire et géographie soient suffisantes...

Relevons encore que le simple fait de revivre avec son cortège d'émotions, de joies et de peines, l'existence de cet autre, amène fréquemment le sujet à s'identifier à lui. Il croit retrouver en lui son alter ego du passé. Il devine que la conscience de cet homme et la sienne ne forment qu'une même

entité.

Parfois au terme de ce voyage intérieur, le sujet vit une profonde prise de conscience. Son système de croyances est ébranlé. Il remet en question une partie de ce qu'il croyait acquis. Pour lui, la réincarnation n'est alors plus une croyance, elle devient une certitude.

Pour ma part, j'ai conduit plus de deux cents régressions dans l'enfance, la vie foetale et les vies passées. J'ai pris le temps de les faire en cherchant à savoir si ce que les gens ressentaient correspondait bien à la réalité.

Pour les retours dans l'enfance et la naissance, il fut très facile de vérifier auprès des parents si les souvenirs étaient exacts. En effet, lorsqu'une personne en état R revit sa propre naissance et les premiers jours de son existence extra-utérine, elle ramène une foule de souvenirs restés jusqu'alors au niveau inconscient. Et c'est un jeu que de vérifier si ces sensations correspondent effectivement au témoignage que peut en donner la maman.

Or invariablement, les descriptions des lieux et des personnes au moment de l'accouchement correspondent ! Aussi, pour ne pas affoler les parents qui seraient surpris que tout à coup leur enfant puisse clairement leur décrire leur naissance, je conseillais aux personnes de dire qu'elles l'avaient revécue en rêve, et non pas grâce à la relaxation.

Voici donc que l'état de conscience de niveau R (comme Régression) semble permettre un accroissement de la mémoire de l'individu, au point de ramener à la conscience des impressions enregistrées jusqu'alors au niveau de son subconscient...

Mais que faut-il penser des autres séances, au cours desquelles les sujets ramenèrent des souvenirs de personnages aussi différents qu'un soldat romain ou un prêtre inca ? Fabulation ou réalité ? Que signifie donc ce vaste champ de conscience que le niveau R permet d'explorer ? Se pourrait-il que nous trouvions là, le moyen d'accéder à ce que les Hindous nomment depuis des lustres l'âkâsha, vaste mémoire où tous les faits et gestes des hommes sont inscrits pour toujours ?

Dans tous les cas, je respecte profondément l'opinion de chacun. Cependant j'ai souhaité au travers de mon témoignage apporter des informations afin de permettre l'ébauche d'une réponse.

A cet effet, la doctrine selon laquelle nous expérimentons ce que nous croyons ne me semble pas juste. Certaines personnes sceptiques ont essayé cet état modifié de conscience, et eu égard au fabuleux potentiel de ces voyages intérieurs, ont depuis modifié leur position. En fait, tout repose sur l'ouverture d'esprit. Aussi je crois que le meilleur moyen d'avancer dans cette réflexion est de pouvoir prouver l'exactitude des faits relatés pendant une régression. Il s'agit de confronter les souvenirs perçus au cours d'une séance avec la réalité historique. En clair, il nous faut démontrer, ne serait-ce qu'une seule fois, qu'un sujet en état R a réellement revécu une vie antérieure.

Voilà pourquoi je vous propose de partir d'un exemple se prêtant bien à ce genre de vérification. Une séance où ne plane aucun doute sur la bonne foi du témoin, où la vie retrouvée ne correspond pas à celle d'une célébrité connue à l'image d'un Jules César ou d'un Louis XIV. Une séance qui replongea le sujet dans un passé suffisamment proche de notre siècle afin de retrouver au travers d'archives écrites et des paysages identiques, des preuves indubitables.

Oui mais comment choisir parmi mes centaines de fiches ?

Autant partir d'une de mes régressions, et passer au crible non pas une, mais plusieurs séances qui étaient liées.

Pour ce faire, je décidai de confronter les régressions de deux amis à la mienne parce qu'elles nous avaient replongés à une époque semblable où, si nous admettons le principe de réincarnation, nous nous connaissions déjà !

Il ne me restait plus qu'à le démontrer. Or pourquoi ne pas s'autoriser à penser que des âmes puissent se retrouver par affinités au cours de leurs différentes existences ?

C'est du moins ce que laissaient supposer les souvenirs de nos régressions. Aussi l'intérêt de les examiner avec soin était d'autant plus important que je pouvais mettre plus facilement à jour d'éventuelles contradictions. De plus je savais l'absolue authenticité de nos expériences. Pas de risque de duperie puisque j'avais personnellement conduit les régressions de mes amis.

Ceci dit, lorsque j'envisageai pour la première fois de rédiger ce livre, je n'avais pas encore toutes les preuves permettant d'avancer avec certitude que les personnages décrits plus loin avaient bel et bien existé. Tout au plus des indices m'incitaient-ils à vérifier sur les lieux. Si par la suite, avec mon ami Philippe nous n'avions rien trouvé de probant sur place, nous n'aurions jamais osé rédiger ce

témoignage. En ce qui me concerne, mon expérience d'enseignant est un garde-fou. Je sais que je ne peux exposer que ce qui a été sérieusement vérifié.

Dans un même ordre d'idée, ce livre ne se veut pas une énième édition sur " pour ou contre la réincarnation ", pas plus qu'il ne souhaite solliciter le lecteur à adorer les dieux du panthéon hindou. Nous ne détenons Philippe et moi, aucune vérité. De même, n'en déplaise aux étroits d'esprit, nous n'appartenons à aucune confession, aucun ordre religieux, aucune secte de quelque nature que ce soit. Nous sommes parfaitement libres de tout mouvement religieux et en même temps, profondément croyants. Nous savons que cela pourra surprendre ; il est vrai que la plupart des gens cherchent encore trop souvent pour se rassurer à mettre une étiquette sur chaque individu. Nous ne jouons pas ce jeu, tant pis pour eux !

Par contre, nous avons été animés au fil de ces lignes d'un esprit critique pareil à celui de l'homme de sciences qui vraisemblablement aimerait, lui, pouvoir contredire ce qui suit...

Mais que pouvons-nous devant les faits ? Il ne s'agit pas de croire ou pas à la réincarnation. Cela est et restera une question de foi. Il ne s'agit pas non plus de prétendre tout expliquer rationnellement. Le seul but que nous poursuivons est l'exploration de cette conscience qui nous anime. Et si comme nous, vous vous interrogez, vous vous demandez pourquoi un tel phénomène est possible, si comme nous l'avons fait, vous balayez vos propres concepts, vous remettez en question des réponses que d'autres ont bien établi pour vous, alors notre témoignage n'aura pas été inutile.

A présent, pour les besoins du récit, je continuerai en utilisant la première personne du singulier. Que le lecteur garde à l'esprit que ce " je " est synonyme de " nous ", car sans la présence de Philippe à mes côtés au cours de notre second voyage, ce livre n'aurait jamais existé.

Cette précision faite, j'aimerais en attendant que vous commenciez la lecture des trois comptes rendus fidèles de nos régressions, vous expliquer mon choix de faire précéder chaque chapitre d'une sorte de maxime. J'espère que vous apprécierez tout comme moi le contraste entre la formule vérité que chacune d'entre elles contient et mon exposé, où le doute reste néanmoins présent (même si à certains moments, je m'identifie beaucoup au personnage que j'ai rapporté de ma régression).

Ces maximes sont extraites de messages que je conserve dans leur intégralité avec l'espoir de pouvoir un jour les faire publier. Catherine me les communiqua, en prétendant les avoir reçus d'une entité qui s'adressait à elle directement dans son esprit. Comme si, en somme, une petite voix intérieure les lui avait dictés. Je ne cherche pas à savoir si leur contenu n'est en fait que l'expression de la pensée philosophique de notre amie dans ses dernières semaines d'existence terrestre, ou bien réellement la pensée d'une entité désincarnée qui parlait à travers elle.

Je laisserai volontiers d'autres que moi débattre de cette question. Le fond du problème n'est pas là. C'est l'enseignement que ces messages véhiculent que je trouve intéressant.

Et puis, en publiant ces morceaux choisis qui, à chaque fois, collent parfaitement au contenu du chapitre qu'ils illustrent, nous tenons Gérard et moi, une vieille promesse que nous avons faite à Catherine quelques jours avant que sa maladie l'emporte...

Aussi, peu importe si chacun voit au travers de la signature de Kumaël, son pseudonyme ou le nom d'un véritable Etre de lumière. Le seul souhait que je formule est que ces messages, tout comme ce témoignage, éveillent notre sensibilité, et contribuent ainsi à notre enrichissement spirituel.

CHAPITRE UN

LA MACHINE A REMONTER LE TEMPS

*" D'une manière générale, prenez toujours beaucoup de distance face à un enseignement, quel qu'il soit, même et surtout, s'il revêt l'apparence de la vérité
Sachez que la vérité n'est jamais donnée mais se construit, patiemment, à force de réflexion. "*

Kumaël/Du surhomme à l'homme éclairé

Comment remonter le temps ?

La première méthode consiste à regarder tout autour de nous car tout ce que nous voyons, tout ce que nous entendons, tout ce que nous percevons est déjà un reflet du passé.

Cela n'est pas une vue de l'esprit mais bel et bien la réalité du monde qui nous entoure. La physique moderne a démontré que le temps forme à lui-seul une quatrième dimension. Nous savons que la lumière voyage à la vitesse d'environ trois cent mille kilomètres à la seconde alors que pour le même laps de temps, le son ne parcourt que 300 mètres.

Par conséquent tout ce que nous voyons et entendons est capté en retard par rapport au moment de l'émission d'un signal sonore ou visuel.

Bien sûr lorsque vous parlez avec une personne et que celle-ci se trouve juste devant vous, mettons à un mètre, le décalage entre le moment où elle vous parle et celui où vous l'entendez est infinitésimal. Vous avez vraiment l'impression de l'entendre immédiatement. Et pourtant, il se sera écoulé 3,4 millièmes de seconde entre l'émission et la réception du signal sonore.

Imaginez maintenant que lorsque vous assistez à un coucher de soleil, l'image que vous avez de l'astre est déjà vieille de huit minutes, c'est en effet le temps nécessaire à la lumière pour franchir les quelques cent cinquante millions de kilomètres qui le séparent de la Terre. Alors que dire des étoiles ? Songez un instant que la galaxie d'Andromède est située à plus de deux millions d'années-lumière de notre planète bleue. Cet ensemble structuré d'étoiles, très semblable à notre voie lactée nous laisse contempler l'aspect qui était le sien il y a deux millions d'années ! Ainsi, si au moment où vous lisez ces lignes, elle disparaissait complètement - chose a priori invraisemblable - nos hypothétiques descendants pourraient encore la contempler à loisir pendant deux millions d'années, avant de se rendre compte de sa disparition...

J'ai pris cet exemple volontairement grossier pour mettre en avant une loi physique. Plus vous regardez un objet éloigné, et plus l'image que vous avez de lui est âgée et donc ne correspond plus à son état présent. Dès lors, on comprend mieux l'acharnement des astrophysiciens à vouloir identifier des objets célestes toujours plus lointains. Un jour peut-être, des télescopes seront suffisamment puissants pour observer ce que fut le commencement de l'univers lors du fameux big bang.

Dans ce même ordre d'idées, lorsque vous parlez à un interlocuteur situé un mètre devant vous, vous le voyez tel qu'il était une fraction de seconde infinitésimale avant. Pour être précis, le temps qu'il aura fallu à la lumière pour se réfléchir du corps de votre interlocuteur à votre rétine est de 1/299 792 458 de seconde.

Voilà comment nous pouvons expliquer ce que les Hindous appellent depuis des millénaires déjà mâyâ, le voile de l'illusion qui recouvre toute chose. Nous savons à présent que d'une certaine façon, pour voyager dans le temps, il nous suffit de voir et entendre ! Admettons toutefois qu'il s'agit là d'un moyen où l'homme est passif ; il ne peut agir sur les événements. En un mot, il est dépendant de ses sens.

Heureusement, il me semble que nous disposons d'un autre moyen pour parvenir à franchir les âges. Outre l'écriture qui a permis à l'homme de transmettre son histoire, une méthode pour

s'affranchir du temps consiste à utiliser les possibilités insoupçonnées de la conscience. Car finalement, il n'y a que l'esprit qui vit dans l'instant présent. Nous sommes conscients d'exister au moment même où nous le pensons. Il n'y a pas de décalage. Il n'existe pas une source d'émission et un récepteur. La pensée est instantanée, immédiate.

Bien sûr, il peut vous falloir du temps pour vous souvenir d'un événement. Par contre, à tout moment, nous pouvons dire " je suis ". Le temps et la matière sont des illusions en ce sens que nous ne pouvons les appréhender de manière immédiate, sans intermédiaire. L'esprit quant à lui, vit l'instant présent dans un monde qu'il perçoit en différé. Cruelle réalité ! Quelle forme a réellement l'univers à l'instant où j'écris ces lignes ? Nous ne le saurons jamais puisque les étoiles, les galaxies ne sont que des images déformées par le prisme du temps.

A partir de ce constat, force est de comprendre que seul l'esprit est capable d'affranchir la dimension du temps. Rien, semble-t-il dans la matière ne nous le permet. Je l'ai dit, nous ne connaissons pas le vrai visage du monde, celui qu'il nous montrerait s'il n'existait pas ce décalage fondamental avec l'esprit.

Maintenant, pour bien comprendre tout ce qui va suivre, je vais tenter de vous expliquer le plus clairement possible, la méthode que j'utilise lorsque je conduis une séance de régression ; une méthode simple et efficace que vous pourrez directement expérimenter chez vous. Ne cherchez pas pour autant dans ces états de conscience modifiée un refuge, une façon de fuir votre réalité mais plutôt le moyen de vous retrouver pour mieux vivre l'instant présent.

Avant d'exposer cette technique dans ses moindres détails, je tiens à vous prévenir que ce retour en arrière pourrait provoquer des malaises chez les personnes qui souffrent de complications cardiaques. En effet, même si je ne connais aucun cas enregistré à ce jour, le fait de revivre une séquence du passé avec une très forte intensité émotionnelle pourrait être à l'origine de difficultés bien compréhensibles dès lors qu'il y a accélération des rythmes respiratoire et cardiaque. Ceci ne concerne, je le répète, que les gens qui se savent confrontés à ces problèmes de santé. Dans tous les autres cas de figure, quelque soit votre problème, il n'existe aucune restriction. Bien au contraire, les vertus relaxantes de ces séances sont bien connues des pratiquants.

Ne vous attendez pas pour autant à une réussite totale dès la première fois. L'aptitude à atteindre cet état de conscience R est fonction d'un bon nombre de facteurs. N'oubliez pas qu'il s'agit d'une technique, et qu'en tant que telle, rien ne vaut l'entraînement pour la maîtriser. La cause la plus significative des échecs, c'est à dire de ceux qui ne " voient " et ne se " souviennent " de rien, est imputable à leur difficulté à visualiser. On entend par visualisation la capacité de se représenter mentalement quelque chose. Voici un petit exercice pour évaluer votre capacité. Regardez fixement la flamme d'une bougie, fermez les yeux, puis imaginez-la comme si vous l'observiez à nouveau. Si vous êtes capable de le faire, alors vous savez visualiser. Dans le cas contraire, répétez cet exercice autant de fois que nécessaire, en remplaçant l'objet. Vous pouvez alors utiliser la photographie d'une personne ou d'un paysage. Plus tard, en état d'expansion de conscience, ne vous dispersez pas à vouloir " voir " à tout prix, préférez ressentir chaque information. Souvenez-vous que selon la formule consacrée, les yeux de l'esprit voient différemment des yeux du corps.

Bien évidemment, il vous appartient aussi de vous fier à l'expérience d'un spécialiste, auquel cas, demandez lui un premier entretien gratuit pour le questionner. Gardez à l'esprit qu'il n'existe aucun diplôme, aucune qualification reconnue dans ce domaine, alors sachez discerner, et retenez qu'il n'est pas nécessaire de dilapider une fortune pour expérimenter le voyage intérieur. A mon sens, une bonne déontologie voudrait qu'un praticien soit arrangeant avec une personne dans le besoin. En aucun cas, l'argent doit être un obstacle.

D'autre part, certains spécialistes organisent des séminaires de formation à ces techniques de relaxation dirigée. Reportez-vous à la bibliographie à la fin de cet ouvrage pour vous aider.

Quelque soit votre choix, il convient de rappeler que vous pourrez obtenir à moindres frais d'excellents résultats par vous-même si vous suivez les conseils que je vais vous donner.

En premier lieu, choisissez le bon moment. Evitez d'entreprendre ce voyage après une rude journée de travail ou suite à une dispute ! Au contraire, préparez-vous à l'idée de cette expérience, rappelez-vous qu'elle ne peut vous apporter que du bien. Profitez des vacances ou d'un long week-end pour la conduire. Le matin est un moment favorable, le corps est détendu après sa nuit de sommeil, l'esprit est dans les meilleures dispositions pour se souvenir. Si vous choisissez la soirée,

insistez davantage sur la relaxation du corps, plus ou moins fatigué par une journée de sollicitations physiques.

Le jour et l'heure sont à présent fixés. Vous n'avez plus que l'embarras des options. Désirez-vous pratiquer seul ce voyage, ou vous faire guider par une personne qui vous connaît bien ? Préférez-vous entendre le son de votre voix intérieure ou celle de votre ami ? aimeriez-vous y ajouter une musique douce ? Tout est possible. Il n'y a aucun interdit. Bien sûr, si vous optez pour un accompagnement musical, la musique rock est fortement déconseillée. Il en va de même pour certains morceaux de musique classique dont les variations d'intensité ne prédisposent pas à atteindre ces états de conscience.

Par contre, il existe des musiques spécialement créées pour permettre une relaxation optimum. Vous pourrez toujours vous composer une cassette sur laquelle figureront des morceaux de compositeurs différents, parmi lesquels, pourquoi pas, Evans, Deuter, Kitaro, ou bien encore une compilation de bons vieux chants grégoriens...

L'écoute pourra se faire indifféremment par l'intermédiaire des enceintes ou du casque. Dans ce dernier cas, vous pourrez en fonction de votre matériel, mixer la musique avec la voix de celui qui vous guide. De la même manière rien ne vous interdit d'enregistrer la séance.

A présent, vous avez choisi les options, seul ou guidé par un proche, accompagné ou non d'un fond musical. La méthode que vous allez utiliser a fait depuis longtemps ses preuves. Elle s'apparente à une variante des techniques de sophrologie. Il ne s'agit en aucun cas d'hypnose. Vous serez libre et conscient à tout moment. Vous pourrez bien entendu décider du moment où vous souhaitez terminer la séance.

Allongez-vous, mettez-vous à l'aise comme vous vous sentez le mieux. Puis prenez quelques profondes inspirations. Essayez d'obtenir une respiration abdominale. A l'inspiration, le ventre se soulève (faites le gros ventre). A l'expiration, relâchez votre ventre qui doit se creuser. Prenez votre temps, puis fermez les yeux tout en conservant cette respiration profonde et lente. N'attachez aucune importance à votre mental. Laissez défiler les images, les interrogations sans les retenir, comme autant de wagons d'un train qui ne fait que passer. L'important est ailleurs.

Reprenez ensuite une respiration normale, puis imaginez à présent cet ailleurs. Imaginez-vous, seul, allongé au milieu d'un endroit que vous aimez beaucoup. Il peut s'agir d'un lieu que vous connaissez ou bien alors d'une composition de votre choix. Les classiques sont la plage et son coucher de soleil, le haut plateau d'une chaîne de montagnes à la nuit tombante, une colline et sa rivière... là où se porte votre préférence. Là, selon la technique bien connue de relaxation, imaginez une source de chaleur entrer en même temps dans vos deux pieds, puis remonter lentement le long de vos jambes (genoux, cuisses), dites-vous ensuite que vos pieds, vos jambes se relâchent et s'endorment... Procédez de même pour les mains, les bras, le torse en partant de votre colonne vertébrale, la nuque, le crâne, toutes les parties de votre visage. Percevez à présent votre corps dans son ensemble comme étant parfaitement détendu.

A ce stade de la relaxation, insistez sur le lieu où vous vous trouvez, décrivez-le vous (ou faites-le-vous décrire) dans ces moindres détails, la brise marine, le ressac des vagues, la silhouette des cimes enneigées... Percevez que vous ne faites plus qu'un avec cette nature qui vous entoure... Vous pouvez déplacer votre conscience partout... Imaginez que vous observez votre corps de dessus... Ressentez que vous êtes dans votre corps et à la fois dans le moindre grain de sable, la moindre petite herbe...

A cet instant, vous pouvez si vous le souhaitez, avoir une pensée à l'attention de votre guide. Certaines personnes pensent en effet qu'un être bienveillant les accompagne tout au cours de leur existence. Ces gens ont le sentiment qu'il est à l'origine de cette petite voix intérieure qui nous souffle parfois quelques précieux conseils. Alors si cela peut vous rassurer, vous donner confiance, appelez cette entité; demandez-lui une fois de plus d'être en esprit à vos côtés pendant ce voyage.

Ensuite, visualisez un coucher de soleil, quelque soit l'endroit que vous visualisez. Car ce soleil représente le passage vers la mémoire collective. Songez un instant que rien n'existerait ici-bas sans lui... Approfondissez votre bien-être en devenant le trait d'union entre deux énergies complémentaires, celle de la terre où vous vous situez (la mère nature) et celle du soleil (le père créateur)... N'ayez pas peur de ce vocabulaire... Utilisez-le... Ouvrez-vous à une nouvelle dimension intérieure... Percevez la beauté de toute chose dès que c'est votre esprit qui façonne cette réalité... Et

si le quotidien se rappelle encore à vous au travers de vos pensées, cela n'a plus aucune importance, il vous suffit de ne pas vous attacher à ces pensées, laissez-les filer... De la même manière ne prêtez aucune attention aux bruits extérieurs, ils appartiennent à une autre réalité... Seul compte pour vous ce lieu où vous êtes si bien...

Lorsque vous ressentez une réelle communion avec ce lieu, cette création de l'esprit, concentrez-vous sur le soleil qui se couche là-bas au loin... Ressentez qu'il est la porte vers un autre vous-même, une invitation à vous retrouver dans la multitude des êtres que vous auriez pu être... Percevez déjà que vous flottez au dessus de ce corps allongé qui se repose... Puis entamez un compte à rebours de cinq jusqu'à un, et à chaque nombre, laissez-vous aller à la rencontre de ce soleil, un soleil qui ne brûle pas, qui n'aveugle pas, non, mais un soleil qui donne la vie et en ce sens, la contient. A chaque nombre vous vous en rapprochez toujours plus, et plus vous en approchez, plus vous en ressentez la vibration bénéfique... Vous êtes en pleine confiance... Vous avez l'impression de vous retrouver dans votre première demeure. Au chiffre un, vous vous plongez au coeur de ce soleil et percevez une multitude de courants de lumière qui vous bercent, vous apaisent et vous transportent.

Après quelques instants, parlez à ce soleil comme à une entité animée de conscience d'Amour universel. Demandez-lui de vous amener à la rencontre d'un autre vous-même, à une autre époque, pour mieux comprendre votre présent, et délier tous les noeuds qui vous empêchaient de vivre pleinement... Formulez clairement votre demande... Puis comptez jusqu'à trois, en sachant qu'au chiffre trois, un courant de lumière vous aura transporté vers cet autre vous-même...

Vous y êtes... Progressivement, acceptez cet autre corps que vous ressentez " en esprit "... Procédez à une revue en détails. Les pieds sont-ils chaussés ou non, les jambes musclées ou fines, le torse est-il celui d'un homme ou d'une femme, les épaules sont-elles larges ou peu développées, les cheveux courts ou longs, clairs ou foncés, que peuvent exprimer les traits de ce visage ? Quel âge peut bien avoir ce personnage ? Quelle condition sociale évoquent ses vêtements...

Ensuite, faites le tour du " propriétaire ". Est-ce le jour ou bien la nuit ? Avez-vous l'impression d'être dehors ou dedans ? Décrivez cet extérieur ou cet intérieur que vous ressentez, et en même temps devenez complètement ce personnage que vous percevez, dites ce qu'il pense, quelles sont ses préoccupations, ses joies ? Jouez le jeu en somme.

Observez à présent s'il est seul... Dans le cas contraire qui l'accompagne(nt) ? Percevez vous cette (ces) présence(s) comme amie(s) ou hostile(s) ? Développez pour mieux comprendre la situation, puis dès que vous tenez un fil conducteur, promenez vous à volonté, plus en avant ou plus après dans la vie de ce personnage. A chaque fois que vous changez de tranche de vie, préparez ce changement en annonçant que vous allez le faire, et qu'il sera effectif après avoir compté jusqu'à trois.

Explorez de cette manière toute une existence...

Enfin, terminez la séance en revivant quelles furent les conditions de la mort de ce personnage. Après avoir compté jusqu'à trois, projetez-vous le jour de sa mort, puis quelques respirations avant le décès, puis au moment même où il quitte son enveloppe physique... Ressentez ce délicat moment du passage... Observez ce qu'il emporte avec lui de l'autre côté, des remords, un sentiment de haine pour quelqu'un ou quelque chose ou bien est-il possible qu'il parte en paix ?

C'est le moment de comprendre en quoi l'existence de cette personne pourrait expliquer en partie qui vous êtes aujourd'hui. Essayez de percevoir s'il n'existe pas quelques liens qui vous unissent à lui. Les Hindous parleraient de karma, que nous pouvons traduire par action, lien de cause à effet. Avez-vous l'impression que les actes de ce personnage pourraient être à l'origine de certains de vos problèmes ?

Après avoir fait le tour de ces questions, il est temps de revenir lentement à votre état normal de conscience, non sans avoir la certitude que cette redécouverte intérieure servira votre vie de tous les jours. Comptez lentement de un jusqu'à cinq... Numéro un... Laissez ces impressions, revenez lentement... Numéro deux... Vous revenez de plus en plus à la réalité, vous ramenez avec vous une plus grande compréhension des choses... Numéro trois... Vous êtes de plus en plus dans le présent et vous percevez votre corps du présent qui sort lentement de son état de relaxation... Numéro quatre... Vous commencez à étirer le corps du présent, vous vous sentez plein d'énergie et de paix... Numéro cinq... Vous êtes complètement revenu, ouvrez les yeux !

Prenez votre temps. Vous pouvez rester allongé quelques instants avant de reprendre une autre activité. Si la séance a été intense, vous vous apercevrez à quel point certains détails vous reviendront avec une étonnante fraîcheur dans les jours qui suivront. Vous établirez de véritables passerelles entre votre alter ego du passé et vous-même et serez à même de prendre les bonnes décisions qui s'imposent à votre existence. En vous comprenant mieux vous-même, vous comprendrez mieux les autres.

Néanmoins, vous risquez d'avoir du mal à partager cette aventure avec ceux qui ne peuvent mettre que des mots sur cette expérience. N'oubliez pas qu'il n'existe pire sourd que celui qui ne veut pas entendre. De toutes les manières, cette quête intérieure vous aura rendu tolérant envers les autres.

Peut-être, cette expérience modifiera-t-elle vos croyances ; peut-être penserez-vous que si l'homme prenait conscience des réelles possibilités de l'esprit sur la matière, alors il pourrait s'affranchir des limites du temps. Il pourrait se promener indifféremment dans le passé ou dans un futur possible. Il sublimerait le temps qui dès lors, telle l'écorce rongée d'un arbre, tomberait. Il n'aurait plus aucune utilité pour l'esprit qu'il servait jusqu'alors. Celui-ci pourrait parfaitement s'en dispenser et vivre peut-être à cette seule condition, un nouvel état de la matière, instantanée, parce que lui aussi comme l'esprit, surgissant dans l'instant présent.

Voilà, désormais vous connaissez l'essentiel de la technique de régression qui nous permet, Philippe, Gérard et moi, de replonger dans les souvenirs de ces hommes dont je vous laisse à présent découvrir le destin. Ont-ils réellement existé ? Ou bien avons-nous malgré nous tout imaginé ? C'est tout l'enjeu de ces expériences.

CHAPITRE DEUX

L'INITIATION D'UN JEUNE HINDOU AU XIX^{ème} SIECLE

" Lorsque vous vous éveillerez dans ce monde qu'il vous faudra encore apprendre, quelque chose aura éclo en vous. Quelque chose qu'il m'est très difficile de nommer, car aucune de vos langues ne pourrait le définir, mais que j'appellerai le sentiment du sublime, ou du sacré. Alors, vous serez sur la voie d'une pensée nouvelle, d'une approche différente de la réalité, et donc d'un rapport plus juste avec le monde. Ce sera pour l'humanité, l'émergence d'une nouvelle conscience. "

Kumaël/L'éveil de la sensibilité

Je connais Philippe depuis l'âge de onze ans, lorsqu'une certaine répartition des élèves nous a réunis dans la même classe de sixième un matin de septembre 1976. Malgré des études qui nous ont poussés vers des horizons différents, nous sommes toujours restés amis.

Philippe s'est tourné vers la restauration avant d'émigrer vers l'Australie avec sa compagne d'origine sri lankaise. Là-bas, ils ont décidé de créer leur propre affaire.

Auparavant, je lui avais parlé des expériences que je conduisais dans le domaine de l'ésotérisme. Et parce qu'une très grande confiance nous liait, c'est vers lui que je me suis tourné pour conduire avec succès ma première séance de régression.

Pour que ne subsiste aucune équivoque, précisons encore que Philippe n'est pas historien. En fait, rien dans son existence actuelle n'a pu le conditionner au point de tronquer les impressions ressenties au cours de ses régressions. Il était vraiment un sujet idéal ; sans a priori sur ce qu'il devait ou non ressentir. C'est donc véritablement en candide qu'il expérimenta cette aventure.

Par conséquent, nous ne pouvons faire planer le moindre doute sur l'origine de ce qu'il a dit tout au long de son voyage intérieur. En effet, à chacune de mes questions, il a décrit avec sincérité ce qu'il " voyait ", ce qu'il " entendait ". Allongé sur le divan, son corps plongé dans un profond état de relaxation, sa conscience parfaitement libre d'interrompre à tout moment le processus, il était à la fois là et ailleurs, au coeur de souvenirs appartenant à un passé encore si proche, si palpable...

Aussi, avant d'exposer le contenu des séances de Philippe, je me dois de vous informer que la chronologie des recherches ne correspond pas tout à fait à celle des chapitres. Ce livre est en effet le fruit d'une longue et minutieuse étude étalée sur plus de quatre années. Il va sans dire que des contraintes extérieures, professionnelles ou familiales ont parfois ralenti les recherches.

A l'opposé, le premier voyage au Népal a contribué de manière significative à développer mon intérêt. Car il faut bien comprendre qu'au fur et à mesure de mes investigations, s'est créée une véritable dynamique, m'entraînant à pousser toujours plus loin l'enquête.

Voici, pour bien situer dans leur contexte les différentes étapes de cette étude, les quelques dates qu'il faut avoir à l'esprit. Elles sont suivies d'une carte de l'Inde sur laquelle figure l'emplacement des villes où nous nous sommes rendus au cours de nos diverses pérégrinations. Notez encore que pour les besoins de cet exposé, d'autres chapitres seront également agrémentés de croquis.

Avril 1989 est la période qui correspond à mon initiation aux techniques de relaxation dirigée (§ 3). Au mois de mai suivant, je conduis la première régression de Philippe (§ 1). Un mois plus tard, Catherine conduit ma première régression (§ 2), puis en juillet, je pars seul au Népal pour les premières vérifications sur le terrain (§ 7). Ce n'est qu'en septembre que je conduis enfin la régression de Gérard (§ 3).

Au cours de l'année suivante, encouragé par les premiers résultats, je consacre de plus en plus de temps aux expériences de voyage dans la conscience (§ 8). Après quoi, en septembre 1991, je conduis la seconde régression de Philippe (§ 1), tandis qu'en décembre, ma cousine Françoise se rend au Népal pour de nouvelles vérifications (§ 8).

Plus tard, en février 1992, l'enquête me pousse à explorer les archives du British Museum et de la Bibliothèque de l'Inde à Londres (§ 9 et 10). Puis en octobre de la même année, Bérangère conduit ma seconde régression (§ 2), tandis que ma cousine Françoise, toujours elle, mène l'enquête à Delhi et Mathurà (§ 9).

Ce ne sera qu'au mois de mars 1993 que Philippe et moi, nous nous rendrons au Bangladesh et en Inde pour rassembler les derniers pièces du vaste puzzle (§ 11).

La carte qui suit représente le vaste subcontinent indien. Vous pourrez noter l'emplacement des villes que nous visitâmes, à savoir : Pokhara (Népal), Mathura et Calcutta (Inde) et Patuakhali (Bangladesh).

Ainsi, le compte-rendu des visions de Philippe en état de conscience modifié est issu de deux séances effectuées les 18 mai 1989 et 20 septembre 1991. L'objectif de la seconde séance fut de retrouver les souvenirs précis des noms, des dates et des lieux dans le but d'entreprendre plus tard des recherches.

Afin de rendre la lecture plus plaisante, j'ai regroupé chronologiquement les différentes séquences de ces deux séances. Puis je me suis permis de rajouter toutes les informations rapportées au cours de nos nombreuses discussions. Car il faut comprendre qu'en état de régression, le sujet ne livre pas toutes ses impressions. Il les filtre. Devant une telle masse de renseignements, il ne peut tout exposer. Puis, comme il se souvient de tout après sa séance, il peut préciser certains détails. Précisons enfin que toutes les séquences qui suivent ont été enregistrées sur cassette audio.

Voici donc classés chronologiquement les souvenirs que Philippe rapporta de ses deux régressions :

Philippe/séquence 1 : Le voyage (ou l'exil ?) sous protection militaire d'une famille indienne.

" J'ai 6 ou 7 ans. Il y a une caravane. Il y a des chevaux et des militaires. Nous sommes partis du Pendjab pour aller à... (il hésite)... Sirmabad... Sramabad... quelque chose comme ç

Le convoi est très important. Je suis avec ma famille. Nous partons pour des affaires, pour une nouvelle vie, un nouveau départ. Mon père est protégé

J'ai l'impression qu'il y a un bébé

Nous arrivons. On traverse comme un chemin taillé entre deux petites falaises de dix mètres de haut de chaque côté. Des enfants nous rejoignent et courent avec nous. Je vois une sorte de place avec une fontaine au milieu. Il n'y a pas de grandes maisons. Ce n'est qu'un village. "

Philippe/séquence 2 : L'enfant de cette famille indienne découvre la nouvelle maison de ses parents.

" Il y a une berge, des arbres, des buissons. Je découvre les lieux. Derrière ces arbres il y a un grand parc. Je vois la maison côté parc. Elle est surélevée. Il y a une terrasse et des escaliers qui descendent jusqu'au parc. la maison est blanche, blanc gris même. Il y a un étage avec un balcon. je distingue quatre colonnes qui supportent l'édifice. La partie centrale est un peu plus large. Les portes s'ouvrent en deux. Elles sont très larges. Au niveau du balcon, Il y a une barrière tressée avec des baguettes disposées en x. Ces lieux appartiennent à mes parents.

Devant la maison, des serviteurs sont chargés d'ouvrir une grande porte. Elle s'ouvre en deux. On y accède par une courte rampe d'escalier. Au début de cet escalier, il y a des colonnes. Après je vois un chemin en cailloux, une sorte de gravier blanc qui contraste avec le sol. J'ai l'impression que de chaque côté, il y a des bassins aménagés. C'est l'unique passage pour entrer.

Au bout, il y a un portail entouré de colonnes et la maison est entourée d'un muret gris blanc sur lequel il y a un grand grillage à la hauteur du portail. "

Philippe/séquence 3 : L'enfant joue dans sa chambre.

" Je suis dans une chambre décorée. Les entrées ne sont pas rectangulaires. Elles sont ornées de différents motifs. A l'intérieur, il y a des coussins et des canapés. Je vois aussi une sorte de lion qui représente certainement Rama. La statuette est fixée contre le mur. Il y a aussi un secrétaire en bois laqué brun sur lequel on a posé une autre statuette de style plutôt européen...

Je suis assis par terre, seul. J'ai l'impression que je m'amuse avec quelque chose, mais je n'arrive pas à voir clairement ce que c'est... "

Philippe/séquence 4 : L'enfant accompagne sa mère en ville pour faire des achats et rencontre pour la première fois un oncle maternel.

" J'ai 12 ou 13 ans. Je suis avec ma mère. Nous sommes portés dans une sorte de chaise à porteur plutôt longue. Ma mère porte un sari doré rouge. Il y a une sorte de drap qui recouvre l'intérieur. Je suis en chemise.

Nous sommes sur un chemin. Nous rentrons de la ville. Derrière nous, il y a des porteurs avec des paquets, des marchandises. Le chemin suit un cours d'eau sur lequel il y a beaucoup de nénuphars.

A présent, nous sommes à l'entrée d'une ville importante. Il y a des troupeaux de moutons.

Nous nous sommes perdus dans un quartier où il y a beaucoup de femmes. C'est le quartier de la prostitution. Ma mère me tient dans ses bras. Elle a peur, elle me met la main devant les yeux pour m'éviter de voir ces femmes. Les routes sont très étroites.

Plus tard, il y a un grand bâtiment où nous sommes accueillis par un homme, un blanc. Je sais que c'est un Ecossais car il n'est pas habillé comme les hommes. Ma mère semble rassurée. Je descends. C'est un bâtiment officiel. Des gens parlent en haut des escaliers ; ils nous regardent.

Quelqu'un nous accueille. Un Indien gros et grisonnant. Il porte des lunettes et des moustaches. C'est un frère de ma mère. Je ne l'avais jamais vu.

Je suis dans son bureau à présent. Il y a une carte derrière lui où je distingue difficilement le mot " district ". Cet homme est un haut responsable de ce " district " qu'il doit gouverner avec les Anglais. La carte représente un bout de l'Inde. Nous sommes à l'est. Il y a comme de petites îles. La côte est bien délimitée en haut. Par contre, elle semble éclatée en bas, comme si la terre avait été inondée. Il n'y a pas de fleuve mais la mer est rentrée et a poussé ou englouti une partie des terres pour laisser ressurgir de petites parcelles. C'est comme ça sur une grande longueur. J'ai l'impression que notre maison est située sur les terres près de la côte et de ces petits îlots. D'où nous venons, il y avait des montagnes dans lesquelles étaient taillés des escaliers, mais cela fait longtemps... Je ne me rappelle plus. "

Philippe/séquence 5 : Le jeune homme prie dans un petit temple hindou.

" Il y a un petit temple à présent. Il est excentré par rapport à la ville et loin du bâtiment de mon oncle. Je suis seul. Je prie. Je suis de religion hindouiste. J'ai entre 18 et 20 ans. Ce temple est en forme de pyramide. On dirait qu'il est construit avec des os... Il y a deux ou peut-être quatre entrées. D'un côté il y a un petit lieu de culte et de l'autre, il y a une petite pièce où habite une vieille personne. "

Philippe/séquence 6 : Le jeune Hindou rencontre une mendiante puis un homme plus âgé qui prie dans le temple.

" J'ai à peu près le même âge, la vingtaine. Je porte une moustache. Je suis en ville avec d'autres jeunes. On se moque d'une femme assise par terre. Je suis en train de lui parler. J'ai les deux mains sur les hanches, mon torse est bombé. Je la regarde un peu en conquérant. Elle tend la main vers moi. Elle demande l'aumône. En la quittant, je lui jette une pièce. Nous ne sommes pas loin du petit temple. Je m'arrête. Je laisse partir mes amis. Je suis attiré par le temple. En fait je m'étais un peu approprié ce temple comme un lieu de prière personnelle. Or il y a un homme accroupi, chauve

que j'interpelle en lui demandant ce qu'il fait là. Il a un bâton sur l'épaule droite. Il est assis le buste recroquevillé sur ses genoux, le bâton reposant sur son épaule. Il m'a regardé et a replongé sa tête sur ses genoux. Je lui demande ce qu'il fait là et il ne répond pas. Puis je suis appelé par mes amis. Je le laisse. "

Philippe/séquence 7 : L'anniversaire du jeune Hindou.

" Je vois un orchestre maintenant. Il joue dehors dans un pré. Les musiciens ont tous un turban blanc. Je suis habillé dans un costume de couleur crème et je discute avec des Européens. Ils portent de longues bottes. Je pense que ce sont des Anglais.

Nous sommes dans la propriété de mes parents. La parc est grand. La pelouse d'un vert soutenu est parfaitement bien entretenue et il y a une statue qui représente un éléphant blanc. Des serviteurs s'occupent de nos invités. Tous ces gens ont été conviés à mon anniversaire...

Il fait presque nuit à présent. Je suis toujours dans le parc. Des Anglais qui me connaissent passent en bateau devant nous. Des canards montent sur les berges. Il y a du monde. C'est pour moi et pourtant je suis triste, j'ai l'esprit dérangé. Je pense à cette femme à qui j'ai donné la pièce et à cet être qui venait de je ne sais où prier dans mon temple, dans mon lieu privé. C'est son regard qui me laisse bizarre, un regard qui semblait dire " que me veux-tu ? Encore un riche, encore un insouciant, un au dessus des autres !... ", j'ai l'impression qu'il ne comprenait pas ma personne.

Mon père m'appelle. Il me présente à une jeune fille qui s'appelle Chatia. Une très belle fille. Nous avons été présentés auparavant mais il y avait eu un long moment d'absence où nous nous n'étions pas revus. Maintenant je la redécouvre. Elle est d'une famille riche également. Nous parlons quelques instants puis nous sommes interrompus par la gouvernante. Quelqu'un veut rentrer. Elle dit que c'est un mendiant. Mon père la rassure. Je laisse Chatia pour accompagner mon père et la gouvernante jusqu'à l'entrée.

Nous sommes près de la grille. Mon père rit. Il laisse rentrer un homme. Je crois bien l'avoir déjà vu quelque part.

On se retrouve dans le parc. Il y a un attroupement autour de cet homme. Oui, son regard me dit quelque chose... "

Philippe/séquence 8 : Le jeune Hindou quitte la demeure familiale en compagnie de l'homme qui priait dans son temple.

" Il fait nuit à présent. C'est plus tard. Je suis à la grille avec cet homme. Je regarde la maison. Je m'en vais avec lui. Il y a juste eu un regard entre nous et nous partons. Ma famille n'a pas été prévenue. Je pars comme ça, sans rien, sans savoir. Il ne m'a rien dit. "

Philippe/séquence 9 : Le jeune Hindou et son compagnon de voyage traversent une ville et ses quartiers pauvres.

" Je suis dans une ville à présent. Je porte un turban. Devant moi il y a toujours ce type tondu qui tient un long bâton. Il marche et j'ai l'impression de le suivre avec un peu de crainte, parce que je regarde autour de moi, et que je n'ai pas l'habitude de ces endroits. C'est comme un autre monde ici. Il ne correspond pas avec ce que j'ai vécu jusqu'à présent. Autour de nous il y a des gamins qui jouent, des femmes qui travaillent. C'est très pauvre. "

Philippe/séquence 10 : Colère du jeune Hindou avec son gourou.

" J'ai faim. C'est le matin. Cette fois nous sommes sur un chemin hors de la ville. Un chemin avec de la neige ! Je lui lance des pierres. Je suis très en colère, car je voudrais le quitter. Seulement, il m'a dit de ne pas le faire parce que je n'ai pas fini mon apprentissage. Pourtant j'aimerais bien rentrer chez moi et retrouver Chatia cette fille en sari vert qui était à mon anniversaire. Je l'aime et elle me manque. Je lui avais promis de revenir.

Mais l'homme s'éloigne alors j'hésite puis finalement je me décide à le rejoindre. Il marche,

imperturbable, comme si de rien n'était. Le chemin descend..."

Philippe/séquence 11 : Prêche du gourou avec son élève.

" Nous allons sans objectif d'un endroit à l'autre. Nous traversons des villes, des villages. Nous parlons sous un arbre. Il parle, je l'écoute. D'autres personnes viennent, s'arrêtent et l'écoutent aussi. Puis il se replie sur lui. Je reste assis. Les gens se lèvent me touchent l'épaule et me donnent de l'argent.

A cette époque mon habit est dans un état lamentable. Je n'ai plus de turban. Mes cheveux sont sales. L'argent sert à nous nourrir. Il se dégage une chaleur énorme de cet homme et cette chaleur touche les gens. Et même si c'est leur dernière pièce, ils vous la donnent. Et cet homme redistribue l'argent aux gens qui nous hébergent.

Son enseignement est différent. Autrefois nous avions toujours l'habitude de prier pour nous, pour notre famille. Notre Dieu protecteur est un grand Dieu qui peut nous apporter richesse et bonheur tandis que lui, il se donne aux autres, il pense aux autres. Par lui, il essaie de faire oublier la misère des gens en leur disant que c'est une étape. La richesse, ce n'est pas l'argent ou les beaux habits, la richesse est en nous. Que nous soyons pauvres, riches, blancs ou noirs, que nous ayons une autre religion, une autre croyance, nous ne sommes là que pour parfaire nos existences.

Il est certainement plus âgé que moi. Il a entre 30 et 35 ans. Ses yeux sont un peu bridés. Il m'a dit qu'il venait du nord. J'ai l'impression qu'il appartient à une ethnie différente de la mienne. Ma peau est beaucoup plus lisse que la sienne qui est davantage tirée avec des rides marquées... "

Philippe/séquence 12 : Ablutions dans le Gange.

" Quelques mois se sont écoulés. Nous sommes à présent sur un quai qui se termine par un escalier. Celui-ci descend dans le fleuve. Il y a énormément de personnes autour de nous.

L'homme me dit que c'est le Gange, le fleuve sacré, et qu'il faut se baigner. Je refuse. Je ne veux pas y aller parce qu'il faut me dévêtir devant tous ces gens. Je ne veux pas. Je suis gêné. L'homme a ôté son pagne et conserve juste un morceau de tissu pour couvrir ce qu'il faut recouvrir et être décent. Il a posé son bâton et ses sandales. Il rentre dans l'eau et me demande de le rejoindre. Je refuse. Puis je me décale et m'assois sur un mur pour le regarder faire. Il n'insiste pas.

Pourtant je me rends bien compte qu'il faudrait que j'agisse comme tous ces gens autour de moi... "

Philippe/séquence 13 : Repas pris chez l'habitant.

" A présent nous sommes chez l'habitant. On nous sert du poisson, des légumes, du riz, ainsi que des galettes de pain. Une vieille femme se tient là. Elle rit. Elle est heureuse de nous recevoir. Cela faisait longtemps que je n'avais pas mangé un si bon repas. Moi aussi je suis heureux car bientôt je vais repartir chez moi. Je l'ai demandé à mon ami et il est d'accord. C'est un repas d'adieu.

Bien entendu je me sens plus riche à présent. Ces quelques années passées avec lui ont été utiles. Je suis croyant mais je ne pourrais pas faire comme eux, ces gens qui marchent et prêchent sans arrêt... Il faut que je rejoigne les miens, mon père, ma mère, et surtout Chatia, cette fille que je dois revoir absolument. Je dois avoir la trentaine à peine, entre 26 et 30 ans. J'ai une moustache. L'homme aussi a changé. Il se laisse pousser la barbe.

Il m'a souvent parlé. Des soirées, des nuits entières... Et on se mettait à prier tous les deux. C'était une expérience pour moi. Ca me changeait de tout. Ca me transportait ailleurs. J'étais en communion avec autre chose. Je faisais abstraction de ma famille, de mes richesses matérielles.

Mais maintenant j'en ai besoin. Il faut que je retourne voir mes parents. Je sens ma mère souffrante. Je suis dans une ville près du Gange. Une ville moyenne avec des collines autour.

Alors il me dit encore une fois que j'ai beaucoup à apprendre, mais il sait que je dois repartir. Il m'a donné une pierre qu'il portait sur lui. Une pierre lisse en reconnaissance de notre amitié profonde, en guise d'encouragement pour continuer dans la voie, dans sa voie, mais tout en étant moi-même. Il me conseille de faire avec mes moyens, de continuer d'être son reflet, mais il sait très

bien que je vis très richement, donc il me précise de faire à ma façon, comme je le ressens. C'est à dire d'être, non pas comme la plupart des gens qui ne se rendent pas compte des choses réelles qui se passent dans le pays, mais de m'éloigner des Anglais afin de me rapprocher de mes frères indiens. Mais il sait que je ne le ferai pas car ma famille a besoin des Anglais... "

Philippe/séquence 14 : Retour du jeune Indien dans sa famille.

" Les serviteurs ne veulent pas me faire entrer chez moi. Ils me prennent pour un mendiant. Il faut dire que mes vêtements sont troués et sales. Ce sont les mêmes vêtements que je portais à mon départ. Mon père n'est pas là et ma mère est alitée. Daga la cuisinière vient et me reconnaît enfin.

Ma mère fond en larmes en me revoyant. Elle est allongée sur son lit car elle s'est cassée la jambe droite. Nous sommes heureux de nous retrouver. Je suis sale. Je parle. Je lui explique ce que j'ai fait. Elle m'écoute pour me faire plaisir sans pour autant comprendre, même si elle approuve cette expérience. Elle est croyante, mais nous, les gens riches, nous prions d'une manière très personnelle et on ne le montre pas. On prie à des moments où il n'y a personne et quand on peut le faire... "

Philippe/séquence 15 : Banquet chez les parents de Chatia, l'amie du jeune Indien.

" Je ne suis plus chez moi. C'est la nuit. J'assiste à un banquet chez les parents de mon amie que j'ai retrouvée. Son père a invité ses proches pour fêter une réussite commerciale. Nos pères discutent probablement d'une union possible entre elle et moi... "

Philippe/séquence 16 : Le jeune Indien est avec son oncle pour acheter une automobile.

" J'ai 32 ans. Je suis à nouveau devant ce grand bâtiment où travaille mon oncle. Il y a une voiture anglaise garée devant. Il me semble qu'elle peut contenir deux personnes. Elle n'a pas de toit. Elle appartient à un Anglais. Les voitures sont rares.

Je crois que je viens voir mon oncle pour acheter une automobile. Mon oncle m'avait dit qu'il avait fait venir un dignitaire, un haut magistrat anglais pour voir et essayer sa voiture. Je suis un passionné. J'ai découvert l'auto.

Je vois le document du contrat. Je m'appelle Chahanghir Ramandi. J'ai acheté une Rolls-Royce..., je lis... 2/2, délivrée par sa Majesté le Roi d'Angleterre..., 12 janvier mille neuf cent quelque chose (*il hésite encore*)...1903, oui 1903 (*Philippe qui lit et parle très bien l'anglais a tout de suite traduit le texte qu'il percevait sur le document officiel en français*). "

Philippe/séquence 17 : La mort du jeune Indien.

" Je retrouve ma chambre à présent. Je suis dans un lit blanc. Je suis très faible. Je suis malade. Les médecins disent qu'il s'agit d'une fièvre. J'ai très chaud. Je transpire. Ma mère m'éponge le front. Mon père est au pied du lit. Il prie à genoux. Il y a d'autres personnes. Je reconnais Daga la cuisinière. Elle pleure.

Je ne parle pas. J'ai de plus en plus de mal à respirer. Je ne vois plus. C'est nébuleux.

C'est noir. Je ne vois rien du tout. Je ne sais pas où je suis.

Je flotte. Je me sens bien. Je suis léger. Ca va vite maintenant. Je vois une clarté. Je suis dans la clarté. Tout a été très vite. C'est une drôle de sensation. J'ai l'impression de faire partie d'un Tout... "

Progressivement, je cherche à faire prendre conscience à mon ami de toutes les implications de la vie de ce jeune Indien dans son existence actuelle. S'identifie-t-il à lui, si oui par quels aspects du personnage ? Se reconnaît-il les mêmes traits de caractère, voire les mêmes goûts ? Dans son histoire actuelle, peut-il établir un lien précis avec l'expérience de Chahanghir ?

" Et maintenant que tu es dans cette lumière, je vais compter jusqu'à trois et tu vas faire tous les liens, tous les rapprochements entre cette vie du passé et la vie du présent.

Je vais compter jusqu'à trois, et sans faire un seul effort, tu sauras si parmi ces gens que tu as côtoyés tu en as retrouvé aujourd'hui... un, deux, et trois

__ Je vois Marice (*sa femme actuelle*).

__ Qui était Marice autrefois ?

__ La fille avec qui je devais me marier, Chatia... Je ressens aussi l'homme... Je... C'est drôle. Je nous retrouve tous les deux quand on était en sixième au collège. Oui, c'est bien toi. Il n'y a aucun doute possible. "

Je fais revenir progressivement mon ami de cette projection dans cette supposée vie passée. Nous nous regardons intensément avec beaucoup de complicité. Le guide redevient le fidèle compagnon d'enfance. Ainsi, nous venions de mettre en lumière ce que nous pressentions depuis quelques temps déjà, depuis qu'une soif commune nous poussait à écumer les rayons des librairies ésotériques.

Ainsi, nous avons peut-être bien vécu un bout de chemin ensemble dans notre dernière existence. Ou du moins, nous le ressentions comme tel.

J'avais déjà conduit Philippe dans les souvenirs de vies passées plus lointaines. Sa capacité à rejoindre des états de relaxation profonds est très développée. Au stade de ses dernières séances, il était en mesure d'avoir des visions très précises de ses vies antérieures. Bien sûr, comme bon nombre de personnes qui viennent tenter l'expérience du voyage dans la conscience, il s'est interrogé sur la réalité de ce qu'il avait ressenti. N'était-ce pas son imagination ? Se pouvait-il qu'il ne s'agisse là que d'une projection de ses propres fantasmes, liés à notre longue amitié et à notre cheminement spirituel commun ? Ou bien avait-il vraiment vécu à la fin du dix-neuvième siècle dans la peau de ce jeune Indien ?

Autant de questions auxquelles il était difficile d'apporter une réponse catégorique. Nous ne pouvions Philippe et moi, que nous réfugier derrière notre intime conviction. D'ailleurs, les doutes de Philippe s'étaient estompés au fil des jours, des semaines et des mois qui suivirent la séance du 18 mai 1989. Pour mon ami, il devenait de plus en plus évident qu'il n'avait rien inventé. Le prouver nous amena à considérer qu'une seconde séance serait nécessaire pour préciser certains détails. Condition indispensable pour entreprendre un voyage d'études sur les lieux présumés de cette existence, et mettre en évidence ce qui nous apparaissait déjà comme un fait indiscutable : n'importe qui en état de conscience modifiée grâce à ces techniques de régression, peut se souvenir de la vie d'un homme autre que lui !

Cela ne vous semble-t-il pas suffisamment extraordinaire en soi pour mériter une étude plus approfondie des mécanismes chimiques, physiologiques et psychologiques qui en sont la cause ? Autant de domaines que j'abandonne l'esprit ouvert, aux nombreux spécialistes, avec le secret espoir que dans un proche avenir, ils alimentent de leurs conclusions ce vaste champ d'investigation que constitue notre conscience.

Bien sûr ces recherches ne font que commencer, et il est encore trop tôt pour pouvoir tout démontrer. D'ailleurs cela est-il souhaitable ? J'entends par là que les implications qui découleraient de ces études bouleverseraient radicalement nos systèmes de croyance. Si je me souviens d'un autre moi-même, puis-je pour autant conclure que j'ai été autrefois cette personne ?

Sur cette épineuse question, nous sommes en droit aujourd'hui d'attendre des tentatives de réponses de la part du monde scientifique. Ou tout du moins que cette communauté fasse preuve de bonne foi en ne négligeant point ce domaine, où se multiplient les expériences depuis une bonne dizaine d'années.

Car les faits existent et ce livre se veut être une illustration de cette réalité. L'expansion de la conscience par la relaxation dirigée donne des résultats impressionnants, et j'aimerais bien que des neurologues puissent un jour expliquer ce phénomène, ou pour le moins lui prêter une réelle attention. Il est grand temps de ne plus le nier.

Quant à moi, il était clair que si j'avais été réellement une sorte de guide spirituel (gourou) pour Philippe autrefois, je devais être en mesure de me projeter moi-même dans cette vie antérieure pour retrouver les mêmes événements que mon ami. Bien sûr, je pouvais être en partie influencé par ce que je savais de la régression de Philippe. Néanmoins, rien ne me permettait de penser que je revivrais exactement les mêmes séquences. Certaines scènes importantes de sa vie lui appartenaient,

en ce sens, que je ne les avais pas vécues avec lui. D'autres nous étaient communes. D'autre part, l'intensité avec laquelle fut vécu chaque instant de notre expérience pouvait mobiliser différemment notre mémoire. Ainsi, la scène des ablutions dans l'eau du Gange, si dérangement pour Philippe, avait dû m'apparaître plutôt banale.

Et puis si j'avais eu la prétention d'initier Philippe, tout me portait à croire que j'avais moi-même vécu une initiation.

CHAPITRE TROIS

QUAND L'ELEVE EST PRET, LE MAITRE EST LA

" Un vrai maître ne se pose jamais en tant que détenteur d'une vérité ; il ne vous contraint jamais. Il n'éveille jamais en vous des sentiments négatifs comme la crainte ; au contraire, il vous éveille à l'amour et à la jubilation, pour que vous-mêmes éleviez votre conscience. "

Kumaël/Enfants de lumière/Etres de lumière

Pour mieux comprendre quel fut mon cheminement spirituel, il faut retourner en septembre 1987, où pour la première fois - oserai-je dire dans cette vie ? - je le rencontrai. De retour du service national, je venais de recevoir ma première affectation en tant qu'instituteur titulaire dans une école primaire publique.

Gérard y enseignait également. Pas encore la cinquantaine, le visage jovial et le regard terriblement profond, il m'accueillit très chaleureusement.

Ses collègues s'amusaient à dire de lui qu'il lisait aussi facilement dans le marc de café que dans une boule de cristal. Intrigué par cette réputation, je fis rapidement sa connaissance.

Je lui appris que je m'intéressais à l'astrologie et à l'ésotérisme d'une manière générale, mais que je n'avais pas su trouver de réponses satisfaisantes aux fameuses questions existentielles que le commun des mortels se pose. Quant à lui, à défaut de pratiquer les arts divinatoires qu'on voulait bien lui prêter par moquerie, il exerçait depuis plus de vingt ans la graphologie.

A son contact, je me surpris à envisager la réincarnation sous un autre angle. Son approche des livres religieux, l'interprétation qu'il en faisait, permettaient toujours de réunir ce qui me semblait a priori désuni. Je découvris alors que chaque religion est identique dans le but qu'elle propose à ses adeptes, à savoir le respect d'un certain ordre divin établi.

Au fil des jours, tout s'éclairait, tout devenait cohérent. Du Christ au phénomène O.V.N.I., des tables tournantes aux prophéties, en passant par les livres sacrés et ceux qui le seront peut-être demain, j'avais des réponses sur des domaines qui à première vue n'avaient pas de rapport entre eux.

Gérard était ravi de trouver enfin oreilles qui l'entendent. Jusqu'à nos retrouvailles, rares avaient été les personnes capables de lui prêter une réelle attention, si ce n'est Catherine, une collègue qui avait effectué un remplacement dans l'école.

Nous nous forgeâmes ainsi une solide et profonde amitié.

Plus tard, une étude comparative de nos thèmes astrologiques me laissa entrevoir que nous nous étions peut-être connus autrefois. Or comme il m'apprenait le pouvoir des mantras, et une forme dérivée du kriya-yoga, je devinai que l'existence d'une vie puisant aux sources de l'hindouisme pût en être la cause.

Il y eut alors cette expérience mystique en février 1988, où Gérard et son épouse me proposèrent de rencontrer leurs amis.

Jacques soigne les corps énergétiques et sait lire les auras, tandis que sa femme Jocelyne est médium. Elle m'avoua à ce titre recevoir des messages d'entités désincarnées et bienveillantes...

Ce jour-là, après avoir demandé mon approbation, Jacques procéda à une ouverture de mon chakra coronal, centre énergétique qui m'apprit-il était situé au sommet du crâne. Puis Jocelyne reçut un message qui, dit-elle, m'était adressé par mon guide spirituel.

A ceux que ce vocabulaire ésotérique surprend, je demanderai de bien vouloir se reporter, entre autres, aux ouvrages détaillés d'Anne et Daniel Meurois-Givaudan se référant à la question des guides de l'astral.

Pour ma part, je dois reconnaître que l'expérience fut suffisamment intense pour balayer les derniers doutes que je pouvais formuler sur la réalité de ce qui m'avait été enseigné.

Voilà pourquoi dès l'année suivante, je voulus aller plus loin dans ce domaine. Je découvris alors les techniques de régression dans les vies antérieures, et j'eus la ferme intention de mener à bien une expérience de ce genre. Je venais de vivre une aventure sentimentale pénible et voulais en comprendre tout le sens. Je me rendis donc chez Bernard Martingay un excellent praticien, qui avait suivi des stages de formation avec Patrick Drouot, le chef de file de ces nouvelles méthodes d'investigation de la conscience (" Nous sommes tous immortels " et " Des vies antérieures aux vies futures " aux éditions du Rocher).

Prédisposé à ces états de conscience, je ne dus pas attendre de revenir plusieurs fois pour en percevoir les effets. Dès la première séance, ce praticien me renvoya à la réalité d'un supposé autre moi-même...

J'étais alors une femme paysanne du XIIIème siècle, bien trop ignorante de la géographie pour me rappeler précisément où je vivais, sinon que le paysage était sans aucun doute méditerranéen.

Ce fut alors ma seconde expérience mystique. Je compris au fil des scènes que je revivais avec des souvenirs qui avaient la force de l'instant présent, toutes les raisons de mes problèmes affectifs du moment. L'intérêt fut de m'en détacher par la même occasion. Le moment le plus intense survint avec le souvenir de la mort de cette paysanne. Je me revois encore, alitée et souffreteuse, seule dans cette modeste maison de pierres, expirer mon dernier souffle puis monter dans une ascension irrésistible vers des paysages en comparaison desquels ceux de la Terre me parurent presque ternes. Je ressens encore en moi cette envie de pleurer de joie tant cette délivrance fut incommensurable.

Je réalisai ainsi pour la première fois ce que signifiait ces milliers d'expériences vécues au seuil de la mort, dont le docteur Raymond Moody pour n'en citer qu'un, s'est fait l'écho dans son célèbre livre " La vie après la vie " aux éditions Robert Laffont. Je reviendrai d'ailleurs plus loin dans cet ouvrage sur ces sensations de l'au-delà que chacun peut retrouver en état de conscience modifiée.

En tous les cas, l'expérience fut si concluante, que je décidai de la transposer à mon tour sur mes amis qui se portèrent volontaires. Philippe fut le premier à essayer et parvint sous ma conduite à percevoir dès la première tentative une vie au Moyen-âge.

Après quoi, progressivement, j'acceptai de recevoir davantage de personnes, tout en m'interrogeant encore sur les raisons de cet intérêt si vif que j'avais eu pour les vies antérieures. Bien sûr, je connaissais par coeur la structure de mon thème astral. Michel Bais, un astrologue brillant, m'avait confirmé ce que je croyais déjà savoir. Il pensait que j'avais tenu un rôle religieux dans ma dernière existence.

Pour en avoir le coeur net, je demandai à Catherine de bien vouloir conduire la séance. Malgré son inexpérience, elle accepta. Je lui laissai alors par écrit un conducteur pour mener à bien mon voyage intérieur. Nous étions au mois de juin 1989. Il était 17 heures. Quelques jours plus tard Catherine nous quittait des suites d'une longue maladie. Je lui suis très profondément reconnaissant d'avoir dirigé cette séance. Sans elle, ce livre n'existerait pas.

Trois ans plus tard, Béragère me permit d'approfondir ce que j'avais perçu grâce à Catherine la première fois en conduisant une nouvelle séance. Comme pour Philippe, dans le chapitre précédent, j'ai regroupé les éléments de ces deux régressions.

Pour être précis, les séquences numérotées 3, 4, 5, 8, 9, 10 et 12 appartiennent à la séance effectuée en juin 1989 avec Catherine, tandis que les autres sont la synthèse des souvenirs de ma régression guidée par Béragère en octobre 1992, quelques mois avant un ultime voyage au Bengale. Gardez également à l'esprit que comme pour les séances de Philippe, j'ai agencé ces séquences de manière chronologique en arrangeant par écrit, ce que j'ai dit oralement à partir des enregistrements audio.

A présent la lumière de l'halogène baisse graduellement d'intensité. Je suis confortablement installé sur le divan. Mon corps se relaxe ; mes muscles se détendent. Je respire profondément...

Disponible, ma conscience approche sans jamais la franchir, la frontière du sommeil. Maintenant, je perçois un cercle de couleur bleu nuit ; léger, immatériel et fascinant. Au delà, il y a, paraît-il, la mémoire de toutes nos vies passées. Et j'aimerais tant connaître la dernière...

Serein, je projette ma conscience au travers du cercle... Un tunnel ! Je le traverse avec une curieuse sensation de tourbillonner, jusqu'à l'instant de cette rencontre insolite, mais ô combien

attendu avec cet autre moi-même...

Wilfrid/séquence 1 : Enfance.

" Je suis un garçon d'une dizaine d'années. Ma peau est foncée. J'ai l'impression d'être à l'intérieur d'une maison avec mes parents. Ils sont très surpris. Ils n'ont pas beaucoup de connaissances sur le plan spirituel. Ils ont plus un côté travailleur. Et quelque part, je sais que je les surprends parce ce que je ne suis pas du tout comme eux.

Je sens qu'ils me reprochent mes attitudes. Ils ne comprennent pas qu'un enfant de mon âge puisse déjà avoir des réflexions sur des sujets qui ne les préoccupent pas du tout.

Ils ont entendu parler d'un homme qui vient de l'Inde. A partir de là, ils se sont tout de suite dit qu'il fallait que je le rejoigne. Je n'étais pas destiné à m'occuper d'eux, à les aider dans leur vie de tous les jours, à remplir mes tâches familiales. Je me sens un peu différent des autres. C'est curieux... "

Wilfrid/séquence 2 : Premier contact avec son maître.

" J'ai l'impression d'arriver dans l'ashram pour la première fois. Mes parents ont dû me présenter. Je me retrouve avec cet homme qui vient de l'Inde et d'autres jeunes plus âgés que moi. Je suis intimidé. Le maître est gentil. Nous sommes venus des villages des alentours. Il y a une marque de respect pour ce maître qui est très impressionnant. Je sens que je suis enfin chez moi. Je suis content de ne plus être avec mes parents. Ma place est aux côtés de cet homme. "

Wilfrid/séquence 3 : L'élève est réprimandé par son maître.

" J'ai 20 ans environ. Je suis dehors. Celui qui nous enseigne vient de sortir aussi, et il m'a parlé sèchement. Il me demande de travailler un peu plus, de participer davantage aux cultures.

C'est un homme robuste, dynamique. Il est plus âgé que nous.

L'ashram est sur une sorte de crête, au sommet d'une petite colline. En contrebas il y a des escaliers qui mènent à des rizières que l'on cultive pour subvenir à nos besoins. De l'autre côté il n'y en a pas. Et sur le versant nord, la colline continue et devient boisée.

Ce sont de hautes collines situées devant de hautes montagnes. Il y a du relief. On ne peut pas dire qu'il s'agisse de l'Inde. On n'a pas de notion de pays. On est coupé de tout. Je sais cependant que l'enseignement qu'on reçoit vient de l'Inde même si on en est assez loin... "

Wilfrid/séquence 4 : L'élève apprend.

" Nous sommes dans la principale pièce de l'ashram. Le soleil se couche. Et on peut apercevoir ses rayons qui passent par l'ouverture de la porte, là où est assis celui qui enseigne. Nous sommes disposés en cercle. On écrit des choses sur des sortes de tablettes.

Il parle et on écoute. C'est un enseignement dans la tradition hindouiste tiré des Védas. Nous ne sommes ni yogi ni saddhu. En ce sens, nous sommes un peu dissidents parce qu'on refuse ces appellations. Nous sommes très fiers de recevoir l'enseignement du maître. Nous lui sommes très reconnaissants. Il nous a appris des techniques dérivées du yoga. Et il nous transmet oralement son savoir. A côté de cela, on cultive, on s'organise pour vivre en communauté. Oui, c'est une communauté... "

Wilfrid/séquence 5 : L'élève prend ses distances avec son maître.

" Je suis plus vieux de plusieurs années. Mes pieds sont chaussés avec une sorte d'étoffe grossière. Mes jambes sont longues et assez musclées. Les traits du visage sont plutôt arrondis. Je porte les cheveux courts. Mon crâne est presque rasé.

J'ai l'impression d'avoir un pendentif autour du cou. C'est plus qu'une décoration c'est un symbole religieux.

Je porte une sorte de pagne qui repose sur mon épaule droite, descend et passe entre l'entrejambe puis autour de la taille. C'est un habit qu'on porte pour nous identifier par rapport aux autres. Il a une fonction de différenciation sociale.

Il fait sombre. Je suis à l'intérieur. Dehors il fait chaud. La lumière extérieure passe par une petite lucarne. Je suis debout. D'autres personnes d'âges différents sont assises et écoutent avec attention le maître, ce qui n'est pas mon cas. Je joue une sorte de jeu avec lui. Je lui donne l'impression de ne pas trop vouloir écouter et je regarde par la fenêtre.

A présent, j'ai pris la parole et je le contredis sur certains points. Les autres sont étonnés par ma prise de position. Je trouve qu'il nous paterne un peu. Et je pense qu'à notre tour, il nous faut transmettre son enseignement. Je pense qu'il faut le donner aux autres, mais il ne semble pas de mon avis

En fait, je suis heureux. Je me sens très bien. Et je continue de jouer ce petit jeu avec celui qui parle et enseigne aux autres. En fait, j'essaie de lui faire comprendre que je n'ai plus besoin de son enseignement... "

Wilfrid/séquence 6 : De village en village...

" J'ai beaucoup marché, beaucoup voyagé. Des petites distances chaque jour mais sur un an ou deux depuis mon départ de l'ashram, cela représente beaucoup. Je suis d'abord descendu au sud, puis j'ai continué en direction du soleil levant.

J'ai quitté l'ashram pensant en savoir assez, mais là, je me sens un peu seul. La solitude me pèse. J'ai de nombreux souvenirs de l'ashram qui reviennent en moi. Et là, d'un seul coup, je ne suis plus dans le cocon de l'ashram. Je suis dans un monde plus hostile !

Je suis dans un village à présent. Il fait très chaud. Il y a une sorte de fontaine au milieu. Tout semble très sec, très désertique. Quel contraste avec l'ashram !

Je ressens de la méfiance vis à vis de moi. Quelque chose dans mon attitude les dérange. Il y a beaucoup de musulmans ici. "

Wilfrid/séquence 7 : L'élève devenu gourou rencontre son futur élève.

" Je crois qu'il s'agit toujours du même village. Il y a une sorte de tout petit temple hindou vers lequel je vais me recueillir. J'implore les Dieux. Je prie souvent pour les autres membres de l'ashram partis eux-aussi dans d'autres directions.

Un jeune vient m'accoster. Je ne comprends pas grand chose à ce qu'il me dit. Nous ne parlons pas la même langue. Il est plus jeune d'une dizaine d'années. Il est très sûr de lui, et très fier. Je crois qu'il est hindou.

Il me parle comme si j'étais un mendiant venu s'installer dans son temple. Je suis très amusé. Je reste à le regarder fixement. Je comprends à peu près ce qu'il me dit même si j'ai parfois un peu de mal. Il y a quelques similitudes entre nos langues et puis, j'apprends au hasard de mes rencontres. Il est très surpris que je ne lui réponde pas. Tout doit passer par le regard.

Pourtant, tout de suite, un véritable contact s'est produit. Il y a quelque chose de surprenant en lui. Il m'a amusé par son attitude. Parmi tous ceux que j'ai pu voir depuis que je me promène de village en village, c'est la première fois que je ressens cette impression. Avec les autres, rien ne se passait. J'étais différent. Les gens des villages ne m'accordaient aucun crédit. Mais lui, c'est différent. Il n'a pas dû comprendre pourquoi je ne lui répondais pas. Et c'est très important pour moi d'avoir su produire ce premier impact...

Je l'ai suivi à son insu. Il n'habite pas dans le village. Nous avons beaucoup marché sur des chemins des sentiers.

Ce n'est pas un pauvre à sa façon de marcher et de se conduire. J'essaie toujours de le suivre avec le plus de discrétion possible, sans trop savoir pourquoi d'ailleurs.

C'est déjà un jeune adulte. il est habillé à l'européenne. Pas complètement comme un blanc mais il en porte les marques. Ses vêtements sont tout sauf des habits de tissu sales, comme on peut en rencontrer chez la plupart des jeunes. Lui est différent. Ses parents doivent être riches. C'est ce

qui m'intrigue. J'ai envie de savoir où il peut bien vivre.

C'est une très belle maison. Comme une sorte de petit palais ! Rien à voir avec les maisons que j'ai pu voir. Le soir tombe. Il y a une fête qui est organisée dans cette résidence.

Je reste encore assez dissimulé. Je ne veux pas me montrer. J'observe simplement depuis l'extérieur des grilles. Je ne suis pas à l'intérieur de la propriété.

Il y a des Blancs. Des soldats, des officiers qui viennent. Il y a un grand parc devant où on prépare une fête. Je vois des serviteurs très bien habillés aussi.

Je compte bien rentrer. Je cherche une solution. Il y a beaucoup de monde à présent, alors je me dis qu'avec ma tenue très spéciale, je suis seulement vêtu d'un petit pagne blanc sale, j'ai peu de chances de pouvoir entrer...

La nuit tombe. Il y a des gens devant, des gardiens. Je leur dis que je veux rentrer. Ils ne veulent pas. J'insiste. On ne se comprend pas très bien. J'essaie de les faire rire. Je joue toujours une sorte de rôle. J'utilise beaucoup l'humour avec mon accoutrement.

Un des gardiens se montre plus méchant. Ses mots sont durs. Il ne veut pas me laisser rentrer. Je connais ça. Il n'est pas le premier à me dire de passer mon chemin.

Quelqu'un vient. Une femme, une sorte de gouvernante. Elle est accompagnée par le propriétaire des lieux à qui je fais une sorte de révérence. Des signes hindous. Il me dit d'entrer. Je crois qu'il m'apprécie. C'est un Hindou convaincu, je le sens. Enfin un qui me respecte

Je rentre. Ah, il y a le jeune aussi ; je crois qu'il se souvient de moi. On me fait comprendre que je peux manger ce que je veux. C'est plus que ce que je n'ai jamais eu.

Maintenant je suis un peu laissé de côté, mais j'ai accès au parc. Splendide ! Quelle richesse !

L'endroit est très verdoyant contrairement au village qui est poussiéreux, avec ses chemins en terre. Ici c'est tout le contraire. Il y a le fleuve qui passe juste derrière le parc. C'est un fleuve large. C'est très plat. Il n'y a quasiment pas de collines ! Par rapport aux montagnes de l'ashram il y a une énorme différence.

Ici, le cadre est magnifique, la nourriture excellente. Je sais qu'après il va falloir que je parte. Je crois que cette fête est donnée en l'honneur du jeune. Peut-être.

Passé le moment de satisfaction de pouvoir librement profiter des lieux, je pense au gâchis de toute cette richesse. J'ai vraiment l'impression d'être dans un monde à part.

La nuit est bien avancée à présent. Les gens sont déjà partis. Nous discutons avec le jeune. J'essaie de me faire comprendre. J'ai appris quelques mots mais beaucoup de choses passent encore par le regard, par les gestes. Je l'invite à me suivre. Je l'invite à tout laisser tomber ; à laisser ses parents dès cette nuit ; à quitter sa famille sans rien dire. Il est fasciné.

Et nous partons. En pleine nuit. Sans savoir où nous allons.

Je sens qu'il peut m'écouter. Je sens une réelle écoute chez lui. Je ne suis pas là pour amuser tout le monde. J'ai l'impression que je peux lui apporter quelque chose. Il faut préparer des jeunes comme lui. Parce que plus tard, ils seront à des postes clés. Ils possèdent la richesse. Donc s'ils comprennent le sens de l'existence, ils pourront redonner cela à leurs semblables. Comme ils ont un pouvoir, cela sera encore plus facile.

J'aimerais lui montrer la pauvreté qui sévit dans son pays. J'ai l'impression qu'il est dans son monde, qu'il ne se rend pas compte que pour un comme lui, il y en a des milliers qui sont dans la misère. "

Wilfrid/séquence 8 : Le gourou enseigne son nouvel élève.

" Nous avons accompli un long périple. Nous longeons le Gange. J'ai un bâton. Je lui explique que ce fleuve prend sa source dans les montagnes d'où je viens. Il est très impressionné car pour lui, les plus grands yogis viennent de là-bas, et il considère que j'en suis un.

Mon existence est entièrement tournée vers l'enseignement de la philosophie hindouiste. Quelques personnes nous suivent et je les enseigne également, mais mon temps est consacré principalement à celui qui m'accompagne.

Je l'ai sorti de son milieu aisé. Il fait partie des hautes castes. Je l'ai ramené à d'autres valeurs que celles de l'argent. Il a accepté de me suivre car il était très impressionné. Il avait peur de ne pas connaître la vérité, obnubilé par le pouvoir de l'argent, étouffé par l'éducation de ses parents.

Par contre il me croit capable de fabuleux pouvoirs. Il pense que la lévitation n'a pas de secret pour moi. Alors je lui apprends que l'enseignement, c'est aborder un tout autre aspect des choses...

La scène est différente. A présent c'est la nuit. Il fait bon. On s'est fait un petit feu. On se comprend mieux. On a appris à se comprendre. Cela fait déjà quelque temps que nous sommes ensemble. Et il a un peu la nostalgie de ses semblables, de sa famille...

Alors on regarde les étoiles. Je lui apprends simplement à regarder les étoiles. Juste en les regardant, on apprend des choses. Il n'est pas besoin de parler. Je lui dis simplement :

" Observe les étoiles et réfléchis... ".

En faisant cela, toute la pensée change. On se resitue. On sait qu'il y a des mondes, en grand nombre. On ne les a pas à notre portée c'est tout. Si on peut les voir ces mondes, c'est qu'il y a un sens à tout cela.

C'est un très grand moment. Peu de mots. C'est très beau...

Nous continuons d'avoir une vie errante. Je ne me fixe pas. Je vais de village en village et j'accorde exclusivement à ce jeune le privilège d'être mon élève. Il n'y en a pas d'autres, sinon, je me disperserais. Lui seul doit recevoir mon enseignement en totalité.

Des fois, il y a des gens qui nous suivent, qui nous écoutent. C'est troublant de voir que ce sont toujours les gens qui n'ont pas d'instruction, les gens pauvres qui nous écoutent. Il n'y a jamais de gens de sa classe, de son rang social. Il faut toujours que la misère frappe les gens pour qu'ils viennent vous écouter...

C'est un moment important pour moi. J'ai vécu une période de solitude quand j'ai quitté l'ashram et puis maintenant j'ai l'impression que tout ce que j'ai appris de mon maître, je vais enfin pouvoir le transmettre à mon tour.

J'aimerais qu'il me ressemble. C'est mon rêve. Mais je n'y arriverai pas. Nous ne sommes pas du même milieu. Toute son éducation, il l'a passée dans l'aisance. Il avait tout ce qu'il voulait, adulé comme un prince qu'il était. Et ça lui manque... D'ailleurs comment pourrais-je le blâmer quand on a la chance d'avoir toute cette richesse autour de soi ?

Il va me quitter. Je sais qu'il va falloir qu'il rentre chez lui. Le fait de lui annoncer que je suis d'accord pour qu'il retourne chez les siens nous unit encore plus. Il ne l'aurait pas fait de lui-même. Et ça c'est une marque de grand respect pour moi ; il attendait que je lui dise d'y aller. Dire qu'il aurait pu me quitter à tout moment ! Juste pour cela, je lui accorde un amour fraternel immense.

Qu'il pense à tous ces gens pauvres que nous avons rencontrés en chemin. Nous sommes restés tellement de temps ensemble. Plusieurs années. Il a changé. Ce n'est plus du tout le jeune adulte que j'avais rencontré. Moi aussi j'ai changé. J'ai mûri. A force de discuter avec les gens, à force de débattre, j'ai construit moi-même ma pensée.

Tout comme j'ai laissé mon maître à l'ashram, je vais le laisser lui. Et puis je continuerai mon chemin. "

Wilfrid/séquence 9 : Les adieux du gourou à son élève.

" Je me trouve devant l'entrée de la maison du jeune. Il a un problème pour entrer. Une femme vient lui ouvrir. Je suis assez loin. Je me sens nostalgique. Je sais qu'il retourne à sa famille. Puis je me détourne et reprend mon chemin en pensant à toute cette expérience vécue ensemble. Pourtant, il me semble qu'il est retourné trop tôt à sa famille. Il est encore trop conditionné, trop ancré dans les valeurs des siens. Mais je trouve déjà remarquable qu'il ait eu le courage de me suivre, même si j'ai le regret de n'avoir pu complètement terminer son initiation.

Quelle joie s'il s'était détaché complètement des valeurs matérielles, pour devenir à son tour un prêtre.

J'ai 35 ans... "

Wilfrid/séquence 10 : Méditation du gourou.

" Je suis seul, assis en tailleur et je regarde en contrebas les crémations tout le long du fleuve. J'observe la fumée qui part de ces corps. Je me pose beaucoup de questions sur la mort, sur après. Je repense aux enseignements de mon maître, à ce qu'il avait dit à propos de la réincarnation, je repense à notre conviction que personne ne se réincarne dans un animal, à notre volonté d'éliminer toutes ces superstitions.

Je n'ai jamais pensé qu'une vache puisse avoir une âme, au sens humain. J'étais révolté contre ces croyances absurdes, et ce qui me différençait de mon maître, c'était mon impatience à vouloir changer ces croyances tenaces. Je voulais agir vite tandis que mon guide pensait qu'il fallait respecter le rythme de chacun.

Sur mon chemin, j'ai dû distiller cette connaissance car beaucoup ne me comprenait pas. J'ai dû apprendre à respecter leurs croyances. Alors devant ces crémations, je fais une sorte de bilan. "

Wilfrid/séquence 11 : Le gourou se transforme en farouche militant de la cause indépendantiste.

" Avec le temps, je suis devenu moins tolérant. Je suis devenu un farouche indépendantiste. Les blancs n'ont rien à faire chez nous. Il faudra les mettre dehors. Ils ne comprennent rien à notre tradition. Ils nous exploitent. J'aimerais soulever notre peuple, mais il est tellement englué dans ses superstitions, dans ses castes que nous avons toujours combattues avec mon maître !

Je ne suis pas pour la lutte armée. Je suis pour la prise de conscience. Il faut que les blancs quittent ce pays. Je vais discuter, tenir un nouveau discours plus concret, convaincre. Jusqu'à présent je disais des choses qui se situaient trop sur le seul plan de l'esprit. Maintenant je dois m'engager dans l'action, avoir de l'impact.

Je sais qu'il existe déjà des mouvements très influents qui se dégagent dans cette partie de l'Inde.

Je suis dans un village. Une haine immense habite les Hindous et les musulmans. Et pourtant, on est le même peuple. Ce sont les Anglais les responsables. J'essaie de discuter avec les musulmans ; je tente de leur expliquer qu'il faut cesser de se battre, qu'il faut s'unir, qu'il faut aller de l'avant ensemble. C'est un faux combat. Ce sont les Anglais les adversaires. Mais seuls les Hindous m'écoutent.

Il y a de la violence. Enormément de violence. Jamais je n'ai vu le pays aussi agité. Il y a des morts. Parfois dans un même village, on se frappe avec des morceaux de bois !

Je commence à être connu dans la région. Je parle très bien leur langue. Je m'établis dans ce village. Je réunis les intérêts des Hindous. Nous sommes minoritaires. Il m'arrive de tenir des petites assemblées sur la place.

Les Anglais ont vraiment réussi leur plan. Moi-même je me surprends à m'ériger un peu contre les musulmans, à leur reprocher leur conduite. Les gens choisissent leur camp et j'ai l'impression désagréable de représenter un de ces camps justement. Les événements me dépassent un peu. Je n'ai plus rien à voir avec le jeune élève qui quitte son ashram. Je suis devenu très militant.

Je vis en communauté avec d'autres militants dans une maison près d'une place rectangulaire constituée d'un sol poussiéreux. Cependant mis à part ces hommes qui partagent mes idées, je n'ai plus de famille. Je ne ressens plus cette fibre de l'amitié qui m'unissait à mon élève ou bien encore à mon maître.

Aujourd'hui, j'ai entre quarante et cinquante ans. Je me suis endurci. Il y a certainement moins de naïveté en moi. Moins de sagesse aussi. J'en tire la conclusion que les événements font bien souvent l'homme. "

Wilfrid/séquence 12 : L'assassinat du gourou.

" Je suis dans une grande ville où il y a beaucoup d'agitation. J'ai l'image d'un bâtiment blanc à l'architecture très occidentale, avec des colonnes qui soutiennent une avancée demi-circulaire. Il s'agit peut-être d'une cour de justice. Ce n'est pas le village où je me suis installé. Je suis sorti d'une maison et je me retrouve dans la rue. Je me dirige vers un pont. Les gens sont agités. Il y a des

enfants qui courent, et puis des personnes âgées qui se tiennent immobiles et observent. Je vois une automobile. S'agit-il de Calcutta ou bien d'une autre ville ? Je ne sais pas. Par contre je sais qu'il s'agit de la région du Bengale.

Je marche d'un pas vif encore. J'ai l'impression d'avoir la cinquantaine même si je ne compte plus vraiment les années.

Je deviens tendu. Mon estomac se serre. Je devine que quelque chose va se passer. C'est un pressentiment étrange et désagréable.

Tout devient confus. J'ai l'impression d'avoir été attaqué par derrière. J'ai reçu un coup de couteau dans le dos. Je suis tombé. Des gens sont autour de moi. Ils sont horrifiés. Ils insultent mon agresseur. Un musulman. Ils ne comprennent pas qu'on ait pu tuer un brahmane.

Je commençais à être connu dans cette ville. Dans certains milieux, on connaissait mes idées. On m'en voulait.

Je sors de mon corps. Il y a beaucoup de gens autour de moi. Il fait très chaud. L'agresseur est attaqué par la foule. Je ne comprends toujours pas son geste... "

A son tour, Catherine conduit la séance de façon à ce que je comprenne les liens puissants qui me rattachent à ce prêtre hindou :

" Tu vas revivre toute la vie de cet homme pour comprendre la cause de cette agression. Attention je compte jusqu'à trois : un, deux, et trois

— Ca rayonne autour de moi. Maintenant je comprends que c'est un attentat politique. Je dérangeais certaines personnes par mes opinions. Je me retrouve dans l'astral (*nom utilisé par de nombreux initiés pour désigner le monde des âmes en quelque sorte*). Là, je retrouve mon maître et je sais que je l'ai retrouvé aujourd'hui en la personne de Gérard.

— Très bien, à présent nous allons voir s'il y a d'autres liens entre les êtres que tu as connus dans le passé et ceux que tu as retrouvés dans le présent, un, deux, et trois !

— Je n'arrive pas à savoir. Pourtant je ressens que j'ai emporté avec moi une méfiance à l'égard des autres. Je dois poursuivre cet enseignement aujourd'hui mais sous une autre forme. Aujourd'hui, j'ai retrouvé Philippe dans ce sens (implicitement, je comprends que mon ami était autrefois mon élève bengali). C'était notre volonté à tous les deux.

— Ainsi que ton maître Gérard ?

— Egalement, car c'était la meilleure garantie d'échapper au conditionnement du contexte socioculturel occidental. Il était le seul à être capable de me réhabiliter dans ma connaissance. "

Avec la voix douce qui la caractérise, Catherine me ramène lentement à mon état normal de conscience. Pour la première séance qu'elle conduit, c'est une réussite.

Désormais, plus rien ne serait plus comme avant. Je venais d'établir le contact avec un autre moi-même. Je connaissais désormais les liens puissants qui me liaient à mes amis Gérard et Philippe.

Je tenais également les informations nécessaires pour retrouver cet ashram, situé quelque part sur les premiers contreforts de l'Himalaya.

Vérifier. Chasser les doutes, les incertitudes. Faire taire les railleries, les moqueries de mon entourage. Avoir le courage d'entreprendre ce retour sur les lieux physiques de ma supposée dernière existence avec le risque de m'égarer dans de vaines recherches.

Le plus rassurant était d'avoir pu retrouver des souvenirs qui " collaient " à ceux perçus par Philippe. On pourra toujours penser que j'ai été influencé par sa première régression, certes, mais je perçus aussi des souvenirs totalement indépendants : mon enfance, mon initiation dans l'ashram, la fin de ma vie...

D'un autre côté, puisque j'étais convaincu que mon gourou autrefois n'était autre que Gérard aujourd'hui, nous pouvions très facilement le vérifier, en le faisant régresser dans sa dernière existence. Se percevrait-il alors à son tour, sous les traits de cet énigmatique maître de l'ashram ?

CHAPITRE QUATRE

AUTOBIOGRAPHIE D'UN AUTRE YOGI

" Certains de vos faux maîtres vous disent qu'une trop grande sensibilité est un obstacle à la spiritualité, à un rapport juste avec le monde ; ils prônent le détachement. C'est là une grave erreur car un homme détaché ne pourra jamais s'ouvrir vraiment; il deviendra inhumain, insensible à la souffrance de ses semblables, il ne pourra plus appréhender le monde qu'à travers un esprit froid. Il comprendra trop tard qu'il s'est coupé les ailes, qu'il a tué en lui ce qu'il y avait de plus sublime : la sensibilité. "

Kumaël/L'éveil de la sensibilité

" Derrière la lumière c'est blanc et bleu. C'est le vide total. Je ressens la solitude. Il n'y a pas de fin. C'est l'espace. C'est la conscience cosmique. C'est la symbiose avec le cosmos. C'est une liaison entre la Terre et le Cosmos. "

Ce furent les premiers mots de Gérard tandis que sa conscience s'ouvrait à une autre perception de la réalité en s'affranchissant des limites du temps.

Gérard/séquence 1 : Identification à un yogi.

" Je suis un être à peau sombre. J'ai de très longs cheveux, une barbe moitié blanche moitié brune. Les yeux sont très noirs. Je suis assis dans une posture de yoga. Je suis très maigre.

Je suis à l'intérieur d'une maison. J'ai 35 ans. C'est un refuge, très éloigné de la civilisation.

Je suis en constante méditation.

Le mobilier est très sobre, très dépouillé. Il n'y a pas de feu. Nous sommes habitués au froid. Il y a des techniques de respiration pour lutter contre le froid. Pour l'instant je suis seul. Il y a environ deux mois que je suis arrivé dans ce refuge. Je viens d'une école de Delhi. Là-bas un vieil homme m'a enseigné... "

Gérard/séquence 2 : Le futur yogi est enseigné par un grand maître aveugle.

" Il a les cheveux très blancs, la barbe blanche. Il y a beaucoup de monde autour de lui. Il y a beaucoup de jeunes aussi. Il nous apprend à méditer. Il nous apprend la sagesse. Il est en dehors du temps. C'est un maître cosmique.

Il est devenu aveugle. Il ne voit plus. On lui voit les yeux blancs mais il a une lumière intérieure. Il n'a pas besoin de voir, il me dit que ce n'est pas nécessaire. Dans le cosmos il n'est pas besoin de voir physiquement. Il nous apprend à voir l'intérieur des choses et à projeter l'intérieur pour sentir les autres autour. C'est le troisième oeil. C'est la clairvoyance qu'il faut développer. Il faut parler le moins possible. Il faut sentir ce qu'il y a autour de soi, la nature, tout ce qui vit...

J'ai 16 ans. Je suis torse nu avec un petit pagne, les pieds nus. Il fait chaud. Je suis dans le jardin devant la maison. Il y a des arbres plutôt sur la gauche face à la bâtisse. Une allée conduit à des escaliers. Une avancée les protège. De chaque côté, je vois une colonne sur laquelle grimpe une sorte de lierre. Il y a une porte en bois plutôt massive à deux battants. La maison a un étage. Le toit est en forme de terrasse. A la base, il y a des pierres grises puis les murs sont recouverts d'une matière blanche. A droite, je dirai qu'il y a cinq mètres jusqu'au muret qui délimite la propriété, et une fenêtre à chaque niveau. A gauche, le bâtiment mesure le double en longueur, avec deux fenêtres à

chaque étage. A l'intérieur, il y a beaucoup de pièces.

Je travaille là. Je fais le ménage, la cuisine. Je justifie par ce travail la nourriture qu'on me donne. Je suis une sorte de domestique. C'est un lieu de passage pour de nombreux élèves qui viennent ici pour recevoir un enseignement. Ils ne restent pas le soir. Il n'y a pas d'internat. Le vieil homme est le dépositaire de cet enseignement. Pour ma part, je n'ai droit qu'à quelques réflexions philosophiques au cours de la journée. Comme il me connaît très bien, je bénéficie d'un traitement privilégié. La plupart des élèves ne le suivent pas longtemps. Il est trop intransigeant...

J'ai 20 ans. A présent je ressens le besoin de partir, de le quitter. J'ai l'impression de tourner en rond, de perdre mon temps. Je souhaite enseigner à mon tour. Il me semble que le maître ne vivra plus très longtemps. Je le sens fatigué. Il a un élève à qui il attache plus particulièrement d'importance. Cet homme a la peau sombre, de grands cheveux et une barbe clairsemée. Il est plus âgé que moi, peut-être 35 ans. "

Gérard/séquence 3 : Le jeune yogi quitte l'école.

" Ca y est. Je pars avec un bâton et je monte vers le nord. Je traverse de petites villes et des villages. Je laisse venir les gens à moi sans jamais les forcer à le faire.

C'est la montagne. 2000m d'altitude à peu près. D'autres personnes commencent à venir vers moi. Je leur parle de l'enseignement du grand maître de Delhi. Ils écoutent. Ça les intéresse ou ça ne les intéresse pas. Je suis dans des abris naturels de la montagne.

Ils savent que je suis là. Alors ils viennent des villages. Ils sont curieux de savoir. Ils ont des croyances archaïques. La transmigration dans les animaux c'est faux. Je le leur dis. Ça ne leur plaît pas tellement mais ils sont surpris par mes paroles... "

Gérard/séquence 4 : Le yogi s'installe dans un ashram abandonné et reçoit plusieurs élèves.

" Je suis près de ma maison. Elle est blanche comme si elle avait été plâtrée. Elle est petite, pas très haute. Elle a été construite récemment mais je ne sais pas par qui. Il y a une lignée de prêtres et de yogis qui passent par cette petite maison. C'est un lieu de passage.

L'endroit est situé un peu en hauteur. Il y a une vallée en bas. Au loin la chaîne de l'Himalaya qu'on voit par beau temps seulement.

Il y a des enfants et des adultes avec moi. Nous sommes six. Ils viennent passer une ou deux nuits pour s'essayer à la méditation. Nous sommes assis sur de petits coussins...

On est dix-huit à présent, assis contre les murs. Je suis contre la porte. On discute de la condition future du monde. Les maîtres nous avaient appris que les temps changeront, que les choses iront très vite dans le dernier siècle. Il faut que les gens à qui je parle soient prêts pour la fin du dernier siècle. C'est la préparation avant la vie suivante qui sera la dernière. C'est la transmission par le maître yogi de Delhi, être de lumière venu s'incarner. Il a enseigné plusieurs maîtres qui vont faire comme moi. Nous avons de petites maisons un peu partout pour transmettre cette vérité.

Mes élèves sont curieux mais il ne comprennent pas ce que ça veut dire " plus tard ". Quelques uns doutent des vies successives. Ils ne pensent pas qu'ils vont être réincarnés par la suite. Ils sont très heureux comme ils sont et ne veulent pas savoir ce qui va se passer plus tard. C'est extrêmement difficile de les convaincre. Ils veulent que le temps s'arrête et qu'ils n'aient pas à vivre ce qu'il y a à vivre plus tard. "

Gérard/séquence 5 : Le yogi enseigne à une douzaine d'élèves.

" Il y en a qui sont revenus et qui ont grandi. Il y a des nouveaux, des adultes, de plus en plus curieux et qui croient de plus en plus, même si l'avenir fait toujours peur aux gens. Par contre, ils refusent toujours les vérités futures. C'est la plus grande réticence. L'être humain a peur du passage dans une nouvelle dimension. Eux veulent rester en troisième dimension, même avec ses difficultés. De nos jours, c'est toujours pareil. On a peur de ce passage comme a peur de l'accouchement et de la naissance. C'est une similitude entre la naissance et le futur passage de la troisième à la quatrième dimension. C'est ça que je leur enseigne et qu'ils ne veulent pas comprendre. C'est très difficile de

leur faire passer.

Maintenant ils sont douze. C'est un nombre symbolique. Il y a un jeune garçon de 14 ans qui semble mieux comprendre que les autres qui manquent de maturité spirituelle. Ils sont dans une coquille, une coque. Ils ne veulent pas grandir, ils ne veulent pas casser la coquille. Certains sont vieux pourtant, mais le jeune, lui, va comprendre, mais pas entièrement, il y aura une réticence plus tard, je le sais.

Son caractère est trop impulsif. Il est têtu. Il a une personnalité qui va se développer...

Treize années se sont écoulées. Le jeune a 27 ans à présent. Trois personnes ont changé, mais peu ont grandi spirituellement. Il y a encore des réticences. Ils sont et seront comme des murs dans la future incarnation. C'est pour ça que je suis paralysé à chaque fois. J'ai toujours rencontré des murs, des gens trop matérialistes. Ils ne veulent pas sortir du troupeau. C'est comme un mur magnétique qui se trouve autour d'eux. C'est une défense lourde. Ils sont irradiés physiquement, comme des plombs vieilliss.

Les trois qui sont partis enseignent déjà. Ils ont compris. Trois sur beaucoup d'années de pratique ! C'est peu. C'est trop peu. Ils sont parfaitement autonomes. Ils feront leur travail dans le vingtième siècle. Je n'aurai même pas de relation avec eux.

Le jeune a grandi aussi. Il veut avoir un rôle mais il est ambitieux et têtu, et veut faire un enseignement qui lui est propre. Il veut partir tout seul et enseigner ce qu'il veut, ce qu'il a pu comprendre. Il a raison et il a tort. Il a raison parce qu'il a compris ce que j'ai voulu enseigner. Il a tort parce qu'il veut faire une école à lui originale, une école itinérante de nomades. Il ne veut pas que les gens viennent à lui. Il veut aller vers les autres. Il veut aller les chercher. Je ne suis pas d'accord avec lui sur l'optique. Je pense qu'il faut laisser venir les gens. Il ne faut pas aller les chercher.

Dans l'ashram nous avons appris à manger très peu. Nous vivions de fruits sauvages, de baies. Il ne faut jamais tuer d'animaux et inculquer à tout le monde de ne jamais en tuer. Nous étions exclusivement végétariens. Nous mâchions de l'herbe chargée d'énergie cosmique. Il faut la manger très lentement pour qu'elle puisse faire son effet. C'est un des secrets de mon enseignement : manger de l'herbe ! Ce sont les Esséniens qui nous ont transmis cette technique.

La raison en est simple. Il y a passage des rayons solaires donc chargés d'énergie christique dans le processus de chlorophylle. Sa transformation reste matérialisée dans le vert que nous devons manger. C'est pour cela que n'avons pas besoin de beaucoup de nourriture.

Il faut manger les aliments qui sont passés par le vert ou qui sont passés par le vert et sont restés stables. L'animal également suit le processus du rayon solaire christique qui passe par le végétal. Tout le monde passe par le végétal, même l'animal. Or lorsqu'on mange de l'animal, on s'éloigne du processus des rayons cosmiques solaires. Je me suis efforcé d'enseigner cela pendant longtemps.

Ils sont tous adultes à présent. Il y en a sept qui sont restés avec moi et doivent transmettre les messages en se disséminant dans tous les azimuts. Surtout, ne pas aller dans la même direction. J'ai toujours enseigné qu'il fallait aller seul, mais garder l'unité de l'enseignement.

Seul l'adolescent qui m'a suivi et qui est resté quatorze ans avec moi veut se distinguer, et partir de lui-même avec une originalité. Ça tient à sa personnalité. Il faut le laisser faire. C'est comme ça. Il fera des erreurs. Il veut trop innover et rendre les choses originales. Il pense que la personnalité est importante. Or il faut le dépouillement total. Les êtres cosmiques sont tous frères parce qu'ils sont totalement dépouillés. La personnalité est propre à la nature humaine. Elle tient l'énergie vitale.

Il s'apprête à partir dans en direction du sud. Les autres ont tendance à partir vers la Chine, à l'ouest et au nord.

J'ai étudié les Védas dans l'ashram à Delhi, puis lorsque nous les avons étudiés, on nous a demandé de nous débarrasser des écritures pour pouvoir en ressentir l'essentiel, capter tout ce qu'il y a autour de soi, car le matériel est une concrétisation des énergies. Il faut apprendre à capter les énergies derrière l'apparence physique des choses. C'est ça qu'on nous a appris à faire. Il faut se débarrasser des écritures. Et c'est en cela que réside le dépouillement. Comprenez que les êtres

cosmiques n'ont pas d'écriture. Ils n'en ont rien à faire des écritures qui s'entassent sur toute cette terre.

Les écritures ont créé les dissensions et les guerres car on interprète par la personnalité, l'originalité comme je défends à l'adolescent de le faire. Ne pas trop s'accrocher aux écrits. Trop de gens lisent. Et pourquoi lisent-ils ? Au delà des idées il n'y a rien. Dans un livre il n'y a que deux ou trois choses. Nous avons appris à nous dépouiller de l'écriture. L'écriture a été donnée aux humains parce qu'ils la voulaient...

C'est un signe de sagesse que de porter une barbe ici. Mais c'est encore une illusion qu'on veut donner à l'être non initié. C'est pour cette raison qu'on la porte. Mais il y a aussi une raison plus spirituelle. Elle permet de mieux capter le rayonnement cosmique. Néanmoins les Bonzes captent également les rayons cosmiques de la même façon en se rasant le crâne.

Deux parmi nous se sont tondu le crâne. Ils avaient l'intention par la suite de rejoindre la Chine. L'adolescent a les yeux noirs. Il n'a pas voulu porter la barbe. Il veut rester avec un aspect jeune. Il la portera plus tard. Une barbe assez courte... "

Gérard/séquence 6 : Le yogi ferme l'ashram.

" On me dit qu'il est inutile de rester entre quatre murs, que la maison de chacun c'est la terre. On s'abrite simplement des intempéries. Pour se protéger du soleil, il y a les arbres. Pour dormir, il y a la mousse, les feuilles. la nature est notre lit et notre maison. En se couvrant bien, on arrive à vivre dehors.

Tout le monde est parti. C'est l'adolescent qui est parti le dernier. J'ai eu une ultime conversation avec lui avant son départ.

C'est une conversation de silence. Il a appris la télépathie. Il veut partir vers le sud. Je le laisse faire. Je lui laisse son désir de faire une école originale. Je lui laisse employer le moyen de la personnalité pour convaincre.

Il pense que mon enseignement n'est pas à la portée des humains. Il pense que c'est trop fort. Dans l'Inde il y a trop de croyances, trop de mysticisme teinté de superstitions. C'est ça qu'il va essayer de combattre en pèlerin. Il me fait un signe de la main pour partir et il s'en va. Il a revêtu une robe un peu marron. Elle est faite avec du lin. Il est tout content de partir. L'école est fermée. C'est fini. On n'en a plus besoin.

C'est un grand gosse. Il a beaucoup de joie en lui. Il a gardé l'aspect et l'esprit juvéniles. Il aime les voyages. Il aime jouer. Il veut toujours se rendre original, faire des choses originales, être différent des autres. Il a raison dans un sens et tort dans l'autre, car les véritables lois vont peut-être lui échapper... "

Gérard/séquence 7 : Le yogi vit seul dans la forêt.

" Je suis dans une forêt maintenant. J'ai appris à communiquer avec les arbres. L'arbre est le dernier chaînon, le dernier maillon du végétal. C'est l'être le plus évolué du végétal et c'est lui qui nous donne toute la force.

Je rencontre encore des gens. Mais je n'enseigne plus. Je travaille sur moi-même. Il y a simplement des échanges de courtoisie. On est curieux de me voir tout seul sans abri. J'ai appris à dormir dans les forêts, protégé par des couvertures de feuilles... "

Un silence, puis :

" L'école a été fermée en 1862 (*de quelle école Gérard veut-il parler à ce moment ?*)

Aujourd'hui j'ai 40 ans.

A présent, je rentre en communication télépathique avec chacun. Je n'ai pas besoin d'échanger quoi que ce soit. La communication télépathique est individuelle. Je me branche sur chacun de mes élèves.

Voilà quatre ou cinq ans que j'ai laissé l'ashram. Les élèves partis vers la Chine me posent des soucis, car la Chine est impérialiste. Elle est très ancrée dans de vieilles habitudes. Et il sera très

difficile d'apporter un enseignement cosmique réel.

Les autres sont partis vers l'ouest, vers les pays arabes. L'enseignement passe mieux au niveau des Derviches. Ils ont une sympathie pour l'enseignement hindouiste. A mon sens, ils sont moitié hindous moitié musulmans.

Celui qui est parti vers le sud se trouve en Inde du Nord. Il a rencontré des gens. Il a rencontré un jeune à qui il enseigne. Ça a été difficile mais il a enfin trouvé un adepte. Il lui donne l'enseignement. Il lui dit pourquoi il était en désaccord avec moi. Ce sont les êtres du Cosmos qu'il n'a pas acceptés. Il a accepté les anges, les êtres désincarnés mais pas les êtres physiques qui viennent d'autres systèmes. Il rejette cette idée. "

Gérard/séquence 8 : Le Yogi vit seul dans une grotte.

" Je vois les parois d'une montagne. C'est dénudé. Plus bas il y a la forêt. Ca doit être à 1800 mètres d'altitude environ. Maintenant j'ai voulu vivre dans les montagnes, dans une grande grotte. Il y a de la terre battue. Elle est très commode. Elle tourne vers la gauche. Elle s'enfonce en pointe et c'est là-bas au fond que je dors.

Sinon je contemple le paysage du côté où c'est tout vert. La forêt, les vallées, des montagnes, je suis à l'est, très loin à l'est de l'ashram, une centaine de kilomètres.

Je suis vieux, et je vis seul. Cela fait au moins une quinzaine d'années que j'ai laissé l'ashram.

Douze élèves en tout ont porté l'enseignement. Et le douzième, l'adolescent, c'est Wilfrid aujourd'hui. Il était trop combatif. Il s'est habillé différemment des autres. Il s'habillait en plus sombre pour se distinguer des autres habillés en clair. Il a voulu faire impression sur les gens. Il cherchait à les impressionner. Ça l'amusait. Les gens sont toujours naïfs et c'est la première impression qui les marque.

Il a contacté des Anglais aussi, une famille anglaise. Il les amusait par tout ce qu'il faisait, tout ce qu'il leur enseignait et ça l'amusait aussi de voir la naïveté des gens, de voir qu'on pouvait les ruser, les tromper sans les tromper, mais s'amuser avec eux.

L'être humain est malléable, trop malléable. c'est pour cette raison qu'il suit les groupes, les filières des gourous, des dictateurs des pays et des empires.

L'adolescent a compris cette clé, cette faiblesse de l'humanité. Il s'en est d'abord amusé pour mieux maîtriser la chose et empêcher les gens de devenir des moutons.

Il a décidé que dans sa future vie, il ne ferait partie de rien. Eviter d'être parmi les moutons c'est très difficile. Il a compris cet enseignement. Il a retiré cette essence de mon enseignement même si parfois, il s'est moqué de moi, pour les mondes habités de troisième et de quatrième dimension.

D'ailleurs nous avons eu par trois fois la visite d'extraterrestres. Pour nous c'était naturel. Ils venaient du ciel. Ils nous parlaient par télépathie. Ils venaient par trois dans des combinaisons blanches.

L'adolescent n'était pas étonné, seulement il pensait qu'ils venaient de la Terre, de l'intérieur de la Terre. Il ne croyait pas qu'ils venaient du cosmos. Il avait raison en pensant à des êtres vivants sous la terre, mais ce n'était pas eux qui venaient nous voir. Nos visiteurs venaient d'autres systèmes de la galaxie.

Ils nous ont dit que le maître de Delhi était un des leurs. Il s'était incarné avec d'autres pour venir aider l'humanité... "

La voix de Gérard se fait plus faible, presque imperceptible. Ce n'est plus que le chuchotement de cette personne âgée qu'il perçoit, ce qui en dit long sur l'intensité de l'expérience.

Je juge alors qu'il est temps pour nous de retrouver le moment où dans cette vie passée, la mort le délivra de son enveloppe physique usée par le temps.

Gérard/séquence 9 : Décès du Yogi.

" Je suis assis au fond de la grotte, là où je dors mais je me suis assis. Je transpire. J'ai un malaise cardiaque. Je ne suis pas bien. J'ai peut-être 70 ou 75 ans. Je suis complètement en sueur. J'ai le souffle court et j'ai peur parce que je vais mourir.

__ Tu as peur de la mort ?

__ Oui j'ai peur de la mort.

__ Qu'est-ce qui t'impressionne dans la mort ?

__ Je vais être tout seul et mon corps va se décomposer. Personne ne me trouvera. Il restera mon squelette dans cette grotte.

__ Tu aimerais que quelqu'un vienne te secourir ?

__ Quelqu'un de ma famille, oui. Je les ai abandonnés quand j'étais adolescent.

__ Te sens-tu coupable ?

__ Oui beaucoup. Ma mère n'a pas voulu que je parte. Mon père m'a laissé partir mais il ne voulait pas non plus. J'avais 13 ans. C'est l'âge où on part quand on veut suivre la voie de la spiritualité. C'est courant en *Inde (Gérard fait implicitement allusion à la pratique du Brâhmana dans la pure tradition hindoue. D'ailleurs, le fait de vivre la fin de son existence loin de tous correspond à la vie de Samnyâsin, ultime stade de réalisation).*

__ Et bien je vais compter jusqu'à trois et nous allons aller au moment précis de la mort : un, deux, et trois !

__ Bradycardie. Ralentissement extrême du coeur. Le sang ne circule presque plus. les pieds sont bleus, et le bleu monte jusqu'au bassin. mes jambes sont totalement paralysées. Je sais que je vais mourir paralysé...

Je meurs assis, légèrement penché sur la droite, la tête appuyée contre la muraille. Le corps se relâche tout d'un coup et je sors du corps lentement. Je flotte et je regarde mon corps qui est vieux, tandis que moi, je suis jeune et très léger en sortant. Je reste un moment dans cette grotte.

J'avais peur que mes parents ne me voient pas mais je sais qu'ils sont morts avant moi. Ils vont m'attendre dans l'astral. En montant ce sont eux qui m'attendent.

Ils n'avaient pas besoin de venir me rendre visite en esprit. Il fallait que je meure en adulte, seul. C'est ça la mort, c'est mourir seul.

Catherine a compris aussi. Elle est morte seule (*ici, Gérard fait allusion à la mort de notre amie d'aujourd'hui*).

Elle était avec moi autrefois. C'était une de mes élèves. Elle est partie en Chine. Elle était un garçon... Elle a fait un travail merveilleux en Chine. Elle était au nord-est. C'est un grand esprit très fort.

Elle a été très courageuse en Chine. Elle sait qu'elle va avoir un grand rôle dans sa prochaine incarnation. Elle a essayé de prévenir un groupe qu'il ne fallait pas aller trop loin dans la recherche. Elle a prévenu ce groupe. Ils sont six et ils vont essayer de tempérer la recherche atomique. Mais elle refuse la mission qu'on veut lui donner. Elle sait que les découvertes futures mèneront à la guerre atomique... "

Ces derniers mots sont très difficiles à interpréter. Avant sa mort, Catherine reçut plusieurs messages d'une entité prétendant s'appeler Kumaël. J'en ai parlé dans l'introduction de ce livre. D'autre part, Catherine aurait pu avoir une incarnation au début du XXème siècle et s'intéresser de près aux travaux de Pierre et Marie Curie. Fait étrange, au cours de l'unique régression qu'elle entreprit de tenter, elle capta la vie de Marie Curie dans ses moindres détails. Je tiens copie de la séance pour qui veut l'entendre. Toutefois, il est impossible qu'elle ait été cette femme d'après les dates données par Philippe et Gérard. Elle ne pouvait être en effet à la fois élève dans l'ashram et cette femme célèbre.

Sauf à considérer ce que rapportent certains mystiques. La possibilité pour un seul esprit de s'incarner en plusieurs âmes simultanément. Chaque individu étant alors rattaché à un même père spirituel dans l'au-delà.

En tous les cas, l'influence qu'exerça ce personnage scientifique sur sa façon de penser laisse supposer un lien. Il n'en reste pas moins qu'il est également possible de capter au cours d'une régression la vie d'un personnage célèbre. Le risque est grand cependant de vouloir s'identifier à lui. Outre le fait que cela puisse déstabiliser la personnalité du sujet dans son présent, cette attitude discrédite à juste titre les travaux des chercheurs dans ce domaine. Nous devrions en fait, trouver la même proportion de personnages d'importance au cours de nos séances que dans la réalité. Toutefois, si on admet une sorte de mémoire collective, il est certain que les vibrations des

individualités les plus célèbres sont davantage susceptibles d'être " captées " en quelque sorte.

Après ces propos, revenons en cours de séance, quand je fais progresser Gérard au moment où les personnes disparues avant lui l'accueillent. Quatre élèves le retrouvent. Catherine en fait partie. Il y a ses parents aussi. Je lui demande si l'adolescent est mort :

" Non. Nous l'attendons plus tard mais il y a un triangle qui est fait entre lui, Catherine et moi. C'est un triangle. Je vois... Le côté gauche est court. C'est de l'ashram à l'adolescent. Le côté droit est beaucoup plus long . C'est Catherine en Chine. Et la base est parfaitement horizontale. Elle suit une latitude. C'est un triangle rectangle. "

Je lui demande enfin d'aller à l'instant où tous les élèves et lui-même se retrouvent de l'autre côté :

" Il y a les douze. Il y a le maître. je suis assis parmi les douze. Je suis le treizième.

Le maître a à peu près l'aspect qu'il avait mais il est tout blanc, habillé dans un habit de lumière. Il nous a dit que nous serons tous réincarnés à la fin. Mais lui ne le sera pas.

Il fait partie des maîtres qui dirigeront la Terre après le passage. Les douze et moi-même sommes disséminés dans tous les pays. Quelques uns sont en France. Un est revenu en Inde du Sud. Deux sont en Angleterre. Il y en a un en Espagne. Un autre est en Allemagne et un autre encore en Sicile. Deux autres sont en Chine.

Ma soeur Ginette faisait aussi partie des élèves de l'ashram. "

Suite à ces retrouvailles, je lui fais prendre conscience des implications de cette vie passée dans celle du présent. Il perçoit les liens délicats régis par la loi du karma.

Toute action produit un effet, et chaque effet a une cause. Donc l'action est cause et effet à la fois.

Mais Gérard sait tout cela.

CHAPITRE CINQ

CONVERGENCES

" L'homme est ainsi fait qu'il ne peut penser que par images, par représentations. Vous élaborez des représentations du monde, j'insiste sur ce mot " représentations " car il ne faut surtout pas prendre ces représentations, ou ces modèles, pour la réalité elle-même. "

Kumaël/La compréhension des messages

Après le compte-rendu de ces séances, je comprendrais que vous ne vouliez pas poursuivre plus en avant la lecture de ce témoignage.

En effet, comment croire à une pareille histoire ? Peut-être pensez-vous qu'il faille absolument avoir expérimenté ces techniques de régression par la relaxation dirigée pour se convaincre que tout cela est possible ? Et encore, que dire des propos ésotériques tenus par Gérard au cours de sa séance ?

Quand mon ami évoque l'herbe chargée d'énergie cosmique, la visite d'extraterrestres et le futur passage de la planète en quatrième dimension, comment ne pas sourire ? Comment ne pas penser avoir affaire, une fois de plus, à un illuminé qui croit avoir tout compris...

A moins qu'il ne s'agisse d'un doux rêveur, qui, déçu par ses congénères, cherche son salut dans une hypothétique rencontre avec des êtres de lumière à la sagesse incommensurable. Qui sait ?

Il y a quelques années, je me serais moi-même rangé du côté de ces personnes qui ne jurent que par la science, et réfutent en bloc tout phénomène paranormal, dès lors qu'il échappe à une modélisation. Pourtant, il faut bien admettre que les méandres de notre conscience dépassent encore notre entendement. Rationaliser l'esprit qui siège dans le cerveau humain et l'âme, n'est pas pour demain. Voilà pourquoi, champs vibratoires, auras, magnétisme sont autant de termes qui hérissent parfois certains scientifiques solidement ancrés dans leurs concepts.

Comment imaginer à leur place, que le produit de ces états de conscience modifiée soit autre chose que pur fantasme, projection d'un désir, spéculation intellectuelle ? Comment ne pas voir là une sorte de rêve éveillé, où le réel, l'imaginaire, le vécu et les aspirations du sujet s'entremêlent ?

A leur crédit, admettons qu'il serait vain de vouloir affirmer qu'au travers du phénomène des régressions, nous tenons enfin une preuve tangible de la réincarnation de l'âme. Encore faudrait-il s'entendre sur cette définition !

Ce que nous avons dit au cours de nos séances a pris des connotations qui nous échappent. Nos propos furent dictés par une partie de nous-mêmes que nous connaissons mal. En fait, grâce à la relaxation dirigée, nous avons établi un pont avec notre subconscient, sans pour autant savoir où il puisait ce flot d'informations et d'images cohérentes qui s'imposa à nous ? La source en est-elle la mémoire ou l'imaginaire ?

Ces interrogations ne peuvent appeler que des réponses trop vagues, trop générales pour pouvoir être crédibles. Voilà pourquoi ce témoignage s'en tiendra uniquement aux faits directement observables.

Voici la vraie question qu'il faut se poser après la lecture de ces trois régressions : de quelles preuves disposons-nous pour avancer que Chahanghir Ramandi, son gourou et le yogi, ont réellement existé autrefois ?

Pour répondre il faudra nous croire de bonne foi, en réfutant l'argument le plus vil des détracteurs qui consisterait à dire que nous avons tout inventé. C'est à cette condition que la suite de ce livre devrait vous intéresser. Mais si vous doutez déjà de nous, de grâce, n'allez pas plus loin !

Vous décidez de poursuivre la lecture de ce livre ? Très bien, alors commençons à formuler

des éléments de réponse pour expliquer ces surprenantes régressions.

Premièrement, j'écarterai l'hypothèse que nous ayons pu être mes amis et moi, influencés inconsciemment par des documents historiques. A ma connaissance et après m'être posé cent fois cette question, je ne connais aucun film, aucun livre, aucune photographie susceptible d'avoir pu conditionner de manière significative, les impressions de ces vies antérieures. Certes, il existe des milliers d'ouvrages dédiés à l'Inde. Cependant, je mets au défi quiconque de pouvoir me remettre un document qui aurait pu (faudrait-il encore que nous l'ayons vu puis oublié !) être à l'origine de nos souvenirs tant ceux-ci furent précis et cohérents.

Nous devons donc admettre que soit nous avons été victimes de notre propre imagination, soit que ces personnages vécurent réellement autrefois, auquel cas, nous aurions pu par je ne sais quel phénomène, capter leur histoire.

Aussi, pour pouvoir avancer un début de réponse sérieuse, nous faut-il procéder d'après ce que chacun a perçu, à l'inventaire des informations vérifiables, en les classant en deux catégories. N'oublions pas que l'action se situait en Inde, principalement à la fin du dix-neuvième siècle, à une époque suffisamment proche pour nous laisser l'espoir de retrouver quelques preuves attestant que nous n'avions pas, sans le savoir, tout imaginé.

1) LES LIEUX

L'étude minutieuse des comptes-rendus m'a permis de relever quatre bâtiments susceptibles d'être toujours debout aujourd'hui : l'école de Delhi (Gérard/séquence 2), l'ashram (Wilfrid/séquence 5), la somptueuse demeure des parents de Chahanghir Ramandi (Philippe/séquence 2) et le bâtiment dans lequel travaillait l'oncle maternel (Philippe/séquence 4). Notre objectif sera donc de les retrouver en priorité.

Par contre, nous ne disposons pas de suffisamment de renseignements pour les autres lieux. Il sera donc très difficile de connaître la ville où je fus assassiné. Pour les mêmes raisons, le problème se pose quand Philippe nous parle de la région d'où sa famille est originaire (Philippe/séquence 1). Les détails manquent pour espérer localiser sa ville natale sans risque d'erreur.

2) LES HOMMES

Dans ce domaine, il ne faudra pas s'attendre à de grandes découvertes, car la tâche s'avère ô combien plus délicate pour identifier formellement un des hommes de cette histoire. Il faut en effet réunir plusieurs conditions. Un homme retourne plus vite à l'état de poussière qu'une maison !! De plus, l'action ne se passe pas en Europe. Nous devons donc nous résigner à faire une croix sur la possibilité de consulter des extraits de naissance.

En fait, seuls les hommes qui auront marqué un tant soit peu leur histoire peuvent à la limite être identifiés ; à condition toutefois de retrouver une trace écrite de leur existence dans des journaux, des annuaires, ou bien encore des rapports de police. Mais sera-t-il possible de retrouver ces documents ? A défaut, nous pourrions toujours recueillir des témoignages une fois sur place...

Ceci dit, les personnages susceptibles d'être reconnus sont : le maître aveugle qui enseigna le yogi perçu par Gérard séquence 2, l'oncle de Chahanghir dont tout indique qu'il était de connivence avec les Anglais et occupait un poste relativement bien placé (Philippe/séquences 4 et 16) et le gourou auquel je me suis identifié dans la mesure où il fut assassiné, ce qui ne passe que très rarement inaperçu (Wilfrid/séquence 12).

A l'opposé, la mission sera plus difficile pour les Ramandi, parents et enfants, à moins de retrouver leurs descendants ou une trace de leur passage ici-bas dans un vieil annuaire. Seulement, sommes-nous certains de l'orthographe de ce nom, sachant qu'il peut s'écrire de différentes manières en bengali ?

Quant au personnage décrit par Gérard, qui, parce qu'il était samnyasin acheva son existence loin de la civilisation, pour mourir au fond d'une grotte (Gérard/séquence 9), aucun espoir de le retrouver. Les chances de mettre à jour les os d'un dinosaure dans le désert de Gobi sont comparativement bien plus importantes.

Ceci étant, ouvrons une parenthèse sur l'expérimentation des techniques de modification de l'état de conscience par la relaxation dirigée. Méthode utilisée, rappelons-le, pour chacune des séances décrites dans les précédents chapitres.

Dans la pratique chaque sujet est libre de croire ou non à la réalité de ce qu'il a perçu après une séance. Certains ne s'en privent pas d'ailleurs, en contestant l'origine des impressions ressenties au cours de l'expérience. Et parfois, cela me semble normal au regard de ce qu'ils ont ramené lorsque chez eux l'imaginaire prit le dessus.

Je suis le premier en effet, à affirmer que les résultats ne sont pas toujours probants, que certaines personnes fabulent, expriment des désirs longtemps refoulés, ou inventent des histoires à dormir debout pour se rassurer.

Néanmoins il existe de nombreuses séances ayant abouti à de spectaculaires transformations intérieures, preuves s'il en est que le sujet a effectivement exploré des domaines insoupçonnés jusqu'alors. Car dès que la conscience ne se complaît pas dans une attitude figée, il y a place pour le voyage intérieur, pour la rencontre avec notre passé.

Oui, pour ces séances voyez-vous, tout portait à croire que le sujet s'était ouvert à un nouvel espace intérieur. Comme s'il avait accédé à des pans entiers de sa mémoire ! On a coutume de dire que l'homme n'utilise qu'entre sept et dix pour cent de ses capacités cérébrales. La relaxation dirigée avait-elle permis dans ces cas précis d'explorer en quelque sorte, la face cachée de notre inconscient ?

J'éprouvai le besoin irréprouvable de le vérifier à la lumière des faits.

Alors si votre esprit est ouvert, si vous vous interrogez, si vous souhaitez des réponses solides, des réponses qui apportent inévitablement de nouvelles questions, lisez la suite de ce témoignage. Il est le fidèle reflet d'une fantastique aventure qui nous conduisit avec mon ami Philippe, d'un confortable divan aux bouches du Gange, en passant par les contreforts des Himalayas.

3) LA CHRONOLOGIE DES FAITS

A ce stade de l'étude, il m'a semblé nécessaire de recouper les informations contenues dans chacune de ces séances, afin de faire ressortir la chronologie possible des événements. Or il se trouve que la date la plus crédible est celle que nous donne Philippe. En effet de par sa situation sociale (sa famille coopère avec les Anglais), Chahanghir a dû acquérir la notion du temps et se familiariser avec le calendrier grégorien. Et puis, il est le seul à se souvenir d'un événement faisant intervenir un papier officiel, à savoir l'acte de vente de la voiture, daté du 12 janvier 1903.

Logiquement donc, à partir de cette date étalon, il devrait être possible de déduire toutes les autres avec une marge d'erreur acceptable. Nous noterons toutefois que Philippe hésita un peu sur l'année en question en ayant de la difficulté à percevoir le dernier chiffre. Et cela aura son importance pour l'identification du véhicule. Rappelez-vous, il dit clairement 12 janvier mille neuf cent, puis hésite pour affirmer ensuite mille neuf cent trois (Philippe/séquence 16). Aurait-il pu se méprendre sur le dernier chiffre, peut-être peu visible parce que mal écrit ? Dans ce cas, quelles sont les graphies voisines des chiffres autres que 3, en écartant 1 et 2 sachant que Philippe nous parle d'un roi, à savoir Edouard VII, successeur de la reine Victoria en août 1902.

La graphie la plus proche est sans aucun doute celle du chiffre 5, identique au chiffre 3, hormis la barre verticale dans la partie supérieure. A un degré moindre le 9 pourrait aussi être responsable sous une plume malhabile de la confusion de mon ami. Cela attesterait alors que la voiture que Chahanghir venait acheter était bien une Rolls-Royce, modèle 10 HP, 2 places, 2 cylindres, construite à 16 exemplaires entre 1904 et 1906.

Dans l'autre hypothèse où la date serait juste, la marque de la voiture, une Rolls-Royce, est fautive puisque ce n'est qu'à partir de 1904, nous venons de le dire, que ces constructeurs auront la brillante idée de fabriquer des automobiles. Il faudrait alors voir dans cette erreur, la projection d'un désir actuel, une interférence en quelque sorte de Philippe avec sa passion aujourd'hui pour cette prestigieuse firme.

L'illustration aussi qu'il ne faut peut-être pas tout prendre pour argent comptant au cours d'une régression. Que bien au contraire, il faut savoir avec l'expérience discerner ce qui est a priori vrai, de ce qui est un désir, une projection, un fantasme du sujet.

Ceci dit, dans notre cas, quelle hypothèse choisir ? Faut-il retenir la date de 1903 ou bien la Rolls-Royce 10 HP, et comprendre alors qu'à la place d'un 5 ou d'un 9, Philippe avait cru lire un 3 ?

A ce stade des recherches, nous retiendrons quoi qu'il en soit, que nous sommes au début du vingtième siècle. Mais pour les besoins de mon exposé, et étant donné qu'il me faut privilégier une date, je retiendrai celle de 1909 plutôt que l'année 1903. Je justifierai ce choix en avançant qu'elle est plus conforme avec l'acquisition par le jeune Chahanghir d'une Rolls-Royce 10 HP d'occasion.

Dans un autre domaine, relevons que dans leurs supposées vies passées, Gérard et Philippe ne s'étaient jamais connus physiquement. Néanmoins, Gérard savait par télépathie que j'avais rencontré Chahanghir, puisqu'il dit clairement être resté branché par la pensée avec chacun de ses élèves (Gérard/séquence 7). Sur cette étonnante faculté que semble détenir le yogi, j'ajouterai qu'au regard des possibilités que confèrent aujourd'hui les états de conscience modifiée, une certaine forme de télépathie ou clairvoyance ne me semble plus impossible.

En fait, après plusieurs recoupements, il s'avère que dans l'ensemble les dates coïncident. Si certaines séquences que j'appellerai aussi tableaux ne peuvent précisément être datées, d'autres le sont facilement. De la même manière, il est possible d'extrapoler les dates de naissance de chacun.

Cependant, j'ai relevé une contradiction dans le compte rendu de la séance de Gérard. Il dit en effet qu'il a 35 ans quand il s'installe dans l'ashram où il va enseigner " Je suis à l'intérieur d'une maison. J'ai 35 ans. C'est un refuge très éloigné de la civilisation ". Il précise qu'il restera au moins 13 ans dans ces lieux : " Treize années se sont écoulées... ". Or il dit plus loin n'avoir que 40 ans, trois ou quatre ans après avoir fermé l'ashram.

Pourquoi une telle contradiction dans le récit ? Il me fallait faire un choix.

Après avoir réalisé deux tableaux chronologiques, l'hypothèse où Gérard avait 35 ans quand il s'installe dans l'ashram était plus cohérente. Dans le cas, où le yogi n'a que 40 ans quatre années seulement après avoir fermé l'école, il est impossible que sa mort survienne après la sienne. Or il dit bien séquence 9 après sa mort, qu'il attend son jeune élève, sous-entendant que je ne l'ai pas précédé de l'autre côté.

Toutefois, je voulais en avoir le cœur net. Je confrontai Gérard à cette contradiction. A mon grand étonnement, il ne sourcilla point et me répondit que lorsqu'il annonçait n'avoir que 40 ans, il entendait par là qu'il se sentait jeune de corps...

Réflexion faite, cela n'a rien d'extraordinaire sachant qu'une alimentation saine, un exercice physique régulier, un esprit ouvert étaient les règles de vie au sein de notre communauté. D'autre part, il percevait une différence d'âge d'une vingtaine d'années entre nous deux.

Je ne prétends donc pas que la datation des événements soit rigoureusement fidèle à la réalité. Il y a vraisemblablement une marge d'erreur que je situe à quelques années près. Sans oublier que pour certaines séquences, il est impossible d'avancer une année précise. Tout au plus pouvons-nous les situer dans l'intervalle de deux autres tableaux. De plus, toutes les dates s'articulent autour des deux années clairement évoquées au cours des régressions de Philippe (1903 /acte de vente de la voiture) et Gérard quand il dit séquence 7 : " L'école a été fermée en 1862 ".

Le problème est que ces deux dates sont incompatibles si nous voulons faire coïncider 1862 avec la fermeture de l'ashram et 1903 avec le décès du jeune Chahanghir.

Pourtant Gérard dit très clairement que l'école fut fermée en 1862. Oui, mais de quelle école voulait-il parler ? Probablement celle où il reçut son enseignement. D'autant plus qu'à partir de la date étalon de 1903, la date de Gérard se rapporte très logiquement à ce moment. Or comme il fait implicitement la différence tout au long de la séance en appelant la première, école, et la seconde, ashram, nous pouvons sans grand risque conclure que 1862 correspond à son départ de l'école de Delhi.

Une chose est sûre. Nous ne pouvons pas éliminer la date de Philippe même si j'ai pris le parti de la rectifier. Elle correspond à un acte écrit, donc très précis puisque nous avons même le jour et le mois de l'année !

Plus surprenant encore, au cours de sa régression, lorsque Philippe annonça " délivrée par Son Altesse Royale, le Roi d'Angleterre... ", je crus relever une erreur historique. Dans mon esprit, la reine Victoria règne encore sur les Indes. Et pourtant, lorsqu'il avance la date du 12 janvier 1903, c'est bel et bien le roi Edouard VII (1841-1910) qui est sur le trône puisque son couronnement eut

lieu le 9 août 1902. Or avant sa régression, Philippe ignorait tout de ce détail de l'histoire d'Angleterre. Il ne pouvait donc en aucun cas avoir été influencé. Pour toutes ces raisons, j'ai décidé d'articuler la chronologie des faits autour de l'acte de vente de la Rolls-Royce que j'ai situé le 12 janvier 1909.

Précisons encore, que nous avons pu affiner l'évaluation des écarts d'âges entre les différents protagonistes, sur la base des souvenirs que nous avons, chacun, conservés de notre séance. En effet, toutes les impressions demeurent après l'expérience, et il nous fut donc très facile de donner une fourchette approximative.

De cette manière, Philippe ressent, même s'il ne le dit pas au cours de la séance, que Chahanghir est plus jeune que son compagnon de route, d'une dizaine d'années.

Gérard sait que plusieurs années séparent son installation dans l'ashram et son enseignement aux douze élèves. D'ailleurs il le souligne implicitement séquence 5 quand il dit : " Il y en a qui sont revenus et qui ont grandi... ".

Je sais aussi que notre bout de chemin avec Chahanghir aura duré entre cinq et huit ans, guère plus.

De cette façon, toutes ces informations délivrées a posteriori ont permis d'intéressants recoupements. Néanmoins pour les dates concernant la vie de Chahanghir, il faut se contenter d'une évaluation plus sommaire ; Philippe donnant la plupart du temps plus approximativement son âge... exception faite du jour où il achète le véhicule. Là, il dit clairement avoir 32 ans et pense mourir peu de temps après, probablement dans l'année.

On le voit, il n'est pas commode de dater à précisément chacun des événements. Néanmoins, certains indices, comme la présence des premières automobiles, permettent de les situer à peu près correctement.

Il sera alors instructif de comparer les événements décrits aux faits historiques. Alors peut-être pourrions-nous comprendre pourquoi, sous surveillance militaire, les Ramandi s'exilèrent de leur Pendjab natal, pourquoi le gourou de Chahanghir est mort assassiné dans la région du Bengale (existait-il à l'époque une agitation politique, un climat de violence et de haine raciale ?), et enfin à quelle automobile correspondait réellement le bon de commande ou l'acte de vente clairement décrit par Philippe.

N'oublions pas qu'en retenant 1909, cette date n'empêche pas 1862, la date avancée par Gérard, de situer correctement un événement, à savoir la fermeture de l'école de Delhi et non pas celle de l'ashram. D'autre part, la vision par Philippe de cette automobile devant le bâtiment où travaillait l'oncle de Chahanghir, discrédite une mort possible du jeune Hindou dans les années 1870 (à partir du moment où on considère que 1862 est la date de fermeture de l'ashram). Car ce n'est qu'à partir de 1886 que les Allemands, puis les Français vont produire à une échelle industrielle les premières voitures. Par contre en 1903, des automobiles avaient déjà fait leur apparition sur le continent indien - à la grande joie des Maharadjahs d'ailleurs -, puisque c'est précisément en 1896 que les premiers véhicules débarquèrent à Calcutta.

Dans un autre domaine, il est frappant d'observer les similitudes entre les descriptions des lieux observés par chacun de nous. Ainsi, Gérard situe l'ashram sur les hauteurs (près de 2000m) au pied de l'Himalaya (Gérard/séquence 3). Observation identique à la mienne (Wilfrid/séquence 5).

Mais l'exemple le plus révélateur concerne notre périple avec Chahanghir. Depuis le premier jour de notre rencontre dans le petit temple, jusqu'à nos adieux devant la grille d'entrée de la maison des Ramandi, nous avons perçu les mêmes visions.

Illustration : Chahanghir sait qu'il longe le Gange en compagnie de son gourou (Philippe/séquences 12 et 13). A mon tour je constate que je suis effectivement en train d'enseigner un jeune Hindou et que nous longeons le fleuve sacré (Wilfrid/séquence 8).

Une autre piste intéressante est à signaler. Quelques mois avant sa mort, Chahanghir observe une automobile dans la rue d'une grande ville. Il se déplace d'ailleurs dans le but d'en acheter une (Philippe/séquence 16). J'observerai un véhicule également peu de temps avant d'être assassiné (Wilfrid/séquence 12). Une déduction s'impose : nous sommes forcément au début du vingtième siècle.

La comparaison porte même sur certains détails très précis. Ainsi, dans les toutes premières années que je passe à l'ashram, je porte un pendentif (Wilfrid/séquence 3). Or Philippe se souviendra

clairement avoir reçu la pierre lisse que je portais sur moi (Philippe/séquence 13).

Je vous laisserai le soin de poursuivre la comparaison. Il suffit de relire les séquences des trois premiers chapitres pour constater à quel point tout semble cohérent. L'intérêt maintenant, est de vérifier chaque détail à la lumière des faits historiques, puis de prolonger l'investigation plus loin encore, en localisant sur une carte les itinéraires de chacun, en relevant chaque indice permettant d'identifier les emplacements de l'école de Delhi, de l'ashram, de la maison des Ramandi et du bâtiment administratif dans lequel travaillait l'oncle de Chahanghir.

En attendant de lire ce qui fera l'objet des prochains chapitres, je crois nécessaire de revenir sur la date de mon décès, car elle doit très probablement correspondre à un contexte politique.

Or, pour savoir quelle fut approximativement la date de ma mort, relevons d'abord que le yogi décède avant son élève puisqu'il ne le retrouve pas de l'autre côté (Gérard/séquence 9). Nous savons également que le vieil homme a vécu en ermite au moins une quinzaine d'années après la fermeture de l'ashram qui intervient aux alentours de 1893 en prenant 1909 comme date étalon (Gérard/séquence 8). Si nous ajoutons ces quinze années à cette date, nous obtenons 1908. Or j'affirme avoir la cinquantaine au moment de l'assassinat, même si j'avoue ne plus trop savoir mon âge avec certitude (Wilfrid/séquence 12). Accordez-moi une marge d'erreur à deux ou trois ans près, et nous pouvons déduire que ma " mort " survint entre 1914 et 1920.

Refaisons les calculs d'une autre manière. J'ai au moins 27 ans lorsque je quitte mon gourou vers 1893 (Gérard/séquence 5). J'ai environ 50 ans lorsque je meure. Soit $1893 + (50-27) = 1915$. A ce résultat, j'ai pris le parti de rajouter quatre années, dans la mesure où si le yogi est décédé à 75 ans (Gérard dit séquence 9 avoir entre 70 et 75 ans quand il sent qu'il va mourir), il aurait dû me retrouver de l'autre côté ! Or je meure après lui.

Toutes les années sont calculées de la même manière à partir de la mort de Chahanghir vers l'âge de 32 ans, qui selon Philippe, intervint très peu de temps après l'achat de la voiture en 1909, et non pas en 1903 pour les motifs évoqués plus haut (séquences 16 et 17).

Aussi, avant d'aller plus loin, je vous propose de lire attentivement le tableau chronologique qui suit. Je crois qu'il est souhaitable de bien l'avoir à l'esprit pour les besoins de ma démonstration. Car l'objet des prochains chapitres est de vous permettre de vous forger une opinion sur les faits relatés au cours de nos régressions, afin de répondre à plusieurs questions. Avons-nous été victimes de notre imagination ? C'est à dire devons-nous voir dans ce phénomène l'expression du langage onirique, ou bien la résurgence des souvenirs de personnages ayant réellement existé ?

Et si cette dernière hypothèse l'emporte à la lumière de mes recherches sur le terrain, comment expliquer que nous ayons pu nous souvenir de la vie de ces hommes ? La réincarnation de l'âme pourrait-elle être tout simplement la réponse à ces vastes questions ?

4) CHRONOLOGIE POSSIBLE DES EVENEMENTS

Gérard/yogi (1842-1917)

Wilfrid/gourou de Chahanghir (1866-1919)

Philippe/Chahanghir (1877-1909)

1858 : à 16 ans, le yogi est le serviteur d'un vieux maître aveugle.

1862 : à 20 ans, le yogi quitte ce vieux maître aveugle et part vers le nord.

1877 : à 35 ans, le yogi s'installe dans un ashram abandonné.

1880 : à 14 ans, le futur gourou de Chahanghir rentre dans l'ashram du yogi.

1883 : à 6 ans, Chahanghir quitte le Pendjab pour le Bengale avec toute sa famille.

1890 : à 13 ans, Chahanghir voit son oncle maternel pour la première fois dans une grande ville.

1893 : à 27 ans, le futur gourou de Chahanghir quitte son yogi qui ferme l'ashram.

1895 : à 18 ans, Chahanghir rencontre son futur gourou.

1903 : à 26 ans, Chahanghir se sépare de son gourou.

1909 : à 32 ans, Chahanghir meure des suites d'une forte fièvre.

1917 : à 75 ans, le yogi achève sa vie de Samnyâsin.

1919 : à 50 ans, le gourou de Chahanghir est assassiné.

CHAPITRE SIX

UN PEU D'HISTOIRE

" Vous avez eu, en des temps reculés, des pouvoirs immenses, une liberté que vous ne pouvez même pas imaginer aujourd'hui. Qu'en avez-vous fait ? Des instruments, au service de fins orgueilleuses et matérialistes. Vous avez commencé à exercer vos pouvoirs sur vos semblables, sur toute la nature, à vouloir conquérir et posséder ce qu'il vous était donné de connaître, seulement de connaître. "

Kumaël/Enfants de lumière/Etres de lumière

A ce stade des recherches, il est nécessaire d'entreprendre une plongée dans l'histoire, afin de resituer les grands événements survenus en Inde à cette époque. De cette manière, nous pourrions peut-être mieux comprendre la cause de certains épisodes vécus par les personnages perçus en état de régression.

Dans un premier temps, nous pouvons dresser l'inventaire des séquences qui, inévitablement, doivent se rattacher au contexte politique du pays.

Première piste possible : le voyage de la famille Ramandi pour le Bengale oriental. En effet, si nous savons qu'ils sont partis du Pendjab, nous ignorons quelles raisons les ont poussés à quitter cette province ? A en croire Chahanghir, bien jeune encore à cette époque, ses parents souhaitaient donner un nouveau départ à leur vie. Nous n'en comprenons pas moins les circonstances à l'origine de cette décision de s'en aller aussi loin ? S'agissait-il d'un exil puisque de nombreux militaires escortaient la caravane ? Ou bien la famille a-t-elle bénéficié de l'excellente position sociale de l'oncle maternel de Chahanghir au Bengale ?

A partir de la chronologie possible des événements, nous pouvons situer leur départ à quelques années près, autour de 1883. A cette époque, cette région est sous la domination britannique, mais cela n'est pas suffisant pour comprendre les raisons de ce choix, si ce n'est qu'il y eut vraiment. Alors pour le savoir, brosons un tableau des événements historiques de cette province du Pendjab.

Les grands-parents de Chahanghir ont dû entendre parler de Rangit Singh (1780-1839), cet habile stratège qui en parvenant à réunir tous les clans sikhs sous sa bannière, fut bientôt à la tête d'un vaste royaume s'étendant de Peshawar à Simla, et de Srinagar à la vallée de l'Indus. C'est dans ce secteur qu'il nous faut vraisemblablement chercher la ville d'où sont originaires les Ramandi. La seule information que nous donne Philippe à ce sujet est assez significative : " D'où nous venions, il y avait des montagnes dans lesquelles étaient taillés des escaliers... ".

De nos jours, l'état indien du Pendjab ne représente qu'une partie de l'ancienne province. Du temps des Ramandi, le " Panch-âb ", région des cinq rivières, couvrait aussi une partie de l'actuelle Pakistan ! Nous devons donc tenir compte d'une vaste région de 260 000 km². Néanmoins, n'oublions pas ces fameux escaliers taillés dans les montagnes. Philippe ne devait pas parler de quelques marches, pour que si jeune, ce souvenir ait à ce point marqué sa mémoire.

Autre caractéristique majeure : la religion. Aujourd'hui encore, le Pendjab est peuplé majoritairement de Sikhs. Ces gens fondent leur croyance sur une synthèse des principes de l'hindouisme et de l'islam. Ils n'admettent qu'un seul Dieu, rejettent le système des castes, mais croient en la réincarnation. Les Ramandi adhéraient-ils autrefois à cette religion dominante ?

J'écarte cette possibilité. L'accueil spontané réservé au gourou par le père de Chahanghir laisse supposer qu'il devait être hindou (Philippe/séquence 7 et Wilfrid/séquence 7). D'autre part, Chahanghir lui-même prie dans un temple de cette confession (Philippe/séquences 5 et 6). Néanmoins, cette différence religieuse ne peut pas pour autant expliquer leur départ. Alors revenons

à l'histoire de cette région suite à la mort du héros qui, pour quelque temps, incarna son unité. A cause de rivalités internes au sein même de la communauté sikh, la puissante monarchie de Ranjit Singh ne lui survécut guère. Or, malgré cet affaiblissement, l'Angleterre restait préoccupée par ce nouveau rapport de force dans cette région qu'elle ne contrôlait pas comme elle l'aurait souhaité. Dès lors, la décision fut prise d'entrer en conflit avec les redoutables guerriers sikhs à partir de 1845. Après une forte résistance qui pécha cependant par une absence d'organisation logistique et stratégique, les Sikhs furent contraints d'accepter la domination britannique. L'annexion du Pendjab ne tarda pas. Elle fut proclamée par Lord Dalhousie, le 30 mars 1849. A partir de ce jour, pas moins de vingt mille domaines furent confisqués. Dans les faits, certaines parties de l'ex-royaume sikh étaient directement administrées par des proconsuls britanniques, tandis que d'autres avaient un statut de petit état princier. Pour ceux-là, le souverain en place avait obligation d'administrer son territoire avec les conseils avisés d'un résident anglais.

Les Ramandi, eu égard à leur apparente fortune, pouvaient-ils être à la tête de l'un de ces petits royaumes avant leur départ pour le Bengale ? Leurs relations cordiales avec les Anglais le laissent supposer.

Il n'empêche que suite à cette conquête, les Anglais réussirent le tour de force de réunifier l'Inde, qui depuis tout ce temps, n'avait été qu'une vaste région morcelée en de nombreux petits états. De la même manière, nous pouvons les créditer d'avoir permis aux hindous de retrouver leur liberté d'expression religieuse, car du temps des moghols, la domination de la minorité musulmane s'était accompagnée de nombreuses répressions. Certaines mosquées avaient même été construites à partir des matériaux de temples Hindous. Ainsi, en dominant à leur tour cette province, les Anglais avaient tout intérêt à se lier à la cause hindoue, dans le but d'affaiblir les musulmans, considérés comme leurs principaux ennemis.

Dans les faits, sans être pour autant une idylle, ce respect mutuel aurait pu se prolonger longtemps s'il n'y avait eu cet épisode sanglant de la révolte des Cipayes, ces soldats jusqu'alors sous les ordres des officiers britanniques. Le mépris des colonisateurs pour les colonisés est à l'origine de ce conflit, à moins qu'il ne s'agisse simplement d'une ignorance naïve, mais aux conséquences ô combien désastreuses, des moeurs et coutumes indigènes.

En effet, Lord Dalhousie prit un certain nombre de mesures impopulaires autant vis à vis des musulmans, en souhaitant l'expulsion des descendants des empereurs moghols, que des Hindous en refusant de payer la pension du fils du Peshawar Baji Rao II. De la même manière, il heurta les habitudes traditionnelles des Indiens en abolissant notamment la pratique de l'immolation des veuves (sati). Pour ne rien arranger, le chemin de fer, le télégraphe, tous ces progrès de la civilisation occidentale apparurent aux yeux des populations locales comme le résultat d'une véritable ingérence dans leur manière de concevoir l'existence.

Malgré tout, la goutte d'eau qui fit déborder le vase reste cette stupide décision britannique d'introduire au sein de l'armée indienne fidèle aux Anglais, le fusil Enfield avec des balles graissées avec du gras de porc ou de boeuf. Mettons-nous un instant à la place d'un soldat musulman dont la religion condamne de toucher la viande porcine, ou bien encore dans la peau du soldat hindou pour qui la vache est sacrée !

La révolte commença en 1857. Elle fut péniblement mais durement réprimée l'année suivante.

Je ne reviendrai pas sur la sauvagerie des uns et des autres quoique la palme revienne sans aucun doute aux Anglais. Sur ce sujet, il faut préciser que les atrocités commises sous les ordres des officiers et des administrateurs stupéfièrent à tel point le gouvernement britannique, que celui-ci décida de retirer l'administration de l'empire des Indes à la Compagnie. Dès lors, à partir de 1858, l'empire des Indes fut directement gouverné par un vice-roi appuyé par un secrétaire d'état et un conseil de quinze membres. Mais la blessure était profonde et chaque communauté se replia sur elle-même. La politique britannique impérialiste imposa l'anglais comme langue d'enseignement, et comme le souligne Alain Danielou dans son intéressant ouvrage " Histoire de l'Inde " : " Les anciens centres de la culture hindoue furent donc graduellement annihilés, et seul l'enseignement privé de maître à élève parvint à maintenir la langue sanscrite et la philosophie indienne, parmi les brahmanes... ".

Nous pourrions alors parfaitement comprendre la fermeture de l'école de Delhi en 1862. Pouvons-nous pour autant conclure qu'une décision administrative fut à l'origine de la cessation de

toute activité enseignante au sein de l'école, ou bien le vieil homme atteint de cécité que nous décrit Gérard, nourrissait-il de nouveaux desseins, en particulier pour un nouvel élève vers 1860 ? A moins qu'il ne s'agisse tout simplement du choix délibéré de Gérard de se soustraire à l'enseignement de son gourou pour à son tour enseigner la philosophie de son maître à penser...

Quelle que soit la réponse, on pourra toujours comprendre pourquoi il décida de monter plus au nord, pour rejoindre une région éloignée de tout ce contexte social et culturel (Gérard/séquence 3).

Pendant un temps, j'ai bien cru que j'avais identifié le maître de Gérard. Rappelez-vous, ce sage de l'école de Delhi, nous dit mon ami, est un personnage âgé, devenu aveugle. Il porte une barbe blanche de la couleur de ses cheveux (Gérard/séquence 2). Plus loin, nous apprenons que son enseignement est essentiellement tiré des Védas (Gérard/séquence 5). Or à la même époque, le futur inspirateur du mouvement Arya-Samâj, Dayânanda Sarasvatî est initié par un grand maître aveugle, Swâmi Virjananda Sarasvatî, dont l'enseignement dispensé correspond en grande partie avec celui reçu par l'élève auquel s'est identifié Gérard. Cette figure historique de l'hindouisme, était-elle le maître du futur yogi ?

Je profitai alors du voyage en Inde de ma cousine Françoise pour lui demander de se rendre à Mathurâ. Cette ville, située à environ 140 kilomètres de Delhi, est précisément le lieu où Virjananda Sarasvatî vécut et enseigna. Un endroit où le mouvement Arya-Samâj est encore très influent.

Une fois sur place, Françoise réussit à se procurer plusieurs dessins représentant le vieil homme aveugle. Après me les avoir expédiés, je les présentai à Gérard pour identification.

Mon ami fut catégorique. Il ne s'agissait pas de son maître. Physiquement, il ne correspondait pas. D'autre part, Virjananda vivait à Mathurâ. Or Gérard précise que l'école était située à Delhi. Par contre, la photographie de Dayânanda Sarasvatî, l'élève de Virjananda, lui était familière. Ce qui n'est pas surprenant puisque ce disciple du maître de Mathurâ était très connu à Delhi.

Domage. Le maître de Gérard fut moins célèbre. Le temps passe et il a rejoint depuis dans l'anonymat toutes ces figures enseignantes qui, dans l'ombre, contribuèrent et contribuent encore à insuffler à leurs élèves ce savoir védique ancien.

Quant au départ des Ramandi pour le Bengale, il intervint, rappelons-le, autour de 1883. Toutefois ce détour historique nous permet de comprendre un peu mieux quelles furent les motivations réelles de cette famille indienne qui sembla bénéficier de la protection des Anglais.

La piste que je vais exposer maintenant pourrait expliquer leur départ. En effet, tous les éléments rapportés par Philippe nous font penser que les Ramandi sont riches et influents, comme pouvait l'être une famille princière à l'époque. Je vais même plus loin en émettant l'hypothèse que leur départ est directement lié à l'acte de 1876, par lequel la reine Victoria devint impératrice des Indes. Car cette décision politique fut assortie de l'intégration de tous les états princiers à l'empire. Cela entraîna la prise en compte par la couronne de tous les princes indiens qui ne pouvaient plus succéder sans le consentement du gouverneur général. Nuançons toutefois l'impact de cette décision qui dans les faits, ne fut pas réellement appliquée après 1876.

En fait, après la rébellion des soldats indigènes censés la servir, Sa Majesté était trop soucieuse de ne pas réveiller une seconde fois la colère de la population.

Voilà pourquoi il est tentant de rapprocher ces événements à l'histoire des Ramandi en supposant que le scénario qui suit ait pu s'appliquer à la famille de Chahanghir.

Pour certaines raisons qui demeurent obscures, les Ramandi auraient quitté le Pendjab en cédant volontairement leurs terres aux Anglais. N'oublions pas que durant ces périodes troublées, la loyauté des princes indiens pour la couronne britannique leur valut en retour une réelle gratitude. Ce qui ne fut pas le cas de ceux qui appuyèrent la révolte des Cipayes.

Attachons-nous donc maintenant à comprendre quelles sont les raisons profondes qui les ont poussés à s'installer dans la région du Bengale. Premièrement soulignons l'importance de cette province et de sa capitale Calcutta, intégrées à l'empire britannique et dirigées depuis 1854 par un gouverneur général. Ensuite, notons que la présence de l'oncle de Chahanghir (Philippe/Séquences 4 et 16) peut expliquer ce choix même si nous ne pouvons pas encore précisément établir quelle est la ville qu'il administre aux côtés des Anglais.

De toutes les manières, cela n'exclut pas qu'il ait pu organiser pour les siens une retraite de choix. Relevons tout de même que la présence d'un Indien à un haut-rang hiérarchique n'a rien de

surprenant au regard de l'ordonnance de 1879, recommandant qu'une proportion n'excédant pas un sixième des fonctionnaires fût réservée aux autochtones. Nous sommes alors en 1890.

Dans ce cas, pourquoi ne pas imaginer que cet homme fut l'un de ces rares Indiens privilégiés à avoir intégré le Service Civil indien (Indian Civil Service) ? D'autant plus, que lorsqu'il était en service en 1903, l'année vraisemblable du décès de Chahanghir, on comptait déjà 94 Indiens sur 1307 hauts-fonctionnaires en exercice dans ce corps prestigieux. Ou bien alors, était-il tout simplement un conseiller bien placé... Dans ce cas, avec le consentement des Anglais, il aurait installé sa soeur et toute sa petite famille au Bengale. N'oublions pas que des officiers britanniques sont très appréciés par les Ramandi. J'en veux pour preuve l'anniversaire du jeune Chahanghir fastueusement fêté (Philippe/séquence 7 et Wilfrid/séquence 7).

Quoiqu'il en soit, cet oncle semble jouir d'une autorité inhabituelle pour le commun des mortels indiens de l'époque. Philippe nous le décrit comme un gros personnage moustachu. Il travaille dans un bâtiment officiel. En prime, il possède un bureau (Philippe/séquence 4).

Autre indice : Philippe relève dans la pièce où son oncle travaille, une carte murale sur laquelle il distingue le mot district. Or il s'agit exactement du terme utilisé à l'époque par l'administration britannique ! En aparté, Philippe me dira même avoir cru lire " district of Bengale ".

Décidément, toutes ces coïncidences appuient l'hypothèse selon laquelle ce personnage a réellement existé. Je chercherai à en rapporter la preuve plus tard.

En attendant, arrêtons-nous un instant sur l'organisation administrative d'une province à cette époque.

Jacques Pouchepadass dans son livre " L'Inde au XXème siècle ", nous rappelle à quel point la tâche de l'administrateur de district est lourde. Finalement il y a peu de Britanniques pour occuper tous les postes de l'administration. Ce qui ne constitue pas a priori un handicap, les Indiens étant habitués à un gouvernement autocratique depuis des siècles. Sur ce point, on peut même dire que les grands services administratifs firent merveille. Outre les tâches qui incombaient à l'administration générale, relevons celles de la Police des Comptes et des administrations financières et judiciaires des provinces. C'est à ce niveau subalterne que nous retrouvons fréquemment des Indiens. Or, le principe de la délégation des pouvoirs permettait à ces sous-fonctionnaires une grande liberté d'action au coeur du territoire qu'ils avaient en charge.

L'oncle de Chahanghir était-il l'adjoint d'un de ces commissaires délégués, ou bien en assumait-il lui-même le rôle ?

Localisons à présent le point de chute de la famille princière. Cette maison, nous dit Philippe, se trouve près d'une rivière très large, en dehors de la ville. Sur la carte murale du bureau de son oncle, il la situe à l'est du Bengale. Au terme de sa deuxième séance, j'ai demandé à Philippe de reproduire de mémoire la carte. Elle représentait sans aucun doute possible, le Bengale et sa côte particulièrement découpée par le delta du Gange. Et si cela ne suffisait pas, retournons au début de la régression de Philippe, il nous parle d'un lieu s'appelant Sramabad ou quelque chose d'avoisinant (Philippe/séquence 1).

Or il se trouve précisément un endroit à l'est du Bengale et des bouches du Gange appelé Rabnabad qui correspond parfaitement à la description détaillée qu'il en fit. Comment pouvait-il connaître ce nom ? Jamais dans sa vie actuelle, Philippe n'en avait entendu parler. Il m'a fallu une recherche minutieuse pour repérer le nom de ce lieu. Après avoir acheté la carte au 1:1 500 000 du Bangladesh, j'ai localisé l'endroit. C'est le nom donné à un archipel d'îles très proches du littoral ainsi que celui d'une rivière ! Etait-ce cette rivière que Philippe nous décrit implicitement en notant, séquence 7, que des Anglais passent en bateau devant lui, alors qu'il se trouve dans le parc de sa maison ?

Rarement, une personne en état de régression retrouve le nom d'un lieu ou d'une personne si sa consonance ne correspond pas à un nom déjà entendu. Il est exceptionnel que Philippe se soit montré capable de prononcer avec autant de fidélité le nom de cette région du Bengale, dont il n'avait jusqu'alors, jamais entendu parler. Le plus souvent, la personne puise dans le référent de ses connaissances géographiques pour localiser un endroit précis. Nous aurons par ailleurs l'occasion de revenir sur cette incapacité car elle est parfois la source d'erreurs...

Par chance, tout devient suffisamment détaillé grâce à Philippe pour permettre une confrontation directe avec la réalité. Voilà pourquoi à partir de sa description de la maison et de ses

alentours, nous pourrions entreprendre le pari de la retrouver.

Nous gardons l'espoir que le bâtiment ait été assez solide pour avoir pu résister aux intempéries nombreuses en période de mousson. Avec une certaine ironie du sort, nous pourrions peut-être même y rencontrer les descendants des Ramandi. Rendez-vous au chapitre douze pour le découvrir. Voyons maintenant si un autre événement est susceptible de coller avec la vérité historique.

A l'occasion du précédent chapitre, nous avons déjà évoqué la scène où, Chahanghir, peu de temps avant sa mort, rendit visite à son oncle pour acheter à un Anglais une automobile. La date précise dont se souvient Philippe, le 12 janvier 1903 semble cohérente même si je l'ai rectifiée. Nous l'avons vu, lorsqu'il dit son altesse royale, le roi, il s'agit d'Edouard VII couronné le 9 août de l'année précédente.

Mais que penser de ce véhicule que Chahanghir veut acheter ? Nous savons qu'il ne pouvait s'agir d'une Rolls-Royce, à moins que Philippe ne se soit trompé quant au dernier chiffre de l'année en question, dernière hypothèse que j'ai retenue. En attendant, mon ami me dira avoir vu le véhicule garé devant le bâtiment où travaillait l'oncle de Chahanghir. Ce fait relevé au début du siècle, est-il en contradiction avec l'histoire de l'automobile ?

Non. En fait il n'y a rien de surprenant à trouver une voiture en Inde aux environs de 1903, puisque dès la fin du dix-neuvième siècle, l'industrie automobile connaît un véritable essor en Europe sous l'impulsion des Allemands, puis des Français.

Pour la petite histoire, c'est en 1886 que Daimler fait ses premiers essais à bord de son prototype pourvu d'un moteur à essence, puis Benz un autre géant de l'automobile allemande lui emboîte le pas. En France, sortie dès 1890, de la première Panhard et Levassor tandis que Peugeot construit ses premiers modèles. On peut toutefois penser que Chahanghir a pu acheter une voiture anglaise, même si dans ce pays, les Britanniques attendront 1900 pour que la première Lanchester soit offerte au public. Ainsi, si le début d'une véritable production industrielle est à mettre au crédit des Américains, notons qu'en 1903, on recensera déjà 4048 véhicules en circulation dans ce pays, 12984 en France et pas moins de 9674 en Grande-Bretagne.

En Inde, ce sont bien souvent les hauts-fonctionnaires et les officiers supérieurs de la Couronne qui importèrent les premiers véhicules. Ceux-ci feront leur apparition à Calcutta dès 1896. Le souci de posséder le dernier cri en matière d'automobile peut expliquer le besoin pour certains de revendre en seconde main, leur premier véhicule. Dans ce cas, Chahanghir aurait pu profiter d'une occasion cédée comme il le dit lui-même, par un haut-dignitaire anglais.

Notons que très tôt, les Maharajahs auront une passion invétérée pour les belles voitures, surtout les Rolls-Royce. En ce sens, il est important de constater que la fortune des Ramandi est suffisante pour se permettre le luxe d'acheter une automobile. Voilà qui atteste une nouvelle fois l'hypothèse de leurs origines princières.

Nous avançons. Les faits, les descriptions des lieux semblent bien se superposer à la réalité historique et géographique. S'ils ne constituent pas encore une preuve tangible de l'existence de ces personnages indiens, ils nous autorisent à penser qu'il sera possible de retrouver sur place les preuves indubitables, attestant que ces gens ont réellement existé autrefois.

En suivant un raisonnement similaire, nous pouvons penser que l'assassinat du gourou de Chahanghir dut également correspondre à un climat particulier (Wilfrid/séquence 12). Sur ce point, je vais approfondir ma description de la scène.

Peu de temps avant de revivre l'assassinat, je sens que je suis dans la région du Bengale, dans une des villes les plus importantes.

Au cours de ma première régression, je pensai à Calcutta à défaut de connaître le nom des villes alentours.

J'observai alors une voiture garée devant un bâtiment. A l'extérieur, dans les rues, je ressentis une certaine agitation. C'était le début de la soirée. La chaleur déclinait. La lumière prit une teinte dorée. Je venais de sortir d'une maison où j'avais, me semble-t-il, âprement discuté. A cette époque, je me sentais profondément lié à la cause indépendantiste. Après ma mort, je comprendrai facilement qu'il s'agissait d'un assassinat politique.

Le contexte social de l'époque peut-il expliquer cet acte criminel ? Que nous apprend l'histoire ? Cette séquence est-elle compatible en quelque sorte avec la réalité historique du Bengale

au début du vingtième siècle ?

Dans un premier temps, comprenons les raisons qui ont animé le gourou de Chahanghir. D'abord, il fut indépendantiste. Rien n'est moins surprenant pour l'époque. Le mépris affiché par les Anglais de la culture indienne a progressivement creusé un fossé d'incompréhension entre les deux communautés.

D'ailleurs, bien avant Gandhi, d'importants mouvements se sont constitués pour défendre l'identité indienne tout en introduisant de nouvelles règles. Néanmoins les nombreux schismes de ces tendances ont mis dos à dos certains Indiens.

Le gourou de Chahanghir aurait-il été victime de ces oppositions violentes ? Car ne rêvons pas, la création du Congrès national indien à partir de 1880 ne représentera pas les revendications de toute la communauté indienne. Bien au contraire, les Indiens à la tête de ce mouvement ont un peu perdu de leur identité, coincés entre leur éducation britannique et l'héritage culturel de leurs frères. Pire encore, parce qu'ils communiquent en anglais, ils discréditeront aux yeux des Britanniques les autres tendances indépendantistes, en les affublant de pratiques obscurantistes et révolues.

Qu'en est-il pour le gourou de Chahanghir ? A quel milieu appartenait-il ? A partir de quand s'est-il engagé au sein d'un mouvement nationaliste ?

Nous pouvons déjà répondre à cette dernière question. Après m'être séparé de " mon " élève, j'ai la conviction d'avoir activement milité pour la cause indienne dans un mouvement éloigné de toute influence anglaise. Nous pouvons situer cette période de " ma " vie à partir de 1902.

Il m'est impossible d'énumérer dans le cadre de ce livre toutes les tendances nationalistes de l'époque. Toutefois, nous pouvons dégager trois principaux courants, dont la principale caractéristique pour certains d'entre eux est d'avoir tenté un compromis entre le contenu traditionnel des textes sacrés et une application plus moderne de ces enseignements. Notons au passage que ce sont finalement les Anglais eux-mêmes, qui par leur tolérance à l'égard de l'hindouisme, ont permis ce réveil des aspirations nationalistes.

En 1828 à Calcutta, Rammohun Roy (1772-1883) crée le Brahma-Samâj en tentant d'unifier la pensée hindoue à celle du christianisme protestant. Après sa mort en 1833, plusieurs disciples tels Debendranath Tagore et Keshab Chandar Sen, reprirent à leur profit son oeuvre de visionnaire. Toutefois, cet esprit d'ouverture et de tolérance du fondateur se transforma sous l'influence de la génération suivante, en un mouvement social, sans parvenir d'un point de vue religieux, à s'aliéner les masses indiennes. Celles-ci étaient visiblement dépassées par cette tentative d'ouverture devenue trop rigide dans les actes. D'autre part, le Brahma-Samâj me semble trop proche de la culture anglaise pour avoir pu s'attirer les faveurs du gourou de Chahanghir.

Autre figure légendaire du renouveau de la pensée indienne :: Ramakrishna Paramahansa. Prédisposé aux transes, aux expériences mystiques, il fut initié par un autre sage, Tota Puri, qui lui enseigna comment dépasser le culte de l'adoration de Kali pour rejoindre Dieu. Au terme d'une très longue extase en 1866, il entreprit de démontrer l'unité, l'universalité de tous les courants religieux, en particulier à son disciple Vivekananda qui eut cependant quelques peines à intégrer l'enseignement de son maître. Cependant, après la mort de Ramakrishna, celui-ci sut exporter sa parole en allant jusqu'à Chicago en 1893 défendre la pensée indienne avant de s'éteindre en 1902.

En fait, la paternité d'un Hindouisme réellement plus agressif revient à Dayânanda Sarasvatî, que Gérard semblait connaître autrefois.

Cet ascète né en 1824 à Kathiawar prône un enseignement védique monothéiste. Comme le souligne Jacques Dupuis dans son " Histoire de l'Inde ", il n'est pas imprégné d'éducation anglaise. En ce sens, il est suffisamment proche de la culture sanscrite pour s'en faire le défenseur. Enseigné par Swâmi Virjananda Sarasvatî un grand mystique atteint de cécité sur qui nous reviendrons plus loin, il fonde en 1875 l'Arya-Samâj, très influent au Pendjab et dans les provinces unies. Auteur du Satyârtha Prakâsh, littéralement le flambeau de la vérité, il s'insurge violemment contre tous ceux qui prônent l'adoration des images et des statues. Il milite activement pour un retour à l'enseignement strict des Védas. Il est partisan pour la reconversion des chrétiens ou des musulmans à l'hindouisme. Contre les castes et le mariage des enfants, la prohibition des voyages outre-mer qui selon lui ne souillent pas mais enrichissent l'Indien qui les pratique, il aura réussi le tour de force de justifier la modernité de sa réforme par son interprétation des Védas. Au sein de sa communauté, l'intouchable devenait l'égal du brahmane.

Dès lors on comprend mieux que sa vision holistique de notre monde ne plut pas à certains prêtres et charlatans. En d'autres termes, tous ceux qui détenaient alors leur autorité grâce au poids des superstitions s'insurgèrent contre lui. Néanmoins, malgré l'empoisonnement qui devait lui être fatal en 1883, son mouvement n'eut de cesse de connaître un succès croissant.

Relevons que sa doctrine est en tous les cas semblable à celle que prônait Gérard dans l'ashram. Pour cette raison, l'Arya-Samâj est le mouvement le plus proche de l'esprit moderniste du gourou de Chahanghir. Pourtant, même si Dayânanda en voulait plus à la passivité de ses frères qu'aux occupants britanniques, certains historiens s'autorisent à penser que son mouvement le dépassa, et fut en partie à l'origine des violences au Bengale en 1905. A ce sujet je crois que ces actes de terrorisme furent bien plus la conséquence de la doctrine d'un autre homme: Bal Gangadhar Tilak (1856-1920).

Ce journaliste de profession fut un des éléments catalyseurs des forces nationalistes en présence. Au travers de son livre, le Gita Rahasya qu'il écrivit alors qu'il était en prison, ce personnage érudit en sanskrit, défendait la thèse selon laquelle la vie ne peut s'épanouir que grâce à l'action. Politiquement, cela supposait de se faire entendre par d'autres moyens. Or, il faut croire que le gourou de Chahanghir paya de sa vie cette manière de voir les choses...

En effet, nous pouvons déduire que l'assassinat politique du maître à penser de Chahanghir est survenu aux environs de 1919. Or quelques années auparavant, en 1905, la décision du gouverneur général Lord Curzon de partager le Bengale entre musulmans et hindous, marque le début d'une rupture prononcée entre les Indiens et les Anglais. Ne doit-on pas voir dans cette décision, l'élément catalyseur de la prise de position sans concession pour l'indépendance de l'Inde du gourou de Chahanghir (Wilfrid/ séquence 11) ?

Plus tard, la volonté d'instituer des électors séparés n'arrangera rien. La jeunesse bengali se sent alors profondément trahie. Elle prend brutalement conscience que l'instruction occidentale d'un Indien, ne signifie pas pour autant son affranchissement des limites sociales que lui impose l'occupant. Dès lors, rien n'empêche à ces jeunes de se constituer en des sociétés secrètes, où se consolident les fondements d'un nationalisme exacerbé et fanatique sous l'influence de maîtres à penser tels que Aurobindo Ghosh (1872-1950).

Un peu partout, des actions terroristes se développent dans la province qui a subi le plus longtemps le joug britannique. Ces actions de guerre s'accompagneront dès 1906, du boycottage des marchandises anglaises. En outre, la victoire du Japon sur la Russie en 1905 n'est pas non plus étrangère à ce durcissement, car pour la première fois, un peuple asiatique démontrera par la force la vulnérabilité d'une nation " occidentale " Dès lors, jour après jour, les règlements de compte n'en finiront plus entre tenants de tel ou tel mouvement, sans compter les nombreux heurts qui opposeront musulmans et hindous.

Le gourou de Chahanghir figurait-il dans cette macabre liste de victimes ? Si oui, pour quelles raisons fut-il assassiné ? Toutes les réponses dorment peut-être encore aujourd'hui dans les archives de la Bibliothèque Nationale de l'Inde à Calcutta.

En attendant, aucune piste ne doit être écartée, car plus tard, l'action de Gandhi, après son accession à la direction du Congrès national indien en 1915, peut aussi expliquer la fin tragique du gourou de Chahanghir. En effet quand en 1920 le " Mahatma " lance sa campagne de désobéissance civile, tout ne s'est pas effectué dans la non-violence.

Nous l'avons vu, Calcutta vit dans un climat de violence et d'incompréhension entre les communautés musulmane et hindoue. Une fois encore, la décision britannique de destituer la ville de son titre de capitale de l'Inde au profit de Delhi en 1912 n'arrange rien.

Notons par ailleurs que ces tensions seront décuplées plus tard et atteindront leur paroxysme lors de la scission entre l'Inde et le Pakistan en 1947. A l'échelle du Bengale cela se passera dans une effusion de sang. Le Pakistan oriental (devenu depuis 1971 le Bangladesh) ne comprendra pas la décision de laisser Calcutta et la partie occidentale du Bengale aux Indiens. Pour les Hindous restés du mauvais côté parmi la majorité de confession islamiste, le chemin de l'exil s'imposera. Ils seront plus de quatre millions à quitter leur terre d'origine pour trouver refuge en Inde et éviter la répression. Cette répression agira d'ailleurs dans les deux sens puisque l'intégrisme religieux se manifesterà avec la même sauvagerie dans les deux camps.

Cette parenthèse est utile car il nous faudra tenir compte de ces données historiques lorsque

Philippe et moi, nous tenterons de retrouver les descendants de Chahanghir. La logique voudrait qu'ils aient probablement quitté la région de Rabnabad pour retrouver en plus grand nombre en Inde des adeptes de leur religion. En attendant de pouvoir le vérifier, revenons du temps des troubles nationalistes, à l'échelle du pays tout entier.

Avec les nouvelles revendications de Gandhi, l'agitation semble préoccuper au plus haut niveau les Anglais. En 1919 le juge anglais Justice Rowlatt fait adopter ses lois permettant de juger sans garantie les agitateurs. Le 13 avril 1919 le général Dyer applique à la lettre ces consignes en massacrant à Amritsar 379 Indiens et en faisant plus de 1200 blessés.

Devant ce tragique tableau de la réalité, on comprend mieux alors qu'un Hindou de l'époque, farouchement indépendantiste à en croire son élève (Philippe/séquence 13) et mes propres régressions (séquences 11 et 12), ait pu risquer sa vie pour ses opinions. Par chance, ou parce que cela était prédestiné, ces hommes ont suffisamment marqué de leur sceau l'histoire de leur pays pour que nous sachions bientôt s'ils ont réellement existé ou non.

Force est de constater pour l'instant, que les autres séquences sont quelque peu en marge des événements historiques. Contrairement à son élève, le yogi auquel s'est identifié Gérard ne sembla point prendre part à l'agitation politique qui secouait le pays. En fait, plus le temps passera et plus cet homme se repliera sur lui-même et vivra en ascète comme le veut la tradition hindoue pour ses saints hommes, loin de toute conjoncture économique, politique ou sociale. Seul son départ de l'école de Delhi peut éventuellement être associé à un fait historique comme nous l'avons vu plus haut. Dans ce cas il reste peut-être des traces écrites de ces événements. L'école semblait être constituée d'un vaste bâtiment. Était-elle le centre d'un important courant religieux hindou ? Si oui à quel courant s'apparentait-elle ? Est-elle toujours en place aujourd'hui ??

On pourra relever un autre indice important quand Chahanghir suit son gourou sur un chemin enneigé (Philippe/séquence 10). Où se trouvent les deux hommes à ce moment ? Dans la vallée du Gange ? Plus au nord ? En tous les cas, il s'agit d'un lieu visité en hiver pour qu'ils puissent y rencontrer la neige. Sommes-nous au Cachemire ou dans la région du Bhoutan ? N'oublions pas que l'Inde s'est constituée sous l'influence britannique, un vaste réseau ferroviaire dès la fin du dix-neuvième siècle qui n'empêchait pas des voyages sur de longues distances. Pourtant Philippe parle de collines, il ne distingue pas de hautes montagnes...

Dans ce cas, sera-t-il possible de retrouver des données météorologiques faisant état de faibles chutes de neige dans la vallée du Gange un certain hiver de la fin du siècle dernier ?

C'est sur cette énième question que je souhaite clore ce chapitre, en étant conscient qu'il sera difficile de faire la lumière sur toutes ces interrogations.

Place maintenant aux préparatifs, aux recherches sur le terrain et dans les grandes salles silencieuses des archives nationales anglaises et indiennes.

Et comme l'aurait dit tout aussi bien Dayânanda Saraswati :: place à la Vérité.

CHAPITRE SEPT

LA DANSE DE SHIVA

" Il se peut qu'il y ait dans votre famille, vos amis, vos voisins, un être de lumière. Un jour ou l'autre, il viendra à vous, simplement, sans artifices, comme un questionnement. Car ces êtres sont des guides terrestres. Il y a d'autres guides, sur d'autres plans, qui guident eux-mêmes ces êtres de lumière, ou d'autres âmes moins évoluées. "

Kumaël/Enfants de lumière/Etres de lumière

Ma décision de partir rechercher l'ashram, où j'avais pu recevoir un enseignement spirituel avant de devenir le gourou de Chahanghir, fut prise instantanément après ma première régression en juin 1989.

La description des environs immédiats de la bâtisse était suffisamment détaillée pour permettre une confrontation approfondie avec la réalité. Le hic, c'est que je n'avais pas la moindre idée du secteur géographique où il pouvait se trouver. J'étais terriblement conscient que la chaîne himalayenne n'était pas seulement constituée de quelques collines...

Heureusement, plusieurs séquences permettent de situer l'ashram où, souvenez-vous, le yogi enseigna à ses élèves l'art d'être en harmonie avec le Tout.

Ainsi, nous trouvons une première indication quand Philippe dit que le gourou de Chahanghir a les yeux bridés, qu'il vient du nord et qu'il appartient à une ethnie différente de la sienne (Philippe/Séquence 11). A ce moment les deux hommes sont quelque part dans la vallée du Gange. Au nord, il y a effectivement le Népal et il est exact d'avancer qu'un Indien originaire du Pendjab est différent d'un Gurung habitant près des Annapurnas. Qui, en effet, n'admettrait pas de différences physiques entre un Suédois et un Italien du Sud ?

De plus, Catherine me demanda une description très précise du lieu où se trouvait l'ashram. Je lui répondis qu'il se situait sur une sorte de crête, au sommet d'une petite colline.

D'un côté, en contrebas, il y avait des rizières que nous cultivions pour subvenir à nos besoins, tandis que de l'autre, je notai la présence d'une végétation abondante. Sur le versant nord, je précisai que la colline se prolongeait et devenait boisée. Je fis encore la remarque qu'il s'agissait là de hautes collines, situées devant de hautes montagnes.

Par contre, je n'ai pas dit que nous nous trouvions en Inde, pour la bonne raison que la notion de pays me semblait étrangère depuis ce coin reculé du monde ; et ce, même si je savais que l'essence de notre enseignement était intimement liée à ce que ce seul nom évoquait en nous. Ces propos seront d'ailleurs confirmés par Gérard au cours de sa séance, lorsqu'il annoncera qu'il tenait son savoir du maître de l'école de Delhi (Wilfrid/Séquence 5 et Gérard/séquence 4).

Cependant, il faut noter que les observations relevées par Gérard ne me furent d'aucun secours, puisque mon premier voyage précéda de trois mois la régression que je lui fis faire à mon retour. Il en va de même des souvenirs rapportés au cours de ma seconde régression avec Béragère.

Ceci dit, j'avais pu facilement déduire à partir des éléments de ma première régression, que seul le Népal présentait les détails d'un relief semblable.

Ce pays, pris en tenaille entre l'Inde au sud, à l'ouest et à l'est, et le Tibet au nord, abritait vraisemblablement l'ashram dans un de ses recoins.

Le relief de cet état est un peu à l'image d'un escalier. Sur toute la longueur de sa première marche s'étale le Térai, vaste plaine située sur la frange sud. Il est recouvert par la jungle. Ensuite, nous trouvons les premiers signes annonciateurs du gigantesque choc du sous-continent indien avec l'Asie. De hautes collines caractérisent cette étroite bande de terre, coincée sur toute sa longueur,

entre le Téraï et l'ultime marche : la célèbre barrière naturelle que constitue l'Himalaya avec ses nombreux sommets de plus de 8000 mètres.

L'ashram se situerait donc au Népal, entre la plaine du Téraï et les hauts-sommets himalayens puisque " ce sont de hautes collines situées devant de hautes montagnes... " .

Très bien, mais où le localiser exactement dans cette zone large de quelques dizaines de kilomètres, et dont la longueur avoisine les six cents kilomètres ? Comment le savoir ? A aucun moment au cours de ma régression, je n'avais été en mesure de citer le nom d'une ville ou d'un village près de l'ashram.

C'est alors que curieusement, peu de temps avant le voyage, je relevai dans une revue spécialisée dans l'ésotérisme, une étrange publicité louant les mérites d'un homme soi-disant capable de vous révéler votre existence passée. Intrigué, et ne reculant devant aucune méthode, aussi irrationnelle fût-elle, je rentrai en contact avec l'auteur de l'annonce.

Suivant ses recommandations, j'avais déposé l'empreinte digitale de mon index gauche sur une feuille de papier, car de cette manière, il affirmait être capable de localiser précisément le lieu où j'avais vécu ma dernière existence. Avouez que je ne pouvais tomber mieux !

Quelques jours plus tard, je recevais un important courrier avec la démarche à suivre pour recevoir son enseignement spirituel, non sans arrière pensée lucrative. Par contre, il avait vu grâce à un tracé de vie bouddhiste dont il avait le secret, que j'avais séjourné autrefois dans le secteur ouest du Népal. Surprenante coïncidence ou pouvoir spirituel ? Toujours est-il qu'il s'agissait là d'un nouvel indice. Désormais je pouvais en priorité limiter mes recherches à un secteur précis du pays.

Avec le recul, j'avoue que cette démarche peut paraître parfaitement ridicule, ou tout du moins, sans fondement logique. Toutefois, le recoupement des données obtenues pendant les séances m'avait au moins permis de situer l'ashram quelque part au Népal. Dès lors, rien ne m'interdisait d'user d'autres moyens moins conventionnels pour tenter le pari de retrouver plus facilement l'endroit. Je cherchais simplement à gagner du temps une fois sur place, en organisant un programme de recherches donnant priorité à des indices révélés à l'aide de techniques ésotériques.

Comment procéder autrement ? Je me voyais mal parcourir les 140 000 km² du royaume, croisant les doigts, en attendant de tomber nez à nez avec l'ashram.

Aussi, après avoir privilégié cette piste, je fis l'inventaire de toutes les villes ou villages importants à l'ouest du Népal, comme me l'avait recommandé dans son courrier, le mystérieux personnage. Cette méthode eut pour effet radical d'exclure toute la vallée de Katmandou, où sont concentrées près de la capitale plusieurs cités importantes. Puis par un quadrillage minutieux, je voulus trouver quelles pouvaient être les villes les plus proches de l'ashram. De cette manière, une vingtaine de localités furent retenues dans un premier temps, après quoi j'exclus de cette liste, toutes celles qui ne correspondaient pas aux éléments suivants : végétation luxuriante, possibilité de cultiver en rizières, altitude située entre 1000 et 2500 mètres. Une fois ce travail terminé, moins d'une dizaine de villes pouvait encore correspondre. L'autre étape du dépouillement allait pouvoir commencer.

Le lendemain, je fis appel à une amie susceptible de me donner quelques indices supplémentaires...

Lucie venait de s'installer dans la région pour passer une retraite paisible. Très ouverte à la spiritualité, toujours en quête de réponses aux grandes questions existentielles de ce monde, elle avait effectué sous ma conduite plusieurs séances de régression. Elle ne fut donc pas étonnée quand en dépliant une carte de l'Himalaya, je lui demandai de situer l'emplacement de l'ashram !

Lucie est radiesthésiste. A l'aide de son pendule, elle opère des diagnostics. Mais jusqu'à ce jour, elle n'avait jamais entrepris de localiser un point précis sur une carte géographique. Prudente, elle crut bon de préciser qu'elle ne pouvait pas me garantir le résultat. Qu'à cela ne tienne, rétorquai-je, je ne lui en tiendrais pas rigueur, je voulais tenter coûte que coûte l'expérience.

Voici comment nous procédâmes : tandis que je me concentrai, Lucie disposa et immobilisa le pendule au dessus d'une localité. Puis je posai la question à voix haute, sachant que la formulation devait être aussi claire que concise :

" Est-ce la ville ou le village le plus proche de l'ashram que j'ai décrit dans mes visions ? "

Ce disant, je repensai à cette journée où Jocelyne avait servi de canal entre mon guide et moi, en songeant que cette fois, ce serait Lucie et son pendule qui pouvait établir le contact...

A mon grand soulagement après plusieurs tentatives infructueuses, l'instrument inversa sa

course.

Il se mit à tourner de plus en plus vite au dessus du nom d'une ville. Et je songeai que certains mystiques auraient pu voir dans cette manifestation, la danse de Shiva lui-même.

Pokhara.

Une ville en pleine expansion depuis que le Népal s'est ouvert au tourisme ; le point de départ de nombreuses randonnées encore appelées " treks " vers les camps de base des Annapurnas. Autrefois, ce n'était qu'un gros village autrefois, complètement coupé du monde, ce qui peut expliquer mes paroles en régression : " On ne peut pas dire qu'il s'agisse de l'Inde. On n'a pas de notion de pays. On est coupé de tout ".

Cette ville est située à environ deux cents kilomètres à l'ouest de Katmandou. Elle est accessible par la route, ou mieux encore, en avion. Elle se trouve en bordure du plus grand lac du pays, le lac Phewa.

J'eus alors l'inexplicable et intime conviction de ne pas me tromper. L'ashram se situait forcément dans les environs de cette ville.

Je remerciai du fond du coeur mon amie visiblement amusée par ma démarche et le crédit que je portais à cette expérience.

Avec le temps, je me suis demandé quelles pouvaient être les raisons d'une telle certitude ?

En fait, tout est question de bon sens. Ou tout ce que j'ai ressenti en état de conscience modifiée est du domaine du rêve, de l'imaginaire, de l'illusion, ou bien tout est fondé et correspond à une réalité historique et géographique. Auquel cas, il sera possible de le démontrer dans les faits.

Si cette deuxième hypothèse se confirme, elle entraîne inévitablement d'autres questions. Comment l'esprit peut-il accéder sous certaines conditions, à une sorte de mémoire collective ? Comment la personne qui fait l'expérience, peut-elle se souvenir avec tant de détails de la vie d'un homme, dont elle ne connaissait, ni ne soupçonnait en aucune façon l'existence avant la séance ?

Puisque sans se référer à un livre d'histoire, un reportage télévisé ou une quelconque source d'information qui ait pu le conditionner, n'importe lequel d'entre nous est capable de ramener à sa conscience les souvenirs de quelqu'un d'autre, nous devons admettre que notre esprit s'affranchit des limites que nous lui connaissons aujourd'hui.

En somme, cela semble démontrer que le physique et le spirituel sont deux états différents qui interagissent.

De cette manière, si nous admettons que l'esprit est une manifestation indépendante des lois qui régissent la matière, nous pouvons raisonnablement penser qu'il n'en demeure pas moins la cause. Comme le souligne le physicien Jean Charon, nous pouvons nous demander comment la matière peut s'organiser sans l'esprit. Tout objet fabriqué de la main de l'homme n'a-t-il pas été pensé préalablement ? Alors pourquoi cette loi ne s'appliquerait-elle pas aussi à la nature ?

Or si l'esprit gouverne la matière, pourquoi n'aurait-il pas agi dans un certain sens avec le pendule de Lucie ? Dans ce cas, il faut admettre qu'il est comme une Force consciente et agissante aussi bien dans la matière qu'au delà. Sinon, comment expliquer le phénomène de régression dans une vie antérieure ?

Pour répondre à toutes ces questions, j'ai accredité ce qui m'avait été révélé par Lucie. Car si réellement une Force consciente avait tenté de communiquer par le pendule, je devais logiquement retrouver l'ashram quelque part aux environs de Pokhara. Bien sûr, je n'ai pas la prétention d'expliquer cette Force, je m'efforce uniquement de témoigner de quelle manière j'ai cherché à savoir si elle existait ou non.

Pour parvenir à mes fins, je devais me rendre sur place et vérifier ou pas l'exactitude des visions ressenties au cours de ma séance. Je ne songeai pas pour le moment à identifier l'homme. L'absence de registres à cette époque, le contrôle très approximatif des naissances ne me permettraient pas de retrouver son état civil. L'endroit était trop éloigné des préoccupations de la monarchie régnante à Katmandou. Je me consolais en me disant que l'identification des personnages interviendrait peut-être plus tard et ferait l'objet autres voyages.

En attendant, j'organisai seul cette première expédition qui devait être la clé de voûte de toutes mes recherches futures. Cependant, il me fallait aussi m'imprégner au travers de nombreuses lectures des faits et coutumes de ce peuple. Je devais me familiariser le mieux possible avec les

traditions d'un Hindou.

Je profiterai donc de ce chapitre pour brosser un rapide portrait des Hindous et de leurs croyances. Qu'ils me pardonnent cette gageure !

Car l'exercice s'avère difficile du fait qu'il existe presque autant de familles indiennes que de castes. Aussi est-il important de garder à l'esprit que chaque geste, chaque attitude de l'autochtone est conditionné par le poids incommensurable de ses croyances. A tel point, qu'aucune des réformes modernes n'est parvenue à infléchir de manière significative la façon de pensée d'un Hindou.

A son crédit rappelons que la civilisation de l'Inde ancienne est l'une des plus vieilles du monde. On estime que l'apogée de la civilisation de l'Indus eut lieu vers 2500 avant J.-C. Depuis, des fouilles archéologiques ont mis à jour d'importantes cités, parfaitement structurées et organisées, qui témoignent indéniablement d'une forme d'urbanisme avancée pour l'époque, en comparaison avec l'histoire du " vieux " continent.

Plus tard, vers 1500 avant J.-C., la pénétration de tribus indo-européennes dans le nord-ouest de l'Inde contribua à un important brassage entre les différents peuples et cultures qui composaient déjà une formidable mosaïque ethnique. De cette cohabitation naquit la culture védique.

Les mythes, transmis oralement de génération en génération, puisent probablement leur inspiration dans ce que fut réellement le mode de vie de ces hommes. Doit-on croire pour autant les propos tenus par certains historiens téméraires ? De ces vieux textes Hindous, ils tirent la conclusion que ces civilisations lointaines jouissaient de connaissances bien plus en avance sur les nôtres...

Toujours est-il que c'est bien après, vers 700 avant J.-C., que ces histoires et légendes seront retranscrites progressivement par écrit. Dès lors, elles constitueront les Védas, les Brâhmanas et les Upanishads. C'est dans leur prolongement, que les historiens situent la guerre du Mahâbhârata, ainsi que la mise en pratique du système des castes, toujours en vigueur aujourd'hui dans la plus grande démocratie du monde. En fait, cette notion de caste est due à l'interprétation d'un passage des Védas, dans lequel à chaque partie du corps une qualité et une fonction différente sont attribuées.

Ce n'est que vers 500 avant J.-C., que furent consignés les poèmes épiques que perpétuent toujours les traditions indiennes, à savoir le Râmâyana et le Mahâbhârata duquel est extrait la Bhagavad-Gîtâ.

Au cours des âges, d'autres livres seront écrits : le Bhâgavata-Purâna aux environs du XI^{ème} siècle, la Gîtâ-Govinda vers 1200. Ces textes s'inspireront toujours de mythes plus anciens.

Par la suite, les conquêtes tour à tour des Huns, puis surtout des Arabes laisseront elles-aussi leurs empreintes. Néanmoins, elles n'entameront pas en profondeur la croyance en les valeurs fondamentales de l'hindouisme. D'ailleurs quelle religion pourrait bien ébranler ce système de croyances ? L'hindouisme n'est pas seulement une religion, c'est surtout une philosophie qui accepte avec beaucoup plus de tolérance que nulle autre, une pluralité d'interprétations. Certains brahmanes vous diront même qu'il n'existe qu'un seul et unique Dieu comme le croient les chrétiens, à la différence qu'il revêt aux yeux des Hindous une infinité de visages.

Illustrons cette pluralité au travers de leur Trinité : ce que Brahmâ crée, Vishnu le préserve, puis Shiva le détruit. A eux-seuls, ils symbolisent la perpétuité du cycle création -évolution- destruction.

Dans la pratique, de nombreuses autres divinités sont adulées, chacune étant le reflet d'une caractéristique de la Nature. De temps en temps, nous disent les Hindous, un de ces Dieux se manifeste en s'incarnant parmi les hommes. Ainsi, Krishna représente à leurs yeux la huitième incarnation de Vishnu et demeure certainement à ce titre, l'Avatar le plus populaire en Inde.

En fait, il suffit d'approfondir ses connaissances de la mythologie hindoue pour s'expliquer plus facilement certaines composantes des coutumes indiennes. J'en veux pour preuve le principe de la sacralité des animaux tels la vache ou le singe qui remonte à des événements les présentant comme des alliés de nombreuses divinités. La lecture du Râmâyana nous enseigne par exemple que Rama se fit aider par une armée de singes pour venir à bout de son ennemi...

Finalement, nous pouvons constater que de nos jours, la littérature sanscrite est davantage préservée que le latin ou le grec dans nos pays. Ceci est probablement dû à ce que toute cette culture s'est transmise, et continue de l'être aujourd'hui, par l'enseignement direct de maître à élève. C'est d'ailleurs une constante intéressante à relever au cours des âges, d'autant plus que nous retrouvons cette tradition hindoue dans les trois régressions qui nous intéressent. Un maître aveugle enseigne les

Védas à son élève (Gérard). Celui-ci fonde un ashram et enseigne à son tour ce que son maître lui a appris. Puis un de ses élèves (Wilfrid) instruit à son tour le jeune brahmane (Philippe) d'une famille installée au Bengale. A en croire cette histoire, les frontières n'ont pas plus d'importance que les distances. Dès lors, on comprend mieux comment cette culture védique a survécu à de si nombreuses invasions.

Toutefois, le temps est venu d'apporter une clarification en ce qui concerne les titres de sagesse des grands initiateurs orientaux. Si Swâmi peut se traduire par seigneur, ou bien encore maître, ces personnages qui font l'âme de l'Inde n'ont la plupart du temps rien à voir avec les individus qui usurpent leur nom en occident.

L'amalgame entre le sage mystique de l'orient et le gourou de nos sectes occidentales est trop présent dans nos pays européens et outre-Atlantique. Il faut absolument que chacun soit en mesure de faire la part des choses. Hélas, le mal n'est pas nouveau. Au début de ce siècle, Alexandra David-Neel déplorait déjà l'influence de trop nombreux charlatans dans le berceau même de l'hindouisme.

Mais comme le disait le Christ, vous reconnaîtrez la qualité d'un arbre à ses fruits. Alors à l'image des illustres figures spirituelles de notre histoire, il convient de respecter ces yogis. Leur enseignement a véhiculé au fil du temps, cette forme de sagesse millénaire qui par certains aspects, fait bien défaut à notre civilisation.

CHAPITRE HUIT

SUR LES TRACES DE L'ASHRAM

*" Comme l'arbre, comme la pierre et l'oiseau, vous êtes nés sur un ordre de la lumière, et c'est à la lumière que vous retournerez.
Etincelle de matière et de feu, l'homme est venu sur terre le temps d'un passage, pour y vivre les expériences qui mènent à la Connaissance. "*

Kumaël/La mission de l'homme sur terre

Samedi 15 juillet 1989, aéroport d'Orly (Paris)

C'est avec un début de mal de gorge que je prends le vol Paris-Kathmandou via Dacca. Pour la petite histoire, le prédissent du Bangladesh nous accompagne après avoir assisté aux cérémonies du bicentenaire de la révolution française.

Aussi curieux que cela puisse paraître, dès ma montée dans l'avion, j'ai la nette impression d'un duel intérieur. Comme si des forces opposées entraînent en conflit. D'un côté ce fort désir de retrouver sur place les preuves attestant la véracité de mes souvenirs et de l'autre une peur, une crainte difficile à définir.

A bord, je fais connaissance avec Jean-Philippe. Il se rend à Bangkok. Il est très ouvert à la spiritualité. Mon projet ne l'étonne qu'à moitié. Il connaît bien le Népal qu'il a déjà longuement visité. Grâce à lui, j'obtiens quelques adresses.

Cette fois, plus aucun doute, le duel intérieur a commencé. D'un côté, la maladie m'entraîne dans une spirale du doute. Je commence à m'interroger sérieusement. Comment puis-je soigner cette angine d'autant plus qu'une forte fièvre me gagne ? En dépit de ma trousse de pharmacie qui a de quoi me protéger des moustiques et du paludisme, je n'ai rien pour atténuer un tant soit peu l'infection. Je n'avais pas pensé un seul instant avant le départ, que je pouvais couvrir une angine. Heureusement j'ai trouvé un allié et un guide en la personne de ce nouvel ami qui se rend en Thaïlande.

Dimanche 16 juillet, Dacca (Bangladesh)

Escale de 24 heures. L'enfer.

Ma fièvre atteint des sommets. Quatre heures d'attente avant de nous rendre à l'hôtel loué par la compagnie.

Puis la réalité qui vous gifle, qui vous secoue de votre torpeur. Des dizaines d'enfants mal vêtus qui cherchent à obtenir au travers d'une pièce, un peu de la puissance que vous représentez à leurs yeux.

L'hôtel n'a de standing que le nom. Je cherche à récupérer du voyage dans ma chambre. Jean-Philippe s'occupe de m'apporter des boissons et cherche auprès d'autres voyageurs des médicaments. Depuis la fenêtre j'observe des gens vivre à l'intérieur de tuyaux de canalisation. Au loin, un minaret...

Ma gorge me fait de plus en plus mal mais ma fièvre diminue. Dehors, la nuit tombe. J'avais bien emporté avec moi quelques suppositoires mais la chaleur moite les a faits fondre depuis longtemps !

A cet instant, j'avoue hésiter sur les suites à donner à cette aventure. J'envisage même un rapatriement. Jean-Philippe me remonte le moral et me conseille. C'est décidé. Une bonne nuit de

repos et puis dès demain, ce sera le Népal. Là-bas je me rendrai à l'ambassade de France pour consulter un médecin car je manque sérieusement d'antibiotiques. Il faut dire que ce climat tropical, ces courants d'air chaud permanents, cette humidité constante en cette période de mousson n'arrangent rien.

Dans la soirée je sympathise avec un serveur musulman de l'hôtel. Je lui laisse trois dollars et une carte postale de la ville où j'habite.

Le Bangladesh est un des pays les plus pauvres du monde. Je repense à ces étendues d'eau submergeant les terres, comme si le Gange, le fleuve sacré des Hindous se vengeait de ce pays musulman en emportant tout sur son passage. Trop facile pourtant. Ici, il reste encore douze pour cent des gens qui font allégeance aux divinités hindoues.

Attendre.

Et jusque tard dans la nuit, résonnent ces interminables coups de klaxon comme autant de râles intermittents, impute-les et bruyants.

Lundi 17 juillet, de Dacca à Katmandou

Je suis réveillé à 4 heures 30 du matin par l'appel à la prière lancé du minaret tout proche de l'hôtel. je fais connaissance avec deux nouveaux personnages, un lézard et un énorme cafard. Bref, la matinée s'annonce bien d'autant plus que le départ initialement prévu pour 11 heures est reporté en fin d'après-midi.

Enfin parti...

Depuis le hublot, je distingue à présent les sommets himalayens qui percent la couche nuageuse. Grandiose !

Peu de temps après, nous survolons le Terai, puis les collines autour de Katmandou. Quelle excitation ! Je suis comme un enfant à quelques minutes d'ouvrir ses cadeaux de Noël.

Nous atterrissons...

Depuis l'aéroport, je traverse en taxi les faubourgs de la ville. Ici, tout me paraît déjà différent. Bien sûr la pauvreté s'affiche tout autant, et pourtant je devine dans le regard de ces gens une force incommensurable, une harmonie intérieure. Comme c'est idiot ! D'où me vient ce parti pris ?

" Mes frères ! ", voilà ce que j'ai envie de leur crier et puis soudainement il y a une sorte de pudeur. Non, je suis européen, je n'appartiens pas (plus ?) à cette culture. Pourquoi ce peuple me touche-t-il à ce point en l'espace de quelques regards ?

Imbécile. Ne comprends-tu donc pas que tu as puisé aux sources de ces montagnes un enseignement unique ? As-tu déjà oublié les souvenirs de ton maître dans l'ashram ? Et tes baignades dans le courant vif des rivières en compagnie de tes frères indiens ? Une illusion ?

Non. Je suis européen, français qui plus est. Qui me prouve que j'ai été cet homme autrefois ?

Tout et rien.

Le conflit continue. Et l'Européen l'emporte provisoirement, tout du moins dans les actes. Je prends une chambre dans un hôtel très confortable afin de me rétablir dans un climat rappelant mes habitudes occidentales. L'accueil est chaleureux, je dirai même très professionnel. Les jardins de l'hôtel ont été conçus par un Français. Il faudra repasser pour le dépaysement. Et pourtant je ne tiens plus en place.

En rickshaw, sorte de tricycle avec deux places à l'arrière, je me rends à la nuit tombée au coeur même de Katmandou, la magique. Là, les temples semblent habités de quelque présence subtile. Je réagis à une sorte de pulsion intérieure indéfinissable. Je fais offrande à des musiciens. Un peu plus loin, à ma manière, je remercie la Force bienveillante qui m'a conduit jusqu'ici, en apportant mes pûjâs à Kali.

Plus tard, au moment de m'endormir, la déesse se rappellera à moi dans une formidable vision qui n'était pas le début d'un rêve mais bien autre chose. Comme si elle avait tenu au travers de ce flash à me remercier...

Sur cette impression, je ne peux m'empêcher de repenser à ce qu'avait ressenti Alexandra David-Neel lors d'une célébration du prana pratishta, en clair la transmission du souffle vital, perception qu'elle décrit dans son livre " L'Inde où j'ai vécu ".

Alors à qui ou à quoi attribuer ces phénomènes de vision ? Comment les interpréter ? Des millions de croyants peuvent-ils par la seule puissance du psychisme, créer et matérialiser un champ de force capable d'interférer avec la perception visuelle ? N'avons-nous pas le même genre de phénomènes chez nos mystiques chrétiens ? Que penser des apparitions de la Sainte-Vierge ? L'homme serait-il, malgré lui, le premier responsable de toutes ces manifestations ?

Assez de questions pour aujourd'hui. Il est temps de dormir.

Mardi 18 juillet, Katmandou

Tout est au poil pour le conformiste touriste que je suis encore. Après une visite médicale à l'ambassade de France, je me rends au centre ville, dans les étroites ruelles commerçantes de la capitale.

Tandis que je marche, j'ai l'impression qu'une brèche s'est ouverte dans l'espace-temps. Etrange kaléidoscope que procure la vision de ces échoppes artisanales et ces magasins " hi-tech " qui offrent aux Népalais un peu de la magie de notre monde. Ici, vous avez l'impression de vivre dans plusieurs époques avec une constante cependant. Il se dégage des gens que vous croisez beaucoup de tolérance. Elle est peut-être là la force de ce peuple. Jamais pays aussi hétérogène de par ses ethnies, ses religions, ses castes ne m'a paru aussi en paix avec lui-même. Par quelle subtile alchimie ce brassage a-t-il pu aboutir à tant d'harmonie ?

Un peu plus tard, je réserve une place dans l'avion Katmandou-Pokhara puis me rends à Pashupatinath, la Bénarès du Népal. Là, accompagné de deux guides, j'assiste à deux crémations et au sacrifice d'un canard. Ce faisant, je m'efforce de tenir le rôle du parfait touriste en cachant mon jeu, car Vishnu sait combien ils aiment jouer ces Népalais.

L'averse repart de plus belle. Il est temps de rentrer. Je fais si vite une angine...

Mercredi 19 juillet, de Katmandou à Pokhara

Le vol pour Pokhara est annulé en raison des conditions climatiques. N'oublions pas que nous sommes en pleine période de mousson. En prenant connaissance aux guichets de ce contretemps je rencontre un Australien. Par " chance ", David se rend lui-aussi dans cette ville qu'il connaît bien pour y organiser des treks. Il me conseille un hôtel.

En attendant, je ne peux me résoudre à patienter un jour de plus. J'ai beau connaître ces histoires de yogis qui firent patienter des mois leur élève avant de daigner leur dire " sers-moi un verre d'eau " ou " masse-moi les pieds ", je dois chercher un autre moyen de transport. Je ne dispose que d'un mois pour effectuer les recherches et je ne peux hypothéquer ne serait-ce qu'une seule journée sur le compte des caprices de la météo. Je choisis donc de prendre un taxi !

Au terme d'un voyage de dix heures pour couvrir les quelques deux cents kilomètres qui séparent les deux villes, nous arrivons. La route par endroit totalement défoncée a été éprouvante. Je trouve enfin un hôtel et remercie mon chauffeur qui vient presque de réaliser en un jour son salaire mensuel.

Jeudi 20 juillet, Pokhara

Tôt le matin, je rassemble mes cartes de la région. Je sais qu'aujourd'hui est un jour capital dans le sens où j'espère bien apporter un début de réponse à mes nombreuses questions.

Direction l'office de tourisme. Là, deux Népalais n'en reviennent pas de l'objet de ma visite. A les voir, j'ai vraiment l'impression qu'ils reconnaissent en moi ce gourou que j'aurais pu être, sans trop comprendre toutefois, pourquoi .je m'étais réincarné si loin de leur pays.

Dans un premier temps, ils me disent qu'il n'existe et qu'il n'a jamais existé d'ashram à Pokhara même. Par contre, j'ai toutes les chances d'en retrouver dans les environs de la ville. L'un d'entre eux me propose d'orienter mes recherches en direction de grottes où ont été découvertes des tablettes sacrées mais je ne ressens pas l'endroit. Sa description ne correspond pas à mes visions. C'est alors que je me décide à leur dessiner le lieu où se situe l'ashram. Sommairement je note l'emplacement de la maison sur la colline, les rizières en contrebas, les escaliers, la rivière...

Alors son regard s'illumine. Il connaît un endroit tout à fait semblable. Il m'explique que là-bas, je pourrai rencontrer un yogi.

Je n'en crois pas mes oreilles. Cela fait moins d'un jour que je suis ici et je possède déjà une piste sérieuse. Comme je veux être tout à fait sûr de l'information, je remercie ces messieurs et me dirige en direction du temple le plus important de la ville. Là, le brahmane tirera les mêmes conclusions à partir de mon dessin. Un frisson me parcourt jusqu'à l'âme. Si près du but ?

Comme par enchantement, je retrouve David, l'Australien. Il s'est montré plus patient et a pu prendre l'avion dès le lendemain. Je lui demande s'il peut m'aider à préparer ma randonnée. Par bonheur, il accepte. Il veut m'accompagner. Ma quête l'intéresse. Je ne lui ai pas caché les raisons de mon voyage. J'ai tout de suite perçu en lui une grande force de caractère et un homme sensible. Il me parle de son pays. Il connaît bien la France et les Alpes pour y avoir été plusieurs fois.

Le soir même, mon compagnon se charge de nous trouver un bon guide. C'est indispensable. Le lieu où nous devons nous rendre est distant d'une vingtaine de kilomètres et il nous faudra emprunter des sentiers, traverser des rizières, franchir des cours d'eau pour le rejoindre. Je fixe la date du grand départ au lendemain.

En attendant, nous partons avec David faire un tour de barque sur le lac Phewa et en profitons pour nous baigner. La vue est splendide. Au loin, en arrière plan des collines, se dresse éternelle et imposante la demeure des Dieux, les Annapurnas, du nom de la déesse de la plénitude et de la fertilité.

Vendredi 21 juillet, à l'ouest du lac Phewa

9h20. Après un petit déjeuner conséquent, nous partons pour ce lieu où peut-être je retrouverai le décor, voire la vibration de ce paysage que j'ai clairement décrit lors de ma régression.

La marche n'est pas toujours facile. Nous sommes tels des équilibristes sur les petits murets qui séparent les rizières. Nous enjambons des rivières au fort débit à l'aide de troncs d'arbre qui font office de ponts. Le rythme d'Arjung notre guide est infernal. A ce propos, lorsqu'un Népalais vous dit qu'il y en a pour une heure de marche, ajoutez-en une autre si vous n'êtes pas très entraîné.

Nous faisons plusieurs arrêts dans de petits villages coupés du monde où nous prenons le thé sucré.

Plus nous approchons, et plus se ravivent en moi des souvenirs. Les lieux ne me semblent plus inconnus. J'observe de jeunes Indiens qui se baignent dans une rivière. C'est drôle, j'ai souvent eu la même image en moi. C'est difficile à expliquer avec les mots mais c'est comme si je m'identifiais à eux, comme si la joie, le bonheur qu'ils ressentaient à cet instant me renvoyait à un autre moi-même.

Nous touchons au but. Nous grimpons vers le sommet d'une colline...

J'ai un peu de mal à me situer. La végétation me semble plus luxuriante que dans mes visions. Et pourtant...

Un vieil homme nous accueille. Arjung lui explique l'objet de notre visite. Visiblement enchanté, il nous conduit à l'ancienne maison, entendez par là l'ashram.

Quelle ivresse ! Je le retrouve enfin...

Il est là. Son aspect extérieur n'a presque pas changé. Il n'est plus recouvert de lait de chaux comme autrefois. Les pierres sont à nu mais je le reconnais sans aucune difficulté. L'entrée, la disposition des fenêtres n'ont pas changé. Je revois comme si c'était hier le maître adossé contre le mur près de l'entrée, ses élèves attentifs... Je n'avais pas rêvé.

Les uns après les autres, je vérifie chacun de mes souvenirs. Aujourd'hui, la bâtisse sert de grange. Je regarde de chaque côté de la colline. En contrebas, face à l'entrée de la maison, il y a bel et bien les rizières qui s'étendent de part et d'autre de la rivière. Comme autrefois, les membres de cet ashram les cultivent. De cette manière, ils se suffisent et vivent en autarcie.

Le versant opposé n'a pas changé d'aspect. Abrupt et très touffu. Derrière le nouveau temple qui n'existait pas un siècle plus tôt, sur les flancs de la colline, davantage sur les hauteurs, j'observe que le bois de mes souvenirs est toujours à sa place. Plus étonnant encore, je retrouve l'escalier en pierres qui permet encore d'accéder à l'ashram par une autre voie que celle que nous avons empruntée pour venir !

Aucun doute possible. Je suis au coeur de l'ashram de mes visions. Un siècle n'aura pas suffi à effacer les traces de la présence d'une communauté, réunie autrefois autour de son yogi. Bien sûr, les hommes ont changé. Aujourd'hui ils sont une dizaine, tous issus des castes supérieures brahmane et chettri. Je remarque cependant l'absence de jeunes parmi eux. Par contre, le personnage clé est toujours là ; celui qui assure la continuité des enseignements védiques; celui qu'on vient voir depuis la ville pour obtenir un conseil, un réconfort. Ici, lorsqu'un yogi quitte les lieux, un autre s'installe.

Celui-là accepte de nous recevoir. Il sort de sa profonde méditation et nous offre de partager son repas.

Après avoir bu une tisane à faire pâlir d'envie nos grand-mères, je décide de l'interroger sur le passé de cet ashram. Pour ce faire, je pose la question en anglais. Mon ami David la repose plus clairement dans sa langue natale à Arjung notre guide qui la traduit en népali.

Aujourd'hui vendredi, notre yogi n'a pas le droit de faire usage de sa parole. Le seul moyen de communiquer avec nous est de nous entendre et de nous répondre par écrit. Je mets à sa disposition un petit carnet de notes et un stylo.

Question après question, il me confirme la présence autrefois d'une communauté. Pour savoir si je faisais partie de celle-ci dans ma dernière existence, il me répond qu'il lui faut beaucoup de temps pour percevoir clairement la réponse. Il pourra l'obtenir demain, dans une semaine ou peut-être dans un an. Tout vient à point pour qui sait attendre. Mais je crois déjà déceler dans l'abîme de ces yeux noirs la réponse. Et je m'en contente.

Je devine aussi que nous resterons en contact. Pour toujours. Je repenserai souvent à lui et il fera de même pour moi. Nos trajectoires se sont croisées. Chacun de notre côté sur ce bout de planète, nous entreprendrons de parler de cette rencontre. Chacun, à notre manière, nous remercierons la Force qui nous a permis de le faire.

Mais le temps passe vite en ce bas-monde. Il nous faut prendre congé de nos hôtes. Je remercie toutes les femmes et les hommes de cette petite communauté. Et je leur fais la promesse de leur envoyer la photographie que je prends d'eux.

Alors l'Européen, ton intuition avait vu juste. Tu savais que l'ashram existait. Cela aurait dû te suffire, et pourtant tu as voulu vérifier, répondre à une exigence de la pensée occidentale, ce qui est, somme toute, bien compréhensible.

" Mais la vérité est intérieure, me souffle l'élève d'autrefois. Il nous suffit d'écouter cette voix du dedans qui ne demande qu'à nous parler, et nous laisser guider. Il faut redonner sa juste place à nos intuitions, à nos impressions. Aussi floues soient-elles, elles amorcent la reconquête de notre être intérieur. "

Mon journal se termine. Ma quête s'achève et une nouvelle étape de ma vie commence. J'ai hâte de rentrer à la maison pour témoigner. Je ne suis pas prêt de vous oublier mes amis.

Merci à mon compagnon David, merci à Arjung le guide de cette expédition. Merci à tous ceux qui m'ont accompagné dans ce voyage par la pensée.

CHAPITRE NEUF

DE RETOUR DU NEPAL

" Souvent, vous n'avez pas conscience de votre libre-arbitre, et il vous semble que votre vie est régie par la fatalité. Il est vrai que votre choix de vie ne s'est pas effectué pendant votre incarnation présente, mais bien avant, et que vous avez oublié cela.

Nous sommes là pour vous le rappeler, de temps à autre, et vous éclairer sur votre mission, si nous le jugeons utile. Beaucoup d'entre vous sont encore dans un long sommeil, mais ils s'éveilleront un jour. "

Kumaël/La mission de l'homme sur terre

Tandis que je faisais escale à Delhi, j'eus sur le chemin du retour l'intuition qu'il me faudrait revenir en Inde. Même si à ce stade des recherches, la découverte de l'ashram me semblait suffisante.

Assurément, je pensais que personne ne pourrait mettre en doute que les lieux que j'avais photographiés correspondaient parfaitement à la description que j'en avais donnée au cours de ma régression.

De plus, j'avais pris la précaution avant de partir, de laisser les croquis de mes visions à un ami qui, par la suite, ne put que constater l'extraordinaire similitude entre les lieux que j'avais décrits et la réalité sur le terrain. Le plus frappant fut peut-être la présence de cet escalier en pierre qui conduisait à l'ashram. Il était parfaitement conforme à ma vision, tout comme le bâtiment principal où nous habitons. La seule différence, je le répète, tenait en ce que les pierres de l'édifice étaient à nu, alors qu'autrefois, elles étaient recouvertes de lait de chaux. Ceux qui s'étaient installés après le départ du maître avaient construit de nouvelles maisons, et édifié un nouveau temple.

Je me souviens même que le plus âgé de cette communauté d'une douzaine d'âmes, eut à coeur de me montrer les restes de l'ancien temple. Visiblement, il était ravi de retrouver un " ancien " de la communauté - fût-il aujourd'hui réincarné loin des siens et citoyen d'un pays dont ils ignorent à peu près tout -. L'homme était sûr également que j'avais partagé moi-aussi plusieurs années de vie commune en ces lieux à la fin du siècle dernier. Un parent avait dû lui parler de ce yogi (Gérard) qui s'était installé ici pour dispenser le savoir védique de son maître aveugle de Delhi.

Depuis ce jour qui restera un des plus beaux de ma vie, je sus que je ne pourrais garder pour moi cette découverte. Gérard fut très vite l'un des premiers à être tenu informé des résultats de mes recherches sur le terrain.

A présent, je voulais qu'il effectue à son tour une plongée vers cette existence du passé pour confronter ses souvenirs aux miens, et vérifier par là-même ce que nous avons toujours pressenti dès notre rencontre. Comme vous avez pu vous en rendre compte à la lecture du chapitre trois, les résultats de cette séance furent conformes à nos intuitions.

Relevons tout de même au passage que les descriptions qu'il donne de l'ashram correspondent à la réalité géographique.

Ainsi lorsqu'il quitte " l'école de Delhi ", il dit monter en direction du nord, vers la montagne. Or que pouvait-il bien trouver si ce n'est les premiers contreforts de l'Himalaya (Gérard/séquence 3) ?

En ce qui concerne la maison elle-même, on constatera que Gérard la décrit comme étant petite, mais suffisamment grande pour contenir au moins " dix-huit élèves assis contre les murs ", et " blanche comme si elle avait été plâtrée " (Gérard/séquence 4). Effectivement, au regard l'imposante bâtisse que constituait l'école de son maître aveugle, l'ashram dut lui sembler petit ! Toujours au cours de la même séquence, il nous dit que l'ashram est un lieu de passage, situé un peu en hauteur et

observe qu'il y a une vallée en bas. Autant d'éléments qui se révélèrent tout à fait justes.

Je n'attendis pas la séance de mon ami pour réaliser un diaporama. A partir de la bande sonore de ma régression (la séance avait été enregistrée), je fis coïncider les passages pendant lesquels je décrivais les lieux avec les photographies prises sur place.

A l'occasion de petites conférences, je reçus un accueil enthousiaste. A chaque fois, mon but n'était ni de polémiquer, ni de convaincre. Je me contentais seulement d'exposer les faits. De cette manière, les discussions furent la plupart du temps constructives et enrichissantes.

Les plus sceptiques trouvèrent à répondre qu'il s'agissait là d'une extraordinaire coïncidence. Ils avancèrent, non sans raison, qu'il existe des centaines d'ashrams en Inde et au Népal qui somme toute, se ressemblent. Quoi de plus normal alors que des ascètes de tous bords s'y retrouvent en compagnie de leurs élèves. Argument qui, avouons-le, relève du bon sens.

Voilà pourquoi au travers de ces arguments, je pris conscience que cette découverte d'un des lieux de cette vie antérieure ne pouvait suffire. Vécue dans un premier temps comme un aboutissement, cette expérience ne justifiait plus à elle seule la rédaction de ce livre. La redécouverte de l'ashram ne constituait qu'une des pièces du vaste puzzle que nous nous efforçâmes par la suite avec Philippe de reconstituer. En plus, je savais combien il serait difficile de retranscrire par écrit cette subtile exaltation ressentie sur place. Je compris bientôt que la preuve irréfutable que nous avons, mes amis et moi, accédé à une mémoire collective, passait par une identification formelle d'autres bâtiments. Il nous faudrait aussi recueillir le plus possible de témoignages sur la vie de ces personnages. En attendant, n'en demeurait pas moins en moi, la certitude qu'il fallait pousser plus en avant mes recherches sur les états de conscience modifiée.

Assurément donc, ce voyage m'avait conforté dans mon désir toujours plus grand de mesurer l'étendue des possibilités de la conscience. Suite à ce voyage au Népal, je me mis à nourrir les plus grands espoirs sur cette méthode de régression dans le passé qui devenait jour après jour à mes yeux, l'un des moyens les plus efficaces de catharsis.

Dès lors, j'employai la fin de l'été 1989 à me faire connaître, afin de faire profiter plusieurs personnes de leur capacité insoupçonnée à voyager dans les souvenirs de l'inconscient. D'une manière générale, les résultats furent probants. Les gens venaient me voir avec la volonté de venir à bout d'un problème sentimental ou social. D'autres voyaient en ce voyage intérieur le moyen de poursuivre un chemin spirituel déjà bien engagé. Cependant, il y eut des cas où, il faut l'admettre, la personne ne parvint pas à ressentir un semblant d'impression, soit qu'elle fut victime quelques jours plus tôt d'un stress lié à sa vie affective ou professionnelle, soit que la remise en cause de ses croyances lui parut insurmontable au point de la bloquer. Toujours est-il que je réalisai entre les étés 1989 et 1991 un peu moins de deux cents projections de la conscience.

De cette pratique je peux conclure que dans dix pour cent des cas, les résultats furent nuls ou insignifiants. Néanmoins pour ceux qui persévérèrent en dépit d'un premier échec, des progrès furent enregistrés au fur et à mesure du nombre de séances qu'ils effectuaient sous mon contrôle. Ceci tend à démontrer que comme pour toute technique, c'est l'entraînement qui permet de maîtriser cette capacité latente de nous " projeter " dans cette sorte de mémoire.

Dans trente pour cent des cas, l'état R caractéristique de la régression, fut parfaitement atteint dès la première séance. Il faut dire que bien souvent, avant de s'essayer à cette nouvelle méthode, ces personnes avaient déjà pratiqué la relaxation, la sophrologie ou bien encore la visualisation créatrice. Tout compte fait, je peux affirmer que plus des deux tiers des sujets expérimentèrent correctement l'état R au plus tard dès la seconde séance.

Ces replis dans l'inconscient engendrent une multitude de perceptions mentales. Parmi celles-ci, nous pouvons distinguer les véritables souvenirs de vies passées (ce livre s'en veut un témoignage), les " contacts ", les constructions imaginaires et les " voyances " dans le futur, quoique la frontière entre ces deux derniers types de visions demeure difficile à définir.

En fait, le seul moyen d'affirmer qu'un sujet a été capable de ramener des souvenirs d'une vie passée est de les confronter, quand c'est encore possible, à la réalité. Cependant, presque à chaque fois, celui ou celle qui revient de ce voyage intérieur n'éprouve pas ce besoin de vérifier. Ne dit-on pas que la foi a ses raisons que la raison ignore... Et puis le but de ce retour aux sources est bien plus de mieux se comprendre et comprendre pourquoi on vit telle situation plutôt qu'une autre, que de prouver aux autres quoi que ce soit.

Néanmoins, on trouve toujours le moyen de vérifier en partie l'exactitude des informations recueillies, soit en comparant la description des maisons et des habits avec ce que nous savons de l'époque en question, soit qu'un fait particulier ait marqué cette vie du passé, au point qu'il en existe encore aujourd'hui, une preuve écrite incontestable.

Les " contacts " quant à eux, sont des cas isolés - je n'ai que trois séances de ce genre dans mes fiches - où le sujet dit être en présence d'une ou plusieurs entités avec qui il dialogue. Comme si l'état R était un des moyens pour parvenir à un contact avec l'au-delà sans avoir à passer par un médium. Mais peut-être ne s'agit-il en fait que d'une sorte de dialogue intérieur avec son moi profond ? Quoiqu'il en soit, je me bornerai à dire que ces séances existent, et laisserai le soin aux lecteurs de conclure.

Les constructions imaginaires, quant à elles, sont le fruit de fantasmes intérieurs auxquels cet état de conscience modifiée laisse libre cours. Néanmoins, il est facile de reconnaître ces projections du fait de leur incohérence. Il n'y a pas, au contraire d'une régression dans une vie passée, de liens entre plusieurs séquences. Souvent, le sujet constate qu'il est seul, plongé au milieu d'un décor changeant qui lui échappe. Par certains aspects, cela s'apparente à un rêve éveillé, mais l'impact en fin de séance se révèle bien plus puissant qu'un simple rêve. C'est aussi un moyen de se libérer du poids de certaines émotions contenues trop longtemps. Ainsi, la personne se met à pleurer brusquement, comme si elle voulait expier dans chacun de ses sanglots la cause de ses tensions intérieures. Parfois également, il se trouve que les paysages ressentis sont tellement beaux qu'il y a comme une redécouverte du sacré et de la nature. Pour toutes ces raisons, l'effet positif de telles séances n'est pas négligeable.

Les " voyances " pour finir, se distinguent des autres cas par le fait qu'elles ont pour objet la projection de la conscience dans le futur... Je ne sais pas pour autant quel crédit porter à ce genre d'expériences car je n'ai accompagné que deux personnes dans cette voie. Je ne dispose donc pas suffisamment de recul pour vérifier ce qui a été perçu. Disons simplement que dans les deux cas, le sujet s'est reconnu tel qu'il pourrait être quelques années plus loin, avec la faculté de percevoir le climat politique, économique et social de la planète toute entière.

Dans ce domaine, comme toujours, le pire semble y côtoyer le meilleur. En fait, ces prédictions relancent à chaque fois le sempiternel débat sur le libre-arbitre ou non des hommes. Pour ma part, je crois que c'est par l'action que l'homme se libère du poids de ses actions passées. Il n'y aura de fatalité incontournable que s'il existe suffisamment de gens pour le croire.

En attendant, je pense que ces projections dans le futur peuvent exprimer un avenir probable au moment même où a lieu la séance. De nombreux facteurs peuvent intervenir après et remettre en question ce qui a été perçu, car finalement, le fait de connaître son avenir n'est-il pas déjà le meilleur moyen pour le modifier ?

On pourrait épiloguer longtemps sur cette question métaphysique, et un livre ne suffirait certainement pas à y répondre. Voilà pourquoi je ne m'étendrai pas davantage sur le sujet. Cependant, il faut admettre qu'il est possible d'obtenir en état de conscience modifié des visions d'une sorte d'embryon de futur en formation. Nous n'en dirons pas plus.

Précisons enfin que les séances des trois premiers chapitres qui font l'objet de ce témoignage comptent parmi les plus intenses. Cependant d'autres mériteraient tout autant de figurer dans ce livre.

C'est le cas de la régression que Franck effectua quelques mois après un mémorable voyage aux Etats-Unis. Au cours de celle-ci, il s'identifia totalement à un chef indien dont la famille et la tribu allaient être exterminées par des " visages pâles " peu scrupuleux tandis qu'il chassait avec ses hommes. Après la découverte du carnage, la haine l'emporta et il décida de venger les siens. Il repéra les agresseurs puis les assaillit pendant leur sommeil. Au moment précis où il revivait cette pénible séquence, je fus stupéfait de constater que Franck n'était plus en mesure d'utiliser son vocabulaire pour décrire une chose aussi banale de nos jours qu'un fusil. Pour lui, l'arme de ses ennemis n'était rien d'autre qu'un long bâton crachant du feu !

Jusqu'à ce jour, cet Indien d'Amérique avait vécu à fleur de peau chez mon cousin. Franck l'ignorait et pourtant il était là, présent en son for intérieur. Tout dans son comportement le laissait deviner. En premier lieu, sa passion pour tout ce qui touche de près ou de loin à la conquête de l'ouest. Et puis aussi cette énergie combattante, que la pratique des arts martiaux lui permettait de canaliser.

Ce ne fut donc qu'à la lumière des souvenirs qu'il ramena de cette vie passée, que tout devint cohérent pour lui. Il avait fait une partie du chemin enseigné par Socrate : connais-toi toi-même.

L'histoire s'arrêterait sans doute là s'il ne m'avait pas rapporté une troublante rencontre qui prit tout son sens avant sa régression. Alors qu'il parcourait les Etats-Unis avec quelques amis, il rendit visite à des Indiens au coeur même d'une réserve. Là, il eut la surprise de constater que chaque Indien baissait les yeux quand il croisait son regard. Par contre, il n'en était rien avec ses compagnons de voyage. Il ne sut pas comment interpréter ce geste, et ne voulut surtout pas paraître insolent, en le demandant aux membres de cette communauté repliée sur elle-même.

Quelques jours plus tard, il eut la réponse à New-York lorsqu'il rencontra un autre Indien dont la force et l'absence de la peur du vide lui permettaient de travailler au sommet de gratte-ciel. Franck est de ceux qui engagent facilement une conversation. Il sympathisa donc rapidement avec l'homme et lui raconta ce comportement surprenant de ses frères indiens quand il avait visité leur réserve.

Placide, l'homme lui répondit que l'attitude de ses frères indiens était signe d'un grand respect. Il ajouta que les siens savent des choses que les mots ne peuvent pas expliquer, et qu'ils avaient certainement ressenti en présence de Franck une force, un magnétisme qui incitaient au respect...

Doit-on conclure qu'ils avaient implicitement deviné que Franck avait été un des leurs autrefois, parce que son courage, sa vaillance au combat transparaissaient toujours en lui ? Je laisserai à chacun le soin d'apprécier...

Un autre exemple remarquable peut à lui seul étayer la thèse de la réincarnation. Pourtant, lorsque je reçus Corinne, je ne me doutais pas qu'avec son mari, ils allaient indirectement servir la cause de mon témoignage.

Corinne venait me voir avec l'espoir de mieux comprendre la nature de sa relation conjugale. Elle se plaignait que son époux la considère davantage comme une mère qu'une compagne. Néanmoins, ils désiraient ensemble comprendre les raisons de ce problème, et, pourquoi pas, en venir à bout.

Dès la première séance, Corinne se retrouva plongée un siècle plus tôt, en Inde, à l'intérieur des terres. Elle se souvint avoir été une femme. Elle vivait alors en compagnie de son unique garçon dans une petite maison. Elle se sentait heureuse de vivre avec lui. Par contre, elle était incapable de savoir qui était le père de son enfant. De toutes les façons, il était absent.

Un jour, une femme étrangère, de type européen, vint lui enlever son garçon. Corinne perçut avec beaucoup d'intensité cette séquence. Résignée, elle vit pour la dernière fois cet enfant qu'elle aimait tant, partir avec cette femme qu'elle ne connaissait pas. Aucun mot, aucun cri. Tout était contenu, refoulé au plus profond de l'être. Pour cette jeune Indienne, tout s'expliquait par la fatalité du sort. A cette époque, les maîtres étaient les blancs, et s'il plut à l'une de ces étrangères d'adopter un jeune Indien, rien ne lui interdisait de le faire.

C'est avec cette déchirure dans l'âme, que la pauvre femme eut encore le courage, la volonté, l'abnégation de consacrer le reste de son existence aux autres, ses frères et soeurs indiens malades...

A l'issue de la séance, Corinne eut la conviction d'avoir retrouvé ce jeune garçon aujourd'hui en la personne de son mari. A la lumière de cette révélation, elle comprenait mieux comment cette existence passée avait pu conditionner malgré eux leur relation conjugale. Le problème était simple. Si Claude avait été autrefois ce jeune Indien, avait-il pardonné à sa mère cette rupture brutale ?

Pour que ne subsiste aucun doute, je proposai à Corinne de ne souffler mot de cette séance à son mari. Ainsi, lorsque celui-ci viendrait à son tour expérimenter une régression, il ne serait influencé en aucune façon.

Une semaine plus tard, je recevais Claude qui me confirma ne pas avoir été informé de la séance de sa femme. Nous commençâmes la séance. Je devais être aussi impatient que lui de découvrir ses souvenirs afin de les comparer à ceux de son épouse.

Je ne fus pas déçu. Claude s'identifia à un jeune garçon indien !

Il vivait avec sa mère qu'il aimait plus que tout. Il me décrivit un paysage environnant qui correspondait parfaitement à celui qu'évoqua Corinne lors de la précédente régression. Sec, assez plat, loin de la mer. Mieux encore, il perçut la séquence de la séparation du point de vue de l'enfant cette fois-ci. Il vit nettement sa mère résignée, la mort dans l'âme, l'abandonner à cette femme étrangère.

Après quoi, il se souvint avoir probablement vécu en Europe, totalement indifférent à cette autre femme, à qui jamais il ne voua l'amour d'un enfant pour sa mère. Non, maman était restée là-bas en Inde. En fait, la seule chose qui le marqua profondément dans ce nouveau pays, était cette vaste cathédrale dans laquelle il allait se recueillir.

Qui pourra m'expliquer comment Corinne et Claude ont pu retrouver des souvenirs identiques, si ce n'est en puisant dans un vécu commun ? A ceux qui prétendent que, conscients de vivre une relation mère-enfant, il était normal qu'ils s'imaginent pareille histoire, comment expliquer la similitude des paysages, la séquence de la séparation, la perception des mêmes personnages comme la femme étrangère ? Je le répète, Claude ignorait tout de la première séance de sa femme...

J'ai d'autres cas semblables. De nombreux exemples qui se prêteraient bien à une reconstitution historique afin de vérifier leur authenticité. Mais à quoi bon multiplier par mille les preuves ? Ne faut-il pas au contraire s'atteler à démontrer, ne serait-ce qu'une seule fois que cela est possible ? Ne faut-il pas préférer à vingt témoignages approximatifs, la somme de trois années de recherches pour un seul d'entre eux, afin que ne subsiste aucun doute quant à ce fantastique potentiel de l'esprit humain ?

L'ashram.

N'oublions pas qu'il se tenait là, qu'au travers de ses pierres transpiraient le savoir védique ancien, ce savoir dont les sages se plaisent à dire qu'il est le fondement de la première religion cosmique.

Tandis que j'écrivais ces lignes, quelque part là-bas, au Népal, ma cousine Françoise allait à ma demande, rendre une nouvelle visite à ces gens qui perpétuent encore aujourd'hui, ces millénaires de tradition.

C'était en décembre 1991, soit un peu plus de deux années après mon premier voyage qu'elle retrouva l'ashram et la petite communauté. Elle expliqua les raisons de sa visite et il ne fallut pas longtemps au yogi pour se souvenir de moi. Comme je le lui avais promis, il reçut par l'intermédiaire de ma cousine et d'une amie qui l'accompagnait, les photographies que j'avais prises deux ans auparavant. Visiblement ravi, il offrit l'hospitalité aux deux jeunes femmes qui purent ainsi savourer les délices de la cuisine locale - le dal-bhat - et participer le soir venu à une veillée au cours de laquelle prières et chants se succédèrent, tandis que leur hôte les accompagnait de son harmonium.

Le lendemain, ils recommencèrent à nouveau les pujas. Puis l'instituteur du coin fut convié pour traduire correctement les propos de Françoise. Les quelques mots de népali que ma cousine avait appris ne lui permettaient pas encore de se faire comprendre parfaitement.

Quelques jours plus tard, je recevais les notes complètes qu'elle avait recueillies. Grâce à son aide précieuse, de nouvelles pièces du puzzle purent être reconstituées...

Ces notes étaient accompagnées de la traduction de la lettre du gourou à mon attention. Je vous la livre, telle qu'elle, dans son intégralité. Ne soyez pas surpris si certains passages semblent obscurs... Je chercherai à les décrypter plus loin.

" Mon cher frère, sois béni par Dieu.

J'ai bien reçu ta lettre. Quand tu es venu ici, je ne pouvais pas parler.

En ce moment, mon gourou médite dans la montagne ; il aura bientôt terminé. Tout est égal ; pareil. Tu le rencontreras et tu auras sa bénédiction une autre fois.

Autour de l'eau, à Kaski Place, du temps du roi " Chenpur ", un vieil homme et sa femme méditaient ici. Leur objet préféré était une conque (coquillage sacré dans lequel on souffle pour les pujas, les crémations). Le vieil homme fut tué parce qu'il la possédait et que le roi la désirait aussi. Mais la conque disparut soudainement... Le roi avait menti.

De temps en temps encore aujourd'hui, elle sonne. Je l'entends et je vois de la lumière, et j'entends quelqu'un qui marche. Cela va se produire souvent.

Pour plus de renseignements, je réécrirai. Je ne suis pas sûr si c'était à Phewa Tal ou à Baidam. "

Pour bien comprendre cette lettre et ce qui va suivre, il faut rassembler les différents éléments de l'histoire de ce lieu où fut implanté l'ashram. Cela a son importance dans la mesure où nous

pouvons mettre en corrélation la réalité historique et les propos tenus par Gérard au cours de sa régression.

Voici l'histoire du gourou actuel, Swamì Bhubanesware Koirala, telle qu'elle fut racontée à Françoise...

Quand il eut huit ans, il quitta sa famille et sa maison pour devenir prêtre. C'est alors qu'il alla dans la forêt pour méditer. Là, il ne mangea ni but pendant neuf jours. Puis il vit une lumière vive venir du Sud. C'était sa mère ; elle lui annonçait qu'elle allait quitter cette terre. Ensuite, la lumière disparut vers le nord.

Après quoi, il vit un homme qui portait une cruche d'eau, et qui lui dit qu'il fallait manger pour atteindre Dieu. Il lui donna ensuite une tape sur le dos. Le lieu fut alors éclairé comme par mille soleils. Le gourou se sentit comme au milieu de l'océan. L'homme lui mit la main sur la tête et le gourou eut l'impression que son âme et son corps étaient séparés. La lumière lui entra à l'intérieur.

Depuis ce jour, grâce à l'homme devenu son maître, il sait comment prier.

Une autre fois, alors qu'il méditait sous son arbre, le gourou vit apparaître deux garçons. Ils semblaient sortis de nulle part. A ce moment, il vit aussi une lumière très vive et entendit un son de trompette. Les garçons l'emmenèrent à la maison du vieux (son gourou), puis ils lui indiquèrent l'endroit près du temple où il lui fallait creuser et construire sa maison. Ensuite, les garçons disparurent comme ils étaient venus.

C'est alors que le gourou creusa où ils avaient indiqué et qu'il trouva une statue de Ganesh (le dieu à tête d'éléphant représente la chance pour les Hindous) !

Maintenant, il adore l'arbre où il a vu apparaître les garçons la première fois. De temps en temps encore, il entend la conque et voit la lumière, et il sait que ce sont les garçons qui l'avertissent que quelque chose va se passer. Le gourou pense que ces deux garçons sont des " holymen " (saints-hommes) comme lui...

Comment ne pas trouver curieux cet itinéraire, ce chemin de vie spirituel ? Cet homme a sans nul doute vécu des expériences mystiques puissantes : sortie du corps, rencontre avec des personnages surprenants... Quand il nous raconte son histoire, on ne peut s'empêcher de se poser des questions.

Qui sont ces deux garçons ? D'où viennent-ils ? A quoi correspond ce bruit de trompette que le yogi entend maintes fois ? Quelle est l'origine de cette lumière vive et inexpliquée ?

Je brûle d'envie de rapprocher ces événements vécus par le gourou actuel de l'ashram avec ces propos a priori abracadabrants que nous livre Gérard chapitre trois : " D'ailleurs nous avons eu par trois fois la visite d'extra-terrestres... Ils venaient du ciel. Ils nous parlaient par télépathie. ils venaient par trois dans des combinaisons blanches... " (Gérard/séquence 8).

D'autre part, le gourou a confirmé que l'ashram était déjà là quand il décida de s'installer. Peut-être même que cette statue de Ganesh qu'il découvrit en creusant avait été enfouie par l'un d'entre nous autrefois... Qui sait ?

Mais le risque est trop grand de s'éloigner des faits. Nous ne servirons pas le but de ces recherches en nous égarant dans de vaines supputations.

Alors que pouvons-nous conclure de ce second voyage sur les lieux de cet ashram, qui rappelons-le, correspond parfaitement aux visions que nous avons nettement perçues Gérard et moi au cours de nos régressions ?

Quand le yogi évoque l'histoire de l'ashram, il fait référence à une sorte de légende. Celle-ci dit qu'à cette époque, l'endroit où il se situe émergeait de l'eau (le lac Phewa était alors plus grand). L'histoire dit aussi qu'un couple habitait les lieux, et qu'ils possédaient une conque côté droit, ce qui est très rare, car normalement elles sont à gauche.

Le roi entendit que ce vieux couple possédait cet objet rare et souhaita le posséder. Mais les vieux ne voulurent pas le lui donner.

Le roi eut alors une idée. Il annonça qu'il organisait une grande cérémonie d'offrandes aux Dieux et invita le vieil homme. Ainsi, lorsque le vieux eut quitté sa demeure, les soldats du roi allèrent trouver sa vieille femme pour s'emparer de la conque.

Lorsque le vieil homme fut de retour, il s'aperçut de la supercherie. Or comme il savait que ni lui, ni sa femme n'étaient en mesure de récupérer la conque, ils préférèrent se donner la mort en se

noyant.

Après avoir rendu l'âme dit la légende, la conque réapparut sur le lieu de l'ashram à minuit, et l'eau se retira de la vallée...

Selon les dires de Bhubanesware Koirala, j'ai à voir avec cette histoire. Il l'a dit très clairement à Françoise. Ce qui est difficile, c'est de rapprocher cette légende des séquences de régression.

Or, à en croire les commentaires de l'instituteur népalais qui retraduisait en anglais les propos du gourou, l'ashram date de 200 ans avant Kashalikiry (1768). Il ne sait pas si le gourou d'alors venait d'Inde ou pas. Donc, si cette histoire date de 1568 ou 1768, elle ne correspond pas aux périodes de nos recherches. Par contre, elle explique l'origine de l'ashram, à laquelle Gérard fait plusieurs fois allusion au cours de sa séance, en remarquant qu'avant de s'installer, tout était déjà en place. " Il y a une lignée de prêtres et de yogis qui passent par cette petite maison. C'est un lieu de passage. " (Gérard/séquence 4).

Tout me porte à croire donc, qu'il existe un lien subtil, un programme minutieux, une logique à moyen terme implacable, en un mot une Force indéfinissable qui nous ramène toujours vers ce lieu.

Une légende énigmatique, une conque aux vertus magiques, un yogi aux pouvoirs surnaturels, de jeunes garçons sortis de nulle part, des lumières inexplicables, des sons de trompette, et des gens qui ont parcouru cinq mille kilomètres pour retrouver en grandeur nature, des images qu'ils croyaient appartenir à leur imagination...

Toi qui ne raisones que par deux et deux font quatre, je comprendrai que tu renonces définitivement à la lecture de ces lignes.

CHAPITRE DIX

DE NOUVELLES PISTES

" Il ne faut pas pour autant penser que vous êtes réduits à l'ignorance. Pas du tout ; vous pouvez, comme je l'ai déjà dit, avoir une compréhension satisfaisante des lois cosmiques. Sachez simplement que la Connaissance est une recherche constante. Vous vous en approcherez indéfiniment sans jamais l'atteindre. "

Kumaël/Du surhomme à l'homme éclairé

Comme je l'ai dit dans le chapitre précédent, trois années se sont écoulées entre mes recherches au Népal et le projet d'un second voyage.

Pour mener à bien une nouvelle expédition, j'aurais pu obtenir davantage d'informations en multipliant le nombre de régressions. Toutefois, je n'ai pas tenu à le faire. Trop plongé dans mes recherches, le risque eût été grand de déformer les perceptions de ces séances.

Gérard et Philippe étaient également informés du développement de mes travaux, et de ce fait, auraient pu tout aussi bien altérer le contenu de leurs souvenirs au cours de futures régressions.

Heureusement, je disposais d'une base de données conséquente. Les comptes-rendus des trois premiers chapitres sont là pour le démontrer. Et de nombreuses pistes restaient encore à vérifier.

Certes, la découverte de l'ashram m'avait paru suffire dans un premier temps, pour me prouver que ce que j'avais perçu avec Catherine, n'était pas le fruit de mon imagination. Mais lorsque j'entrepris d'écrire un livre sur le sujet, je me suis rendu compte qu'il en fallait davantage.

Dès lors, de nouvelles recherches s'imposaient, avec des objectifs nettement plus ambitieux : retrouver, si elle est toujours en place, la demeure familiale des Ramandi au Bengale et tenter d'identifier à partir de témoignages les protagonistes de cette histoire.

A priori, le pari pouvait sembler un peu fou. Néanmoins les recoupements avec l'histoire de l'Inde avaient permis de faire progresser l'enquête. Certains faits ne semblaient plus isolés au regard des événements historiques de l'époque (se reporter chapitre six pour s'en convaincre).

Bien sûr, depuis mon voyage au Népal où j'avais pu vérifier l'existence de l'ashram, une partie du mystère avait déjà été levée. Toutefois, la perspective de ce nouveau voyage s'annonçait encore plus riche de découvertes.

Par ailleurs, douce était la pensée de me retrouver bientôt avec Philippe sur les lieux présumés de notre dernière existence. Savoir que mon ami serait à mes côtés me réconfortait et me motivait. Pour qui croit à la réincarnation, n'était-ce pas là une douce ironie du sort que de nous retrouver à nouveau, une vie plus tard, pour vivre ce nouveau pèlerinage initiatique ?

Ainsi, de la même manière que nous parcourions les bouches du Gange moins d'un siècle plus tôt, nous arpenterions encore ces chemins bengalis ; nous croiserions à nouveau ces gens habités de croyances aussi diverses que les empires qui se sont faits et défaits dans cette région du monde. De là à penser qu'animés par le même Souffle, mus par la même Volonté, seuls nos enveloppes physiques, nos véhicules corporels avaient changé, il n'y a qu'un pas... Oserai-je seulement le franchir ?

En attendant, il fallait tout organiser, tout prévoir. A cette époque, le bénéfice de mes travaux me permettait plus facilement qu'au cours de mon précédent voyage au Népal, de cibler précisément les zones de recherches.

LA DEMEURE DES RAMANDI

Même si Philippe n'était pas tout à fait certain de la configuration de l'étage, il avait une très

bonne idée de l'ensemble de la maison et des alentours. Par exemple, il ne faisait aucun doute que l'édifice surplombait la rivière de quelques mètres. D'autre part, j'avais perçu tout comme lui la présence de quatre colonnes à la base et de trois portes d'entrée arrondies.

Par conséquent, le principal objectif de notre prochain voyage allait être de retrouver ne serait-ce qu'une pierre de cette ancienne bâtisse.

Il faut dire que contrairement à ma régression durant laquelle je n'avais cité aucun nom de lieu ou de personnage, Philippe avait pu " se souvenir " en quelque sorte, que l'endroit où sa famille s'était installée au Bengale avait un nom voisin de Srimabad ou Sramabad (Philippe/Séquence 1). N'oublions pas qu'il se souvint même de son nom, Chahanghir Ramandi et de celui de la cuisinière prénommée Daga. Rappelons-nous également de la séquence dans le bureau de son oncle, lorsqu'il eut tout loisir de consulter la carte du district du Bengale accrochée au mur (Philippe/Séquence 4). A ce propos, j'ai expliqué dans le chapitre six comment j'avais localisé dans la partie orientale du Bengale d'autrefois, une rivière au nom de Rabnabad River.

Plus tard, lors de mes recherches au British Museum de Londres, il me fut possible d'étudier en détails des cartes de l'époque, celles-là même qui auraient pu se trouver dans le bureau de l'oncle de Chahanghir. Or, sur l'une d'entre elles, il est explicitement fait mention d'une région dont le nom est Selimabad, à quelques kilomètres à l'ouest de Rabnabad River. Encore une fois, la graphie voisine entre Selimabad et Srimabad est étonnante. D'autant plus que nous ignorons leur véritable phonétique bengali...

Philippe pouvait-il être plus précis ? Comment sans connaissance géographique particulière avait-il pu citer le nom exact à une consonne près, Rabmabad au lieu de Rabnabad, d'une région aussi éloignée de ses préoccupations d'aujourd'hui ?

Toujours est-il que nous disposions de beaucoup plus d'indices pour localiser la demeure des Ramandi que je n'en avais eus pour mon voyage au Népal.

Ainsi, pour me conforter dans mes premières conclusions reposant elles, sur l'observation minutieuse de la carte du Bangladesh, je retournai voir mon amie Lucie. Vous souvenez-vous, c'est elle qui, à l'aide de son pendule m'avait permis de localiser l'ashram au Népal. Admettez que je ne pouvais que reconduire une expérience aussi concluante.

Cependant, pour ne pas influencer les réponses qu'elle était susceptible de me livrer ce jour-là, je ne lui donnai aucune indication.

Une nouvelle fois donc, je dépliai devant ses yeux décidément amusés une carte du Bangladesh. Puis, je lui demandai de localiser la ville la plus proche de la demeure familiale de Chahanghir Ramandi à la fin du dix-neuvième siècle. Fidèle au rendez-vous la Force anima le pendule qui se mit à tourner au dessus de Patuakhali.

Tiens, tiens... Une ville en bordure de la rivière Rabnabad !

J'affirme au risque de me répéter, que Lucie ignorait que j'avais par des moyens plus logiques, identifié la même ville.

Rassuré donc, je pris presque cette précieuse information pour argent comptant. Je ne me rappelais que trop bien avec quelle déconcertante assurance j'avais pu retrouver l'ashram au Népal sur la base d'informations révélées au moyen d'un simple pendule.

J'en profitai alors pour lui demander d'autres renseignements sur lesquels je reviendrai plus loin. Puis satisfait de cette première séance, je revins la voir après mon voyage à Londres et poussai le vice jusqu'à lui demander de localiser la résidence des Ramandi au kilomètre près !

Cette prouesse allait-elle être possible maintenant que je possédais la copie d'une carte datant de 1901 du district de Backergung ? Pour l'anecdote, il avait fallu quarante-huit heures au service des cartes du British Museum pour retrouver ladite carte rangée au coeur de kilomètres d'étagères et armoires de toutes sortes. Le support s'avérait donc idéal pour affiner la recherche puisque cette carte était contemporaine à Chahanghir Ramandi !

Dès lors, j'entrepris une étude minutieuse de la topographie du secteur qui nous intéressait et relevai plusieurs indices non dénués d'intérêt.

Rabnabad est en fait le nom d'un archipel de plusieurs îles importantes situées à l'est de l'estuaire de la rivière qui porte le même nom. Ce cours d'eau important constitue lui-même un des nombreux bras du delta du Gange et du Brahmapoutre.

Nous pouvions donc logiquement envisager que la demeure des Ramandi fût située soit sur

l'une de ces îles, soit sur l'une des berges de la rivière.

La première hypothèse fut rapidement abandonnée. Les îles étaient difficiles d'accès, et nous savions clairement depuis nos régressions que des Anglais étaient souvent les convives de la famille indienne. Or les positions britanniques se situaient plus au nord, le long de la rivière justement.

En outre, Philippe avait précisé que le cours d'eau situé derrière le parc de la propriété n'était large que de quelques dizaines de mètres. Rien à voir par conséquent avec la taille de l'estuaire.

Cette conclusion tirée, je poursuis l'étude muni d'une petite loupe. Me voici à présent en amont de la rivière, une dizaine de kilomètres avant l'estuaire. Là nous trouvons l'important village de Galachipa où se trouvaient les Anglais.

Puis treize kilomètres plus au nord, je relève l'emplacement du confluent des rivières Rabnabad et Divopandee. Privilégiant la première puisque son nom correspond à celui donné par Philippe, je poursuis la remontée vers le nord. Sur dix-sept kilomètres, le cours d'eau devient plus tortueux jusqu'au confluent avec la rivière Nonalee.

A présent le petit fleuve suit un axe est-ouest. C'est là que se trouve la principale ville du coin, Patuakhali, qui comptait 5000 habitants en 1901. Elle abritait également la " Sub-division station " des Anglais. Notons enfin qu'une voie navigable en service (steamer route) permettait une jonction régulière avec les villes de Barisal et Backergunge où les Britanniques avaient installé leur quartier-général.

En remontant encore, je note la présence de plusieurs confluent avec les rivières " Rajgunj river " à quinze kilomètres de Patuakhali et " Murzagunj Done " à peine quatre kilomètres plus loin. Le problème est que la rivière change de nom à présent. Néanmoins, c'est probablement le premier confluent qui constitue le prolongement logique de la rivière Rabnabad.

Bien sûr, la demeure pouvait très bien être située sur un des nombreux affluents de la rivière principale. Au Bangladesh, les cours d'eau ne manquent pas !

En retrouvant Lucie deux semaines plus tard, je voulais obtenir des informations encore plus précises.

Son pendule consentit à nouveau à nous révéler que la maison se trouvait juste à côté du village de Mirzagani encore appelé Murzagunj sur une autre carte deux fois plus précise. Cet endroit est situé à dix kilomètres environ à l'ouest de la ville de Patuakhali, aux confluent des rivières Rabnabad, Rajgunj et Mirzagung. La carte qui fut utilisée est celle du district de Backergunge, l'échelle est d'un pouce pour quatre Miles. Elle date de 1896 (Survey of India Office).

Lucie me confirma aussi que l'oncle de Chahanghir travaillait bel et bien à Calcutta, de même que la ville où je serais mort assassiné ne serait autre que Jessore, une grosse ville du Bangladesh à l'est de Calcutta. Cette dernière information ne fut cependant pas confirmée par Marie-Thérèse, une autre radiesthésiste, qui me conseilla de privilégier plutôt la ville de Bagherat. Notons que pour le reste, elle confirma la plupart des informations de Lucie.

Un autre fait troublant fut de constater précisément sur cette même carte non loin du village de Kamrabad, juste au dessus de la ville de Murzagunj justement, un dessin représentant de toute évidence l'emplacement d'une maison ou d'un petit palais.

Cette région du Bengale était autrefois gouvernée en plusieurs districts par les Anglais. Ceux-ci déléguaient fréquemment aux hindous certaines tâches administratives au détriment de la communauté musulmane. Depuis, de nombreux bouleversements politiques ont considérablement changé la donne. Nous devons en tenir compte en organisant notre voyage.

Cela dit, je vais dresser un petit état des lieux que nous étions, Philippe et moi appelés à visiter.

En abandonnant le nom de Pakistan oriental, le Bangladesh est devenu indépendant en 1971. Sa population approche en 1993 les cent dix millions d'habitants. Du temps de l'occupation britannique, le Bengale oriental constituait un tout avec la partie occidentale toujours rattachée à l'Inde.

A ce propos, j'ai expliqué chapitre six comment le Bengale fut scindé en deux en 1905 depuis la navrante décision prise par Lord Curzon. Le vice-roi des Indes était bien trop conscient que pour régner, il fallait diviser.

Cette partition sera définitive en 1947 au moment de l'indépendance de l'Inde. Celle-ci s'accompagnera de la création du Pakistan occidental avec sa province à l'est constituée de la partie

orientale du Bengale et peuplée majoritairement de musulmans.

Ce serait donc dans un pays fidèle aux principes de l'Islam que nous tenterions avec mon ami, de valider l'hypothèse de la possible réincarnation de l'âme en retrouvant les lieux de nos souvenirs. Dès lors une règle s'imposait : nous montrer prudents, même si douze pour cent de la population locale, est encore de nos jours de confession hindoue. Dans ces conditions, pourquoi ne pas penser avoir une infime chance de retrouver les descendants de Chahanghir Ramandi ?

Retenons enfin de la géographie locale l'importance vitale des innombrables cours d'eau qui offrent à ce pays un système fluvial très performant et une fertilité remarquable. Cependant il existe un revers de la médaille lorsque survient la mousson... On ne connaît que trop bien le triste sort de ce pays livré alors à de catastrophiques inondations.

Je ne peux m'empêcher également de souligner une caractéristique qui met en relief ce que nous disait Philippe, séquence quatre, lorsqu'il aperçut la fameuse carte dans le bureau de son oncle : " La carte représente un bout de l'Inde. Nous sommes à l'est. Il y a comme de petites îles. La côte est bien délimitée en haut. Par contre, elle semble éclatée en bas, comme si la terre avait été inondée. Il n'y a pas de fleuve mais la mer est rentrée et a poussé ou englouti une partie des terres pour laisser ressurgir de petites parcelles... ".

Une fois de plus, comment Philippe avait-il pu être aussi précis pour décrire l'une des caractéristiques principales de cette région ? Car en effet, la baie du Bengale est soumise à des marées de forte intensité. On estime qu'au cours des équinoxes, la mer peut remonter jusqu'à deux cent soixante-dix kilomètres à l'intérieur des terres ! Ne trouvez-vous pas édifiante cette parfaite concordance entre la description de Philippe et la réalité climatique et géologique du pays ?

Si seulement j'avais pu être aussi précis au cours de ma séance, retrouver le lieu où le gourou de Chahanghir fut assassiné aurait été un jeu d'enfant.

LE GOUROU DE CHAHANGHIR

Malheureusement, les seuls indices dont nous disposons se trouvent séquence neuf. Je dis me trouver dans une grande ville, et inévitablement, avec mes connaissances, je pense à une ville importante comme Calcutta. Deuxièmement, je me dirige vers un pont qui pour autant que je m'en souviens, me semble étroit...

Après vérifications, il s'avère que cette ville ne peut pas être Calcutta, pour la simple raison qu'un unique pont traversait autrefois l'Hooghly River, et que son gigantisme ne correspond absolument pas à ma vision. Cependant, il existe d'autres ponts enjambant de plus petits cours d'eau qui se jettent dans le bras du Gange.

A en croire le pendule de Lucie, le lieu du crime était situé à Jessore. Jusqu'à quel point devais-je porter crédit à cette affirmation ? Impossible de le dire avant de retrouver un document attestant que si assassinat il y eut vraiment, c'était dans cette ville qu'il se produisit. Un pari difficile à relever. Je n'avais trouvé que peu d'indices à Londres, et puis comme je l'ai déjà dit, une autre radiesthésiste m'indiquait une ville, plus proche de Patuakhali : Bagherat.

En attendant, j'avais pu obtenir copie d'une carte de la ville de Jessore en 1858, soit approximativement soixante années avant le meurtre. Or, cette ville se trouve effectivement au bord de la rivière Bhairab. Et à cette époque, il existait bel et bien deux ponts, dont l'un le " bamboo bridge " aurait pu correspondre, si l'axe pont rivière n'avait été différent de celui de ma vision. Car d'après les impressions ressenties en régression, le soleil déclinait, et la route que j'empruntai suivait un axe parallèle aux rayons du soleil, c'est à dire un axe ouest-est. Je faisais dos à ces rayons. Je me dirigeai donc vers l'est et m'apprêtais à tourner légèrement sur la gauche, en direction d'une route plus étroite qui conduisait à un pont. Ce chemin suivait un axe sud-ouest/nord-est et venait couper perpendiculairement la rivière. J'allais m'engager mais une lame de poignard entre mes omoplates en décida autrement.

On peut raisonnablement penser qu'un troisième pont fut construit plus tard, davantage en aval ou en amont des pâtés de maisons figurant sur une carte trop ancienne pour être précise (elle date de 1858 alors que les faits remonteraient aux environs de 1920), à un endroit de la rivière plus conforme à mon impression.

Jessore est une ville importante pour son époque. On y dénombrait 10139 habitant en 1921.

Cette donnée correspond à mon image d'une ville suffisamment grande où circulaient des automobiles.

J'aurais pu alors relever la trace de cet assassinat dans des rapports de police ou des coupures de presse de l'époque. Hélas, les archives nationales indiennes ont souffert de la partition de l'état du Bengale. J'étais donc très réservé quant à la réelle possibilité de vérifier cet épisode.

J'avais toutefois daté événement aux alentours de 1919. Or, à en croire les propos tenus par Anne et Daniel Meurois Givaudan dans leur livre " Les neuf marches ", notre signe zodiacal de naissance correspond à celui du jour de notre mort dans la vie précédente. Je ne tiens pas à discuter si cela est vrai ou pas. Comme vous le savez depuis le chapitre sept, je tiens compte de ces informations tirées d'un enseignement ésotérique dès lors qu'elles sont susceptibles de me faire gagner du temps.

Etant donné que je suis du signe de la Balance, on pourrait alors avancer que " ma mort " ou celle du gourou de Chahanghir si vous préférez, se situa entre le 23 septembre et le 22 octobre d'une année comprise entre 1914 et 1920. Néanmoins, certains puristes en astrologie pourront me rétorquer : " Oui, mais de quelle astrologie s'agit-il ? La tropicale ou la sidérale ? ". Il est vrai que cela a son importance.

Pour les néophytes, disons que la première, l'astrologie tropicale à partir de laquelle sont élaborés les horoscopes insipides de nos journaux favoris, semble persévérer dans l'erreur d'un certain Ptolémé, illustre savant grec qui ignorait tout des vingt-trois degrés de déviation de l'axe terrestre et par là-même, de la précession des équinoxes. Car depuis ses calculs, tout s'est inexorablement décalé dans notre ciel. Ainsi, sans le savoir, cet homme venait de donner l'argument choc et logique des détracteurs de l'astrologie traditionnelle : en faisant l'erreur de négliger ce mouvement apparent, l'astrologie ne reposait sur aucune réalité astronomique.

Cependant, il existe certains astrologues, les Hindous notamment, qui tiennent compte de cette erreur, en retranchant des positions planétaires données dans les éphémérides, ce qu'ils appellent l'ayanamsa qui équivaut à un peu plus de vingt-trois degrés aujourd'hui. Cette correction faite, vous découvrez alors que si vous êtes né le premier du mois de février par exemple, vous n'êtes pas Verseau, mais Capricorne !

Pour ma part, il ne me reste plus qu'à élargir la fourchette approximative, si je veux tenir compte des deux astrologies. Ce qui revient à dire que d'après cette règle, le gourou de Chahanghir serait mort entre le 22 août et le 22 octobre.

Autre fait qui a son importance, je n'ai pas l'impression qu'il pleuvait ce jour là. Au contraire, j'ai nettement perçu la douce chaleur des rayons inclinés du soleil qui se couchait. Le sol était sec. Nous n'étions pas en période de mousson. Or le climat bengali est caractérisé par de fortes précipitations du mois de juin jusqu'à la fin septembre. A partir de là, il y a de fortes présomptions pour que je sois mort au plus tôt en octobre...

Par la suite malheureusement, en dépit de ce foisonnement d'indices, je n'ai pu consacrer beaucoup de temps à écumer les faits divers de journaux de l'époque comme " The Amrista Bazar Patrika " ou " The Statesman ". Que ce soit à Londres ou à Calcutta, le temps m'a cruellement manqué. Sur place, j'avais d'autres priorités, d'autres pistes moins aléatoires.

L'ONCLE DE CHAHANGHIR

C'est un haut-fonctionnaire indien qui travaille avec les Anglais nous dit Philippe. Relevons également la présence d'un Ecossais qui les accueille, lui et sa mère, devant un grand bâtiment officiel.

Dans un premier temps, il nous faut identifier formellement de quelle ville il s'agit. Toujours au cours de cette séquence quatre, mon ami dit se trouver aux portes d'une ville importante. Il note la présence de troupeaux de moutons. Puis, il traverse un quartier " chaud ", où il remarque la présence à découvert de prostituées. Pour que la prostitution s'étale au plein jour, nous devons conclure qu'il s'agit d'une vaste cité.

Le bâtiment officiel semble un centre de décision important, mais il nous est difficile de dire de quels pouvoirs sont investis les gens qui y travaillent. Par contre, la présence de cette carte dans le bureau de l'oncle où Philippe est certain d'avoir lu le mot " district ", ainsi que la description de cette

carte, corroborent la thèse qu'ils se trouvent dans la région du Bengale.

Par conséquent, nous pouvons sans grand risque avancer l'idée qu'il s'agit de Calcutta. Dans ce cas, il faudra admettre que Chahanghir et sa mère durent entreprendre un long voyage pour s'y rendre. Ce qui est fort probable puisque c'est la première fois que le jeune Hindou âgé de douze ou treize années, voit son oncle, alors que ses parents se sont installés à " Rabmabad " quand il n'avait que six ou sept ans. Première visite en cinq ou six années de présence au Bengale oriental, voilà qui nous amène à penser que la ville où l'oncle travaille est située assez loin de la demeure familiale.

Calcutta ?

Il suffit de prononcer ce nom pour qu'il évoque en nous des images confuses de misère et de tragédie. A l'origine, c'est un conflit avec un souverain local qui en 1690, amena les Anglais à défendre leur intéressante position stratégique près du village de Kalikata.

A l'époque qui nous concerne, c'est à dire entre 1890 et 1910, lorsque l'oncle de Chahanghir y occupait un rang social élevé, la ville était peuplée de moins d'un million d'habitants. Nous comprenons maintenant l'importance de cette cité aux yeux des Anglais, qui en firent la capitale de l'empire des Indes en 1877 et ce, jusqu'en 1912. Nous savons également que l'oncle de Chahanghir travaillait très vraisemblablement dans un bâtiment important sur le plan administratif (n'oublions qu'il disposait d'un bureau personnel !).

Pourquoi ne pas émettre après tout l'hypothèse audacieuse que l'homme ait pu appartenir au corps prestigieux du Service Civil indien (Indian Civil Service). Si tel était le cas, je devais pouvoir retrouver facilement sa trace en passant au crible l'annuaire de l'administration coloniale de l'époque (India Office List).

Malheureusement, ce ne fut pas le cas. Ne disposant que d'une description physique, je ne pus retrouver de photographie correspondante, une fois à Londres. De plus, je ne connaissais pas le nom de cet oncle maternel.

Pour l'identifier formellement, il m'aurait fallu déjà être certain du bâtiment dans lequel Chahanghir l'avait rencontré au moins à deux reprises.

J'orientai alors mes recherches différemment.

Dans un premier temps, je me mis à répertorier dans de nombreux ouvrages sur Calcutta un certain nombre de photographies des bâtiments de l'époque. Après quoi, Philippe analysa minutieusement chaque cliché.

Des critères de sélection draconiens nous avaient permis de réduire considérablement notre marge d'erreur. Ainsi, nous avons convenu que tous les bâtiments ne satisfaisant pas aux éléments suivants définis par Philippe, seraient systématiquement écartés : larges escaliers avec au minimum une vingtaine de marches, des murs couleur blanc cassé ou ocre, pas moins de deux étages, plate-forme du perron sur laquelle doivent impérativement reposer au moins six imposantes colonnes, portes d'entrée nombreuses, hautes et larges, arrondies en leur sommet.

De cette manière, trois bâtiments passèrent les sélections avec une note de dix sur dix : Le " Belvedere " (ex-résidence du Gouverneur général), le " Old Town-Hall " (ancien hôtel de ville) et le splendide " Raj Bawan " littéralement maison du roi, qui n'était autre que le palais du vice-roi des Indes.

Pour chacun d'eux, il n'y avait rien de surprenant à penser que l'oncle de Chahanghir eût pu y travailler.

Ces repérages effectués, nous avons décidé de nous retrouver à Calcutta pour commencer les recherches. Malgré la distance qui nous séparait (Philippe habitait aux environs de Sydney en Australie), nous avons entretenu une correspondance soutenue, nous écrivant en moyenne deux fois par mois, sans compter de nombreux coups de téléphone au gré de la progression de l'enquête.

La préparation minutieuse de ce voyage n'avait aucune commune mesure avec mon précédent périple au Népal qui était quant à lui beaucoup moins organisé. Cette fois-ci, le calendrier des opérations avait été soigneusement planifié. Le programme des recherches avait été élaboré avec une extrême rigueur. En dépit du manque de livres pour ne pas dire l'absence totale de guide en langue française sur le Bangladesh, nous avions une idée très précise sur le prix, la durée et les risques afférents à chacune de nos étapes.

C'est ainsi que forts de tous ces éléments, nous entreprîmes ce voyage vers le Bengale, étape ultime de notre pèlerinage initiatique. Symboliquement, nous pouvions retrouver notre Graal ou nous

perdre. Combien de fois l'avions-nous rêvé ce voyage ?

Or du rêve à la réalité il n'y a qu'un pas, qu'une page devrais-je dire, nous vous laisserons le soin de la tourner.

CHAPITRE ONZE

" AMAR SHONAR BANGLA "

" Toute connaissance doit être la réponse à une question et nécessite la remise en cause des acquis. Avant de chercher les vraies réponses, attachez-vous donc d'abord à poser les vraies questions, je veux dire celles qui appellent réellement des réponses. "

Kumaël/La connaissance, les principes et les lois

Samedi 27 février 1993, Genève

" Amar shonar bangla ami tomaï bhalobachi... " est la retranscription phonétique du commencement d'un poème de Rabindranath Tagore. Ce grand poète bengali sut grâce à sa poésie immortaliser l'amour qu'il portait à son pays.

" Mon Bengale doré, je t'aime... "

J'ai beau l'aimer moi aussi, partir le retrouver n'est pas si simple. Je dois laisser ma famille derrière moi, notamment ma petite fille Marion qui n'a pas encore deux ans.

A bord de l'avion, je fais connaissance de deux Indiens qui ont obtenu la nationalité américaine. Je sympathise plus directement avec mon voisin de droite originaire du Pendjab. Toutefois, je juge préférable de ne pas lui expliquer les raisons véritables de mon voyage. Je lui dis simplement être passionné par l'histoire du Bengale, ce qui tout compte fait est loin d'être faux.

Au détour de notre conversation, j'explique que quelqu'un de ma famille m'avait parlé d'une ville près de laquelle des escaliers imposants avaient été creusés dans la montagne. Vous l'aurez compris, je faisais allusion à la première séquence de la régression de Philippe. L'homme étant pundjabi et hindou de surcroît, il devait probablement connaître l'endroit.

Gagné. Il s'agit de Vaishno Devi près de la ville de Jammu, me dit-il. Intéressant. La famille de Chahanghir Ramandi était-elle originaire de ce coin ? Philippe avait été clair : " Nous sommes partis du Pendjab... D'où nous venions, il y avait des montagnes dans lesquelles étaient taillés des escaliers... "

Depuis que l'ONU a défini la frontière entre l'Inde et le Pakistan en 1949, la région du Cachemire est divisée entre ces deux pays. L'état de Jammu se situe dans la partie indienne. C'est aussi le nom d'une ville de presque 200 000 habitants située au sud de Srinagar la capitale du Cachemire indien. Or, il se trouve qu'à une soixantaine de kilomètres au nord-ouest, se trouve le lieu de pèlerinage le plus important de l'Inde du Nord...

Vaishno Devi est un sanctuaire, plus exactement une grotte mausolée qui contient trois formes, trois représentations de la Mère. Perchée à 1700 mètres d'altitude, il faut pour la rejoindre, gravir un chemin pavé taillé dans la roche de la montagne sur plus de douze kilomètres. Tout me pousse à croire que Chahanghir Ramandi a vécu sa petite enfance près de ce lieu sacré. Comment expliquer sinon ce souvenir tenace malgré son bas âge de ces escaliers taillés dans la montagne ?

Dimanche 28 février, Calcutta (Inde)

Lorsque je descends de l'avion à 2h30 du matin, je suis saisi par l'odeur particulière et l'humidité de l'air environnant. Très vite, les mains deviennent moites. Des volutes de poussière se sont élevées au contact de l'avion avec le sol preuve s'il en est que la dernière moisson est bien loin...

Ma première rencontre avec Calcutta est nocturne. Tiens, les cadavres ne jonchent pas les rues. Par contre, nombreux sont les sans-abris, à dormir à même le bitume partiellement défoncé.

Après quelques péripéties, je retrouve enfin Philippe au Lytton hotel. Nous brûlons d'impatience. Notre premier objectif sera d'identifier le bâtiment de l'oncle maternel de Chahanghir. Une bonne douche et vite, un taxi !

Wilfrid propose de nous rendre au vieil hôtel de ville. En chemin, nous passons devant le Raj Bawan et tout de suite, me tournant vers Will d'affirmer :

" C'est ça. Il n'y a aucun doute ! "

Nous demandons au chauffeur de s'arrêter, et nous nous dirigeons vers cet endroit où se trouve l'entrée principale du bâtiment. Je ressens alors soudainement une sorte de tremblement au niveau de mes entrailles. une chair de poule gagne tout mon corps. Là, je n'ai plus aucun doute. J'étais là sur ces marches en train de discuter avec d'autres l'achat de mon véhicule, et c'était là que j'avais aperçu cet étrange soldat qui portait une jupe. Je sus par la suite qu'il portait le kilt, l'habit traditionnel de l'Ecosse.

Ensuite, nous avons repris le taxi pour nous rendre au pied d'autres bâtiments et ce, pour faire plaisir à Wilfrid qui n'ayant jamais vu le Raj Bawan au cours de sa régression, pense qu'il faut jeter un coup d'oeil ailleurs. Inutile de vous préciser que ma sensation intense, foudroyante à la vue de l'ancienne bâtisse du vice-roi des Indes ne s'est pas reproduite un seul instant devant le vieil hôtel de ville ou le Belvedere, l'actuelle bibliothèque nationale.

Qu'en pense Jack, cet Américain de vingt ans notre aîné que j'ai rencontré la veille à l'aéroport au contrôle des passeports ? Notre quête l'intéresse et il a décidé de nous suivre. Il nous étonne par ses connaissances de l'hindouisme.

Quel bonheur ! Philippe est certain de ne point se tromper. Je le revois encore se tourner vers moi après que son regard se soit égaré devant l'entrée du bâtiment. J'ai lu alors dans ses yeux cette même flamme, ce même vertige qui habitaient les miens moins de quatre années plus tôt lorsque je redécouvris l'ashram.

Nous venons de confirmer l'hypothèse selon laquelle son oncle occupait un poste haut-placé aux côtés des Anglais. En plus, j'avais appris au cours de mes précédentes recherches qu'une garde écossaise avait effectivement la charge de surveiller le Raj Bawan. Or d'après les souvenirs de Philippe c'est un officier qui accueillit Chahanghir et sa mère au pied du bâtiment.

Lundi 1^{er} mars, Calcutta

Nous remplissons quelques formalités aujourd'hui. Il nous faut déjà confirmer nos vols de retour sans oublier ceux à destination de Dacca, notre prochain escale.

A notre invitation, Jack sera du voyage. Notre aventure l'enchanté. Il est convaincu de la réincarnation. Arpentait-il lui aussi ces chemins bengalis autrefois ?

Et Calcutta me direz-vous.

Indescriptible.

Il y a ces femmes qui constamment, à chaque détour de rue, s'agrippent à vous d'une main et de l'autre tiennent leur enfant en bas-âge. Elles vous confondent, elles vous demandent de les regarder, de vous regarder en face, elles vous mettent à nu. Elles vous révoltent contre elles, puis contre vous-même, puis contre tout le système. Elles laissent en vous ce terrible sentiment d'impuissance à soulager la misère du monde.

Il y a cette femme aussi, adossée contre un mur au milieu du bruit, des fumées des voitures, de l'agitation. Elle donne le sein à son enfant, là, au beau milieu de cette rue où se succèdent hôtels luxueux et dispensaires pour les démunis. Il y a de la résignation dans son regard. Elle n'est plus la femme de tout à l'heure venue gémir, se plaindre, se lamenter, s'apitoyer à mes pieds. Non, elle me renvoie simplement l'image de l'Amour, cette relation unique, privilégiée entre elle et son enfant. Elle est là, magnifique, donnant le sein au milieu de toute cette crasse.

Finalement, nous nous couchons tard cette nuit là. Nous passons plusieurs heures avec Phil à discuter, à échanger nos impressions sur cette ville, sur les gens qui l'animent. Nous poursuivons ainsi les longues conversations de Chahanghir et de son gourou un siècle plus tôt.

Mardi 2 mars, Calcutta-Dacca (Bangladesh)

Après avoir rempli toutes les formalités, nous embarquons à bord d'un Fokker de la Biman, la compagnie aérienne du Bangladesh. La durée du vol est de 38 minutes.

Assis à mes côtés, Wilfrid se demande s'ils n'ont pas rajouté des sièges tant il se sent à l'étroit.

Survolant le Bengale, un paysage verdoyant se dévoile, bien différent de ceux que nous connaissons en Europe.

Nous atterrissons enfin.

A notre sortie de l'aéroport, nous découvrons un réel changement par rapport à Calcutta. L'air semble moins pollué.

" Dacca a changé ! s'exclame Wilfrid. "

Il est vrai que les routes sont dégagées qu'il n'y a pas trop de poussière. Les voitures sont plus modernes qu'à Calcutta. Bref, c'est un tout autre pays.

Nous nous rendons dans un hôtel que notre guide de voyage qualifie de moderne et luxueux. Peut-être avait-il oublié de mentionner l'existence de chambres très différentes pour ce qui est de l'aménagement et du prix de celles-ci ?

Nous décidons alors de partager avec notre ami du Kansas une chambre à trois lits vu que le rapport qualité prix est vraiment exagéré.

Le soir venu, nous décidons d'aller dehors à la recherche d'un restaurant. Dès la sortie de l'hôtel, nous sommes accostés par une multitude d'enfants et de femmes qui nous supplient de leur donner de l'argent.

Marchant d'un pas ferme, nous sommes constamment sollicités par des rickshaws. Finalement, nous décidons de nous en procurer un chacun.

Mon chauffeur semble être le leader. Il nous promet de nous conduire au restaurant que nous avons choisi dans le guide. Après un circuit d'à peu près une heure, Jack comprend qu'il nous trompe en disant à chaque fois que le restaurant n'est plus très loin. A bout de patience, notre ami des Etats-Unis ordonne à Abdul mon chauffeur de nous ramener à l'hôtel.

De retour, Jack se dirige tout de suite à la réception pour se plaindre auprès du manager et d'un garde de cette excursion forcée. Malgré nous, le ton monte entre le directeur et Abdul. Les deux autres chauffeurs restent un peu en retrait. Le garde nous dit de rentrer à l'intérieur de l'hôtel. Nous payons le manager qui nous promet de donner cette somme aux trois conducteurs de rickshaw. Avec Will, nous n'aimons pas du tout ce qui vient de se passer, mais Jack est impitoyable en affaires.

Mercredi 3 mars, Dacca

Au petit matin, nous allons réserver nos places sur le ferry qui doit nous conduire à Barisal, une grosse ville au sud du pays pas trop éloignée de la zone des recherches.

Au bureau maritime, nous apprenons que nous ne pourrons partir que le lendemain. Tant pis ! Nous réservons quand même. Puis nous allons confirmer mon vol de retour.

Nous informons Jack de la situation en rentrant à notre chambre. Puis nous nous concertons pour savoir si nous devons passer une nuit de plus dans cet hôtel un peu trop cher à notre goût. Finalement, nous décidons de déménager. Will commence à se sentir mal.

Notre nouvelle résidence est vraiment modeste : deux lits plus un matelas supplémentaire, une petite table, deux chaises, une armoire pour Lilliputiens, une coiffeuse et deux fauteuils à la couleur indescriptible ; le tout posé sur un tapis qui doit être lavé tous les dix ans.

Quant à la salle de bains, c'est l'apothéose : des toilettes à la turque avec une chasse d'eau qui déborde tout le temps sauf si on coupe l'arrivée d'eau, une douche à même le sol sans eau chaude bien sûr et un petit, mais alors tout petit lavabo.

Jack en bon habitué du coin s'installe comme si de rien n'était tandis qu'avec Will, nous comparons la pièce à une cellule digne du film " Midnight Express " !

A peine vingt francs la nuit par tête de pipe ! Que demander de plus ?

Quelle sale journée ! Depuis ce matin, de violentes diarrhées m'interdisent toute sortie prolongée à l'extérieur. Tandis que nous nous installons dans l'hôtel, ma température grimpe en flèche. Je prends mon pouls : cent vingt pulsations au repos. Bientôt, des vomissements me saisissent. L'intoxication alimentaire ne fait plus aucun doute. Je diagnostique une gastro-entérite. De quoi vous mettre bien à plat !

Mes médicaments ne semblent avoir aucun effet immédiat. J'avais pourtant bien tiré les leçons de mon précédent voyage au Népal. Une véritable pharmacie ambulante. Par chance, Phil a emporté avec lui un médicament anti-diarrhée qui convient mieux à mes problèmes et me soulage dans la soirée.

Décidément, Dacca ne me réussit pas. Quatre ans plus tôt, j'avais l'angine.

Si je me remets quelque peu dans la nuit, je l'attribue volontiers avec le décalage horaire à toutes celles et ceux qui pensent à moi là-bas en France. Je sais que Gérard en particulier m'accompagne continuellement. C'est curieux mais il me semble parfois que je sais à quel moment il est à mes côtés. Ce fut le cas cette nuit-là.

Il est 23 heures. Un bien-être me gagne, une sérénité. C'est Gérard, j'en suis sûr. Je repense au maître de l'ashram qui accompagnait de la sorte ses élèves lorsque ceux-ci avaient décidé à leur tour de porter l'enseignement. Je comprends à présent un peu mieux cette sorte de télépathie à laquelle faisait allusion mon ami au cours de sa régression. Je songe à ces groupes de prières, à l'oeuvre formidable de Maguy Lebrun par exemple, à cette chaîne de compassion à l'attention des malades les plus démunis.

Jack, philosophe, me dit qu'il voit au travers de mon " calvaire " comme une métamorphose ; comme si je devais expier quelque chose de moi avant d'entreprendre la fin de ce parcours initiatique. A moins qu'il ne s'agisse de cette partie de moi-même qui sait plus que nulle autre que cette terre est inhospitalière. Qu'autrefois, mon sang avait coulé sur ce sol...

Ca y est, Jack ronfle à nouveau. C'est insupportable. A quelques centimètres de moi, sur le matelas posé à même le sol, j'entends Philippe qui se retourne sans arrêt, agacé lui aussi par le sifflement aigu de notre compagnon. A lui seul, il nous replonge quelques années en arrière, du temps de notre service national.

CHAPITRE DOUZE

LES GENS DU FLEUVE

" Vous n'êtes que des voyageurs, ne l'oubliez pas, et sans cesse vous devrez repartir. Il est vain de vouloir demeurer là où vous ne devez pas rester, c'est à dire sur la terre. Sachez que la mort vous est offerte comme moyen d'évolution, et qu'il vous faudra vivre et revivre encore, jusqu'à atteindre cet état de Conscience christique dont vous êtes si éloignés encore. "

Kumaël/La mission de l'homme sur terre

Jeudi 4 mars, Dacca

Cette fois ça y est, nous nous préparons pour la grande aventure. Wilfrid semble un peu mieux ce matin. Il est temps de faire appeler par le responsable de l'hôtel un taxi. Une fois de plus, nous négocions avec le chauffeur le prix de la course.

Arrivés au port, une multitude de gens et de rickshaws nous entoure. Ici les petits boulots sont nombreux à l'image de ces porteurs qui nous proposent leur service. A tel point que je suis fatigué de tous ces gens qui nous implorent sans cesse.

A l'entrée du quai, notre porte-monnaie est encore sollicité. Nous devons nous acquitter d'une sorte de taxe d'embarcation. Mais lorsque nous arrivons sur le ponton, nous apprenons que le bateau part finalement d'un autre quai situé à plusieurs centaines de mètres... Je m'en serais douté !!!

Armés de patience, nous reprenons des rickshaws pour rejoindre ce nouvel endroit. Là, nous embarquons enfin et sommes parqués dans la salle à manger de la première classe, dans l'attente de nos cabines qui ne sont pas encore prêtes. Ils vivent vraiment au ralenti.

Nous en profitons pour nous promener sur le pont et assistons au déroulement de la vie quotidienne autour de nous. Nous prenons également quelques photos.

Notre départ annoncé pour 9h, est reculé à 11h30. Pourquoi ? Tout simplement parce que le déchargement du fret est lent. Et puis nous apprenons aussi que Madame le Premier Ministre doit passer en vedette au beau milieu du fleuve, pour se rendre sous bonne escorte quelque part en aval de Dacca.

Nous bougeons enfin. Tous trois prenons place sur le pont du côté de nos cabines. Nous jouons aux touristes " nababs " et mitraillons de photos les berges du fleuve. Wilfrid, encore un peu malade, décide d'aller s'allonger un moment dans sa cabine. Jack et moi continuons d'admirer ce paysage magnifique.

Bourré de ces médicaments qui ne constituent plus que mon unique nourriture, c'est un peu requinqué que j'ai donc embarqué avec mes amis. Le bateau à aubes, me fait ironiquement remarquer Philippe, doit certainement dater de l'époque coloniale. La croisière devrait durer une bonne douzaine d'heures à l'issue desquelles nous devrions rejoindre la ville de Barisal.

Lentement, le bateau s'est éloigné de la berge encombrée de mille et une embarcations frêles et rudimentaires qui constituent le moyen de locomotion le plus usité du pays.

Le temps semble s'être ralenti. Avec nonchalance, nous voyons d'abord défiler bon nombre de fabriques auxquelles succèdent bientôt d'humbles demeures. Fréquemment, nous croisons une longue barque mue à la force des bras ou par le bon vouloir d'un moteur fumeux et poussif. Parfois, quelques bateaux arborent de splendides voilures sur lesquelles l'artiste a peint des visages bengalis.

Des buffles maigrelets paressent à l'ombre des cocotiers. Les bananiers croulent sous le poids de leurs fruits. Partout la végétation est identique à ce que nous avons ressenti au cours de nos régressions. Philippe ne se sent absolument pas en territoire étranger. Bien au contraire, au détour de sa conversation, j'ai presque l'impression qu'il rentre chez lui.

Dacca est bien loin à présent, et le Bangladesh nous offre le véritable visage de sa population jeune et rurale, qui vit au rythme des saisons, du soleil et des caprices du fleuve. Des fleuves, devrais-je dire, tant on ne sait plus quel bras se jette dans l'autre. D'innombrables rivières dans lesquelles chacun se baigne, se lave et pêche, d'innombrables canaux sans lesquels toute culture serait impossible. Grâce à cette manne du ciel, le Bangladesh possède une des terres les plus fertiles du globe.

Ici le fleuve règne en souverain incontesté. Il prend ses aises, il s'étale. Il est tout en générosité, en abondance. Trop parfois. En période de mousson, il déborde et emporte avec lui ses enfants, ceux-là même que nous voyons patauger joyeusement dans ses eaux. C'est le prix qu'il faut lui payer ; le privilège du seigneur sur ses fidèles sujets. S'agit-il pour autant d'ingratitude ? Et nous-mêmes, Occidentaux, ne sommes-nous point ingrats à son égard ? On le montre toujours dans ses moments de colère, charriant avec lui cet imbroglio de corps de buffles et d'enfants aux ventres rebondis. On oublie qu'il est avant tout ce père sage, patient, irriguant sans relâche les rizières, bienveillant à l'attention des pêcheurs, magnifique dans son long cheminement vers l'océan.

Le soleil se couche. Nos appareils ne perdent pas une image de ce moment unique où l'eau se fait or. Bientôt quelques lampes à pétrole s'éclairent de ci de là. Certains ont pour tout gîte une barque. Que savent-ils de nous ces gens ? Où se trouve leur tentation ?

En un sens, ils disposent d'un savoir, d'une connaissance profonde de la nature, des éléments. Leurs racines sont intactes.

Vendredi 5 mars, Barisal, 0h30,

Il est plus de minuit quand nous accostons à Barisal. Le quai ressemble à tout et à rien. je ressens une certaine appréhension au moment de descendre du navire. C'est très sombre mais il faut y aller...

Comme d'habitude, nous utilisons des rickshaws pour nous rendre au " Luxury hotel ", le meilleur choix d'après le guide de Will. Hélas, aucun des chauffeurs ne savait précisément où il se situait. C'est donc au terme d'une visite " by night " de Barisal que nous arriverons au pied de l'hôtel.

Seulement il est tard, et tout le monde dort. Il n'y a pas de veilleur de nuit. La solution consiste alors à réveiller le tenancier en hurlant son nom, et par la même occasion tout le quartier avec lui. J'en ris plus qu'autre chose, mais j'aime mieux la discrétion.

Nous sommes dirigés vers nos chambres, lesquelles sont vraiment à l'opposé de ce que l'enseigne de l'hôtel pouvait laisser supposer ! Mais qu'est-ce que je fais dans cette galère ? Tellement épuisés de n'avoir rien fait pendant douze heures, nous décidons de nous coucher de suite après une toilette abrégée.

Il est 5h15 du matin lorsque Wilfrid et moi sommes réveillés brusquement par l'appel à la prière, lancée depuis la mosquée située juste en face de l'hôtel. Je vous laisse imaginer mon humeur à cet instant précis.

Le matin se lève sur Barisal. Une journée de repos pour la majorité des gens de confession musulmane.

En rickshaw, nous nous rendons à la station de bus afin de nous rendre à Patuakhali. L'excitation est à son comble depuis que le serveur de l'hôtel a formellement reconnu la maison représentée par nos croquis. Pour lui, il ne faisait aucun doute qu'il s'agissait de " Zamindar House ". Me croirez-vous si je vous annonce que cette maison se trouve à Murzagunj, précisément là où nous pensions la retrouver grâce à Lucie et son pendule.

Pour pouvoir vérifier cette information, nous devons tout d'abord rejoindre Patuakhali en bus. Le trajet dure un peu plus de deux heures. Malgré le confort très approximatif des fauteuils de l'autocar, qui soit dit en passant cala à trois reprises, l'itinéraire est plaisant. Nous franchissons des bras du fleuve au moyen de barges, ce qui ajoute au charme du voyage.

Patuakhali est en vue à présent. Je suis vraiment excité à l'idée de me rapprocher de la maison que j'habitais il y a une centaine d'années avec ma famille.

Courbaturés, nous descendons du véhicule puis nous nous rendons au port pour prendre le premier bateau se rendant à Murzagunj. Avec Will, nous déplorons de ne pouvoir louer les services d'une vedette rapide ; les quelques hors-bords disponibles appartiennent au département eaux et forêts du gouvernement.

Sur le petit bateau, un attroupement se forme autour de Wilfrid. Quelques uns, tout sourire, lui demandent de leur tirer le portrait. Will s'exécute avec plaisir et promet de leur envoyer les photos dès son retour.

Le départ est annoncé. Il y a plusieurs étapes avant d'arriver à destination. Jack, Will et moi sommes assis sur la plate forme arrière du bateau en plein soleil. Je continue lentement à cuire au niveau des bras et de la figure. Nous mourons littéralement de soif par dessus le marché. Seul Will a embarqué avec lui une petite bouteille d'eau. Quelle erreur monumentale !

En chemin, mon ami observe attentivement grandeur nature toutes ces rivières qu'il avait mille fois imaginées en parcourant les cartes de l'époque.

De nouveaux passagers embarquent au cours des escales tandis que d'autres descendent. Un jeune vient s'asseoir à mes côtés. Desséché, je propose à Will un chewing-gum et en offre un à mon nouveau voisin qui accepte gentiment. Il se présente à moi dans un anglais très sommaire mais compréhensible. Il a vingt-six ans, est fier d'être musulman et étudie le droit à l'université de Patuakhali.

Il me donne son adresse, et j'en profite avec Will pour lui montrer le dessin de la maison que nous cherchons. Sans la moindre hésitation, il nous confirme les propos tenus par le tenancier de l'hôtel à Barisal. Cette bâtisse a existé. Elle est toujours partiellement debout à Murzagunj. Quatre colonnes en façade, trois entrées en arc de cercle. Ca ne court pas les rues ici. Les maisons sont bien plus modestes. Et d'ajouter qu'il nous aidera à la retrouver une fois que nous serons arrivés. Vite, plus vite, me dis-je, je veux la revoir, me souvenir, revivre qu'un seul instant de cette vie passée.

Il est environ 15h lorsque nous débarquons à Murzagunj. En compagnie de Nasir, nous nous arrêtons à la première boutique du village pour nous acheter des boissons. Nous en avons tellement besoin ! Puis notre nouvel ami nous conduit vers les ruines de la bâtisse. une foule de curieux nous accompagne. Il faut dire que nous devons être les premiers Européens à être revenus dans ce coin du Bengale depuis le départ des Anglais !

Là, devant nos yeux, se dressent les ruines d'une grande maison. Contrairement au Raj Bawan où je ressentis des frissons et des tremblements au niveau de mes entrailles, je ne perçois aucune manifestation de ce genre. Pourtant le paysage aux alentours m'est familier.

C'est un drôle de sentiment que nous ressentons. Une joie mêlée d'une pointe de déception. Où sont passés les grands bassins ? La grande allée ? Il ne reste plus que des ruines de ce qui fut autrefois la demeure des Ramandi. Par chance, on distingue encore une partie de la façade côté parc ; l'étage inférieur tout du moins. C'est ce qui va nous permettre de l'identifier. Les quatre colonnes, les trois entrées aux sommets arrondis sont encore là, comme autant de veilleurs fatigués attendant notre retour.

Les derniers doutes s'estompent. Il s'agit bien de la demeure des Ramandi, ou du moins ce qu'il en reste.

La façade encore intacte donne bien sur un espace vert bordé d'arbres. En contrebas, la rivière est aussi large que dans nos visions. Qui plus est, elle décrit en amont un arc de cercle conforme à ce qu'avait perçu Philippe en régression.

Par contre, il ne reste plus rien des aménagements : plus de bassin, plus de barrière, plus de

chemin en pierres. Un siècle, plusieurs cyclones, deux révolutions n'auront toutefois pas suffi à l'anéantir complètement.

Tandis que je m'empresse de prendre plusieurs clichés de la maison, Philippe discute avec une personne qui visiblement se débrouille bien en anglais.

L'homme lui explique que la maison fut construite il y a environ deux cents ans et qu'il y a un siècle de cela, une famille hindoue était venue s'y installer. Il ajoute que le rôle des nouveaux propriétaires avait été de récolter puis de payer des impôts pour le compte de l'administration britannique.

En fait, notre interlocuteur fait allusion au système zamîndarî qui fut mis en place en 1793 au Bengale. Le zamîndar était alors propriétaire de vastes terres que des paysans cultivaient pour lui. Le produit des récoltes lui permettait de payer un impôt conséquent au gouvernement britannique.

Voilà donc qui coïncide parfaitement avec la vie de Chahanghir Ramandi, enfant d'une famille hindoue venue s'établir au Bengale et qui bénéficiait de la protection des Anglais. Le père de Chahanghir était le zamîndar du coin. Quoi de plus normal qu'à ce titre il ait été très proche des Britanniques.

Mais le temps nous presse, et nous devons répondre à l'invitation de notre nouvel ami Nasir. Il nous convie à passer une nuit en compagnie des siens à Amtali. Nous saluons alors tous les habitants de Murzagunj qui ignorent encore tout aujourd'hui des raisons véritables de notre passage. Les musulmans ne croient pas à la réincarnation et nous respectons trop leur croyance pour rentrer dans des débats inutiles. Nous ne sommes pas venus semer la discorde, le doute en apportant de l'eau au moulin de la minorité hindoue. C'est déjà assez difficile pour eux de coexister depuis les dernières pages tragiques de leur histoire commune.

Nous regagnons d'un pas rapide le bateau. Une fois à bord, nous prenons une dernière photographie des gens sur la berge avant d'emporter avec nous le mystère de notre brève visite.

C'est ce moment que choisit Nasir pour nous avouer qu'il existe une autre maison en tous points identique à celle-ci. Phil me précise que l'homme à Murzagunj lui avait fait la même remarque. La demeure serait située à vingt kilomètres plus au sud, près du village de Deholee. Malheureusement, nous n'aurons pas le temps de nous y rendre. Et puis les indices relevés à Murzagunj penchent trop en faveur de " Zamindar House ".

Tandis que nous approchons d'Amtali et de la Baie du Bengale, le soleil décline. Le bateau s'engage dans un des nombreux bras du delta, un peu plus profondément dans la mangrove. Bientôt, le pilote manoeuvre de façon à s'amarrer au ponton, et déjà tous les regards convergent vers nous. Que peuvent bien venir faire trois étrangers à Amtali ?

Nous réalisons seulement que nous venons de faire le grand plongeon ; comme si nous étions enfin passés de l'autre côté du miroir, dans leur réalité. Notre destinée appartient à Nasir désormais. Nous sommes coupés du monde. Le dépaysement est total.

Notre guide nous précède dans les ruelles étroites de sa ville natale, qui fait plutôt penser à un très gros village du fait des habitations qui ne dépassent jamais un étage. Il nous conduit à une " guest house ". Là, il ordonne à quelques serviteurs de remettre rapidement au propre la chambre. Puis il rejoint sa famille et promet de nous rejoindre rapidement.

Lorsque nous rentrons dans notre chambre, l'horreur s'empare de moi. Mon Dieu ! Deux lits avec moustiquaire, une chaise, une table et une multitude de toiles d'araignée, d'insectes de toutes sortes et des moustiques par milliers ! La salle de bain est toujours du même style. Il me faut une dizaine de minutes pour réaliser que je ne suis plus " Chahanghir " invité par d'autres notables du village, mais Philippe, touriste en 1993, dans un des pays les plus démunis de la planète.

Jack est inquiet. Il semble projeter ses propres peurs sur ces gens. Il se méfie. Il ne fait pas encore confiance à Nasir. Trop de gentillesse de la part de quelqu'un qui nous connaît à peine, nous prévient-il. Pourquoi se donne-t-il tant de mal pour nous ? Après tout qui sait où nous nous

trouvons ?

La nuit tombe. Jack et Philippe s'enferment à l'intérieur comme au coeur d'une forteresse, à l'abri des regards des curieux qui s'amoncellent au pied de la bâtisse. Je refuse de jouer ce jeu. De quoi avons-nous l'air ?

Sans plus attendre, je prends un rickshaw et part avec un guide faire quelques emplettes au centre de la petite ville. Des fruits frais et quelques sodas devraient sans peine constituer notre repas du soir. J'échange quelques mots en bengali avec la population locale, ravie et amusée par mon accent. " Kholo lagbé ", " Ami phorachi ", " Ami ektu ektu bangla jani " : mes quelques phrases déclenchent des rires et un grand étonnement. Le courant passe.

La nuit est tombée. A mon retour, Nasir semble mécontent de ma petite escapade. Il craignait pour ma sécurité. Mais ce petit malentendu disparaît vite. Accompagné de quelques frères et cousins qu'il nous présente, il nous invite à aller boire avec eux.

Nous sommes en pleine période de ramadan. A l'intérieur du bar, la salle est comble. Le mobilier est sommaire, fonctionnel.

Nous nous asseyons en face de ceux qui nous ont invités. Un serveur s'approche et pose sur la table trois verres de lait de chèvre. Nasir et les siens ne prennent rien. C'est louche, pense immédiatement Jack. Ma gastro-entérite n'est pas si loin. Je crains que mon estomac fasse de la résistance. Aussi pour ne pas vexer nos nouveaux amis, nous prétextons, lourdement certes, qu'en France nous n'en buvons jamais. Nasir échange alors avec ses compagnons quelques mots dans un phrasé bien trop rapide pour que j'en comprenne le moindre sens. Toutefois, nous nous rendons bien compte que notre refus pourrait être mal interprété.

Cette fois, Nasir fait apporter des pâtisseries chaudes que Will et moi acceptons sans rechigner. Jack par contre fait tout un cirque pour refuser une fois encore d'y goûter. Je me sens très mal à ce moment. N'oublions pas que l'hospitalité est très importante chez les musulmans. Nous demandons alors à Nasir de nous apporter quelques tasses de thé. Le sourire lui revient et il nous les commande avec plaisir.

Après cette petite collation, Nasir et ses frères nous proposent d'aller au cinéma. Jack, encore lui, décide derechef de ne pas nous accompagner. Il préfère aller se coucher. Il faudra que j'insiste discrètement, puis tout le pouvoir de persuasion de Will par la suite pour le faire changer d'avis.

Peu de choses à dire sur le film. Une histoire de gentils et de méchants. Le résultat me fait plus penser à une parodie. Nous sommes bien loin des grosses productions américaines.

Après une quarantaine de minutes, Nasir nous propose de nous retirer. Nous acceptons sans soupçonner que la soirée ne fait que commencer. Notre compagnon nous invite cordialement à rencontrer de nombreux membres de sa famille, dont son père, professeur de bengali, d'ourdou et d'arabe au collège d'Amtali.

Si auparavant sur le bateau, nous étions desséchés faute d'avoir eu la précaution d'emporter des boissons, cette fois-ci nos vessies sont sur le point d'éclater ! A chacune de nos visites, on nous fait la courtoisie de nous offrir du thé, des sodas, le lait d'une noix de coco entière.

Bref, au terme de cette longue soirée, nous regagnons nos chambres. Là encore Jack est à l'origine d'un nouveau malentendu. Il refuse obstinément de dormir dans la chambre à côté de la nôtre. Effrayé à l'idée de se faire égorger pendant la nuit, il exige sèchement de rester avec Will et moi, quitte à dormir sur la seule chaise de la pièce. Nasir, pris de pitié à moins qu'il ne soit à bout de patience, demande qu'on aménage spécialement pour Jack un matelas qu'il fait installer à même le sol entre nos deux lits.

Nous nous réveillerons à 6h30 le lendemain matin, trop tardivement hélas pour pouvoir nous rendre à Dehlee. Nasir a oublié de nous réveiller. Qu'à cela ne tienne, il s'est si bien conduit envers nous. Il a tout payé : les rickshaws, le restaurant, le cinéma...

Avant de partir, nous faisons un ultime détour par le collège. Le directeur tient à nous recevoir personnellement dans son bureau. A sa demande, je le prends en photographie avec les décorations de son établissement scolaire disposées sur une table. Nous échangeons quelques mots et avons à peine le temps de déguster quelques bananes avant de prendre le chemin du retour.

Dans le bus, nous prenons le temps de remercier très chaleureusement Nasir et ses frères. Il ont donné tout son sens au mot fraternité en dépit de nos différences.

Nous retournons enfin à Patuakhali sur une route qui ressemble plus à un chemin de chèvres qu'à une nationale. Il nous faudra même descendre du bus pour qu'une fois allégé, il puisse franchir certains tronçons de voie très ensablés.

Finalement, nous rejoignons Barisal dans la soirée. Will et moi en profitons pour rassurer nos femmes par téléphone. Puis, après une journée d'attente, nous embarquons pour Dacca. Avec Wilfrid, nous concluons que tout s'est très bien déroulé. Nous aurions bien aimé toutefois passer par Deholee pour voir cette autre maison...

Nous arrivons à Dacca à 22h. Après cinq ou six hôtels qui se prétendent complets, nous trouvons enfin une retraite pour la nuit. Jack dans une chambre, Will et moi dans une autre, nous nous affalons sur les matelas sans faire de vieux os.

Le lendemain matin, nous rejoignons l'aéroport. L'heure d'embarquer approche. Je salue Jack sachant par intuition que nous nous reverrons un jour. Je sais qu'il a partagé notre aventure avec plaisir ; qu'il ne l'a pas regrettée. C'est vrai, il affiche un sacré tempérament. En attendant, il nous a bien aidés. Il n'a pas son pareil pour négocier le prix d'une course ou d'une assiette de riz. Will lui sert juste la main. Ils se retrouveront à Calcutta un peu plus tard car ils ne prennent pas le même vol.

Quant à moi, j'ai juste le temps de dire au revoir à Wilfrid. Tout s'enchaîne très vite, et je me retrouve tout seul dans la salle d'attente de l'aéroport. Je suis à la fois triste et heureux. Triste de quitter cet endroit de la planète que j'aime, avec lequel je me sens en symbiose. Triste aussi de voir ce qu'est devenue cette région du monde avec ses habitants à la merci des problèmes de surpopulation, des épidémies, des raz de marée... Mais heureux, grandi par cette expérience que je n'oublierai jamais, encore plus proche de ce peuple que Chahanghir n'avait pu l'être.

Quelques jours plus tard, je me retrouve à Calcutta. Philippe est déjà rentré à Sydney. J'en profite pour effectuer quelques recherches complémentaires à la bibliothèque nationale et au Victoria Memorial. Cela ne sera pas suffisant pour relever une trace écrite de l'assassinat du gourou de Chahanghir.

A quoi bon après tout ! J'ai formellement retrouvé l'ashram, Philippe le bâtiment officiel où Chahanghir rendit au moins à deux reprises visite à son oncle et ensemble, nous avons identifié la maison où un siècle plus tôt, un maître et son élève s'étaient rencontrés. Toutefois, bien des questions demeurent.

Pouvons-nous par exemple conclure que nous étions ces hommes autrefois ? Et quelque soit la réponse, comment avons-nous pu nous souvenir de leur existence ? Quel mystérieux instinct nous a poussés à retourner sur les lieux où ils vécurent, à découvrir les maisons où ils séjournèrent ? Au fond, que reste-t-il de cet hindou indépendantiste, de ce jeune Indien partagé entre le renoncement et le désir d'être riche, de ce disciple accompli fidèle à l'enseignement de son vieux maître aveugle ? Pourquoi avons-nous d'une certaine manière hérité de leur passé ?

L'avion décolle de Calcutta, et je laisse derrière moi ce Bengale doré. Je vais sur mes vingt-huit ans. Tiens, c'était l'âge du gourou de Chahanghir lorsqu'il se sépara de son maître, en abandonnant derrière lui les hauts-sommets himalayens. Désormais, je sais qu'il y aura toujours deux hommes en moi, sans compter tous ceux qui sommeillent.

Le premier d'entre eux me raisonne. Il m'affirme que toute chose qui ne peut être rationalisée est sans fondement logique et appartient au domaine des croyances. Il me démontre que l'esprit n'est rien d'autre qu'une manifestation physique, le produit d'un complexe circuit de cent milliards de neurones ; ni plus ni moins que le résultat d'impulsions électriques dont on sait à présent mesurer l'amplitude, la durée ; la conséquence logique en somme, d'un formidable enchevêtrement d'axones et de dendrites.

Le second me souffle que le premier n'a qu'en partie raison. Qu'il est bon de vouloir expliquer comment le cerveau fonctionne, mais en gardant à l'esprit, qu'il n'est rien d'autre qu'un moyen

physique donné à l'âme pour se manifester. Il me rappelle que personne n'échappe à la subtile loi d'équilibre qui régit l'univers tout entier. Il me laisse clairement entrevoir que chacun de mes gestes, chacune de mes pensées façonnent ma destinée à venir et me lie à mon prochain. Il me chante qu'au delà de toutes les apparences, de l'illusion de la matière, quelque chose en nous d'immuable et d'insaisissable perdure ; que l'espace et le temps ont été proposés à cette flamme qui nous anime pour que sans cesse, au cours de nos nombreux passages, nous nous engagions sur la voie de la Connaissance et de l'Amour.

TABLE DES MATIERES

Remerciements

Préface de Gérard Truchet

Introduction

Chapitre I : Les méthodes pour remonter dans le temps.
La matière et l'esprit.

Chapitre II : La vie de Chahanghir Ramandi (d'après les régressions de Philippe).

Chapitre III : La vie du gourou de Chahanghir Ramandi (d'après les régressions de Wilfrid).

Chapitre IV : La vie du yogi qui enseigna le gourou de Chahanghir Ramandi (d'après la régression de Gérard).

Chapitre V : Convergences et contradictions relevées au travers de ces différentes régressions.
Ebauche d'un tableau chronologique possible des événements.

Chapitre VI : L'histoire de l'Inde à l'époque où vécurent les trois personnages.

Chapitre VII : Les moyens utilisés pour retrouver l'ashram où autrefois le gourou de Chahanghir Ramandi reçut un enseignement.

Chapitre VIII : La découverte des restes de l'ashram en juillet 1989 au Népal.

Chapitre IX : L'histoire de l'ashram.

Chapitre X : La découverte de nouvelles pistes à partir des recherches effectuées au British Museum à Londres. Les préparatifs du dernier voyage.

Chapitre XI : L'identification du bâtiment où travaillait l'oncle de Chahanghir à Calcutta en février 1993.

Chapitre XII : Le journal de voyage au Bangladesh où furent découvertes les ruines de la demeure des Ramandi en mars 1993.

Table des Matières

Bibliographie

BIBLIOGRAPHIE

AUROBINDO SHRI, " La Bhagavad-Gitâ ", Albin Michel, 1970

BEIGBEDER YVES, " Guide Inde du Nord " Editions Arthaud

CHAILLOT NICOLE ET VILLIERS FRANCOIS, " Manika une vie plus tard ", Editions Robert Laffont, 1989

CHARON JEAN, " Mort, voici ta défaite " Editions Le Rocher

DAYANANDA SARASVATI, " Satyârtha Prakâsh Le livre de l'Arya Samâj " Union des Imprimeries, Frameries (Belgique), 1940

DANIELOU ALAIN, " Histoire de l'Inde " Librairie Arthème Fayard, Paris, 1971

DANIELOU ALAIN, " Le polythéisme hindou " Editions Buchet/Chastel, Paris, 1975

DAVID-NEEL ALEXANDRA, " L'Inde où j'ai vécu ", Librairie Plon, 1951

DAVID-NEEL ALEXANDRA, " Journal de voyage ", Librairie Plon, 1975

DELAPERRELLE JEAN-PIERRE, " L'invention de l'automobile ", Editions Cénomane, 1986

DELL DAVID J., " Guide to hindu religion ", K.Hall&Co, Boston, 1981

DESJARDINS ARNAUD, " Ashrams ", Albin Michel, 1982

DROUOT PATRICK, " Nous sommes tous immortels ", Editions le Rocher

DROUOT PATRICK, " Des vies antérieures aux vies futures ", Editions le Rocher

DUPUIS JACQUES, " Histoire de l'Inde ", Payot, Paris, 1963

DUPUIS JACQUES, " L'Himalaya ", Presses Universitaires de France, 1972

GEORGANO G.N./DAULIAC J.P., " Les voitures de 1886 à 1930 ", Librairie Grund, 1990

GONDA JAN, " Les religions de l'Inde ", 3 vol., Payot, Paris, 1963

HERBERT JEAN, " Spiritualité hindoue ", Albin Michel, 1972

JAYAPALAN N., " History of the freedom movement (1857 to 1947) " Ashish Publishing House, New Delhi, 1988

JUNG CARL GUSTAV, " Psychologie et orientalisme ", Albin Michel, Paris, 1985

LASSIER SUZANNE, " Gandhi et la non-violence ", Editions du Seuil, 1970

MARTIN-DUBOST PAUL, " Cankara et le vedânta ", Editions du Seuil, 1973

MEUROIS GIVAUDAN ANNE ET DANIEL, " Terre d'éméraude ", Editions Arista

MEUROIS GIVAUDAN ANNE ET DANIEL, " Les neuf marches ", Editions Arista

MOODY RAYMOND, " La vie après la vie ", Editions Robert Laffont

MURRAY JON, " Bangladesh ", Lonely Planet, 1991

MUTHIAH S., " Calcutta ", TT Maps et publications, Private Ltd, 1988

POUCHEPADASS JACQUES, " L'Inde au XXème siècle ", Presses Universitaires de France, Paris, 1975

POUCHEPADASS JACQUES/NOU JEAN-LOUIS, " Les derniers Maharajahs ", Arthaud, 1980

ROLLAND ROMAIN, " La vie de Ramakrishna ", Librairie Stock, Paris, 1956,

RIENCOURT AMAURY, " L'âme de l'Inde ", Julliard/l'Age d'Homme, Paris, 1985

RUIZ MARCO, " Le grand livre de l'automobile ", Solar, 1985

VATIN MICHEL, " Calcutta ", Apa Publications CHK LTD, 1991